THEOLOGICUM

Faculté de Théologie et de Sciences Religieuses

Deuxième Cycle

Traces du féminin dans l'image de Dieu.

Dieu peut-il se dire au féminin ?

Douceline Duthoit Bertrand

MÉMOIRE DE DIPLÔME

Présenté au Conseil des enseignants de l'ISTA

Faculté de Théologie et de Sciences Religieuses

Pour l'obtention du Diplôme supérieur de théologie des Arts

Document 1/2

Directrice : Madame Marie-Caroline de Marliave.

Deuxième lecteur : Frère Isaïa Gazzola.

Juillet 2023.

Je soussigné(e),

Douceline Duthoit Bertrand, certifie qu'il s'agit d'un travail original et que toutes les sources utilisées ont été indiquées dans leur totalité. Je certifie, de surcroît, que je n'ai ni recopié ni utilisé des idées ou des formulations tirées d'un ouvrage, article ou mémoire, en version imprimée ou électronique, sans mentionner précisément leur origine et que les citations intégrales sont signalées entre guillemets.

Je certifie être informée que la non-application de ces règles m'expose au Conseil de discipline, qui pourra aller jusqu'à prononcer la nullité du diplôme.

Remerciements.

A ma moitié qui se reconnaitra,

À L'Ista,

À Marie-Caroline de Marliave ma directrice de mémoire, à Florent Dumontier et Denis Hétier. Ils ont permis cette recherche, l'ont encouragée avec bienveillance.

À Alain Enjalbert ; aux frères Jean-Claude Jaquard, Rodin Noelson Rabotovao et Charles Rakotondrasoa, à Thomas Granier, à Fabienne et …aux dominicaines des Tourelles qui ont mis leur bibliothèque à ma disposition.

Mais lorsqu'on est parvenu à ***rassembler des échantillons*** de tout ce qui peuple l'Univers, lorsqu'après bien des peines on a mis dans un même lieu des modèles de tout ce qui se trouve répandu avec profusion sur la terre, et qu'on jette pour la première fois les yeux sur ce magasin rempli de choses diverses, nouvelles et étrangères, la première sensation qui en résulte, est un étonnement mêlé d'admiration, et la première réflexion qui suit, est un retour humiliant sur nous-mêmes.[…] Cependant, en se familiarisant avec ces mêmes objets, en les voyant souvent, et pour ainsi dire, sans dessein, ils forment peu à peu des impressions durables, qui bientôt se lient dans notre esprit par des rapports fixes et invariables ; et de-là ***nous nous élevons à des vues plus générales***, par lesquelles nous pouvons embrasser à la fois plusieurs objets différents ; et c'est alors qu'on est en état d'étudier avec ordre, de réfléchir avec fruit, et de ***se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles.***

Buffon [1]

Prologue : Va vers toi !

Première partie : *Rassembler des échantillons.*

Deuxième partie : *S'élever à des vues plus générales*.

Troisième partie *: Se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles.*

Epilogue provisoire : Va vers toi ?

[1] Georges-Louis LECLERC comte de (1707-1788) Auteur du texte BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière. Tome 1 / avec la description du Cabinet du roy.*, s.l., 1749, p. 5-6.

Rembrandt, dans ce tableau [Le retour du prodigue], m'a appris ce que bien des années de théologie ne m'avaient pas appris : À savoir que Dieu est mère autant que père. Que Dieu est femme autant qu'homme. Que la féminité a sa source en Lui autant que la masculinité. Et qu'il y a certainement là un abus extraordinaire d'un occident marqué, peut-être trop profondément, par la romanité qui s'entête à masculiniser Dieu alors qu'il a autant le droit d'être féminiser.

Paul Baudiquey [2]

[2] Paul BAUDIQUEY, *Découvrir « Le retour du fils prodigue » peint par Rembrandt | RCF*, https://www.rcf.fr/articles/vie-spirituelle/decouvrir-le-retour-du-fils-prodigue-peint-par-rembrandt, (consulté le 1 septembre 2022).

Prologue.

Avant de Partir.

Lettre à Mahault, Ninon et Blanche,

Lorsque vous lirez cette lettre, je ne sais pas si je serai encore près de vous mais je serai là, au cœur des mots que je vous laisse dans un rêve que je fais pour vous.

Cette lettre, je souhaiterais que vous puissiez la lire en pensant que je me suis trompée, que mon époque est révolue, et mes préoccupations obsolètes.

J'aimerais tellement me tromper en effet et que mon rêve d'aujourd'hui soit devenu réalité pour vous, pour vos filles et les filles de vos filles.

Mais pour l'instant l'inquiétude le dispute à l'impatience. Alors je pars en voyage. Je pars sans savoir où je serai conduite. Je ferai des rencontres, je découvrirai des régions ignorées. Je pars pour ne pas rester sans rien faire. Je pars immobile et je m'apprête à parcourir les livres et les images. Je commence une traque. Je vais me mettre en quête d'indices. Je sais que ce sont les carnets de ce voyage que je veux que vous trouviez un jour si le cœur vous en dit. Partir, rien de bien original : les déplacements, les fuites en Egypte, les voyages, les pérégrinations et jusqu'à l'exode émaillent les récits bibliques. Je relis, avant de partir, cette homélie du pape François prononcée lors de la fête de l'Epiphanie à propos de notre voyage dans la foi. Il demande si nous sommes en route comme les mages mus par le désir ou bien garés dans les conventions.[3] Lui aussi choisit la métaphore du voyage. Serais-je capable d'être déplacée ?

Pour aller à la rencontre de Dieu, de celui qui m'accompagne dès avant mon éclosion, je pars. Partir pour rencontrer le plus près de moi. Drôle de voyage me direz-vous. Jean Sulivan nous dit que « Le chrétien en ce monde est en exil, passager, voyageur. »[4] et Delphine Horvilleur explique que : « l'Hébreu est étymologiquement un passeur ». Elle précise juste après que le même mot « Ivri » en hébreu signifie « passeur » et lorsqu'il est vocalisé différemment « oubar (qui s'écrit comme ivri en hébreu) signifie l'embryon, celui qui est en train de naître. ».[5] Ce travail annonce-t-il, pour moi, une nouvelle naissance ?

Je vais chercher les traces du féminin dans l'image de Dieu. Dans la langue hébraïque, celle des textes de la Bible, les mots Dieu (Elohim), vie, amour et visage sont toujours au pluriel. Et

[3] Solennité de l'Épiphanie du Seigneur (6 janvier 2022) | François, https://www.vatican.va/content/francesco/fr/homilies/2022/documents/20220106_omelia-epifania.html, (consulté le 11 janvier 2022).

[4] Jean SULIVAN, *Ligne de crête,* suivi de, *Les hommes du souterrain*, Paris, Desclée de Brouwer, 1978, p. 39.

[5] Delphine HORVILLEUR, *Comment les rabbins font les enfants ? Sexe, transmission, identité dans le judaïsme.*, Paris, Librairie générale française, 2017, p. 135.

si derrière l'image masculine de Dieu, derrière ce visage paternel se cachait un autre visage ? Ne montrer qu'un visage n'est-ce pas défigurer Dieu ?

Il me reste à m'armer de confiance car je sais déjà que j'aurais à croiser de beaux paysages de récits et de mots, des sommets lumineux de poésie et d'images mais aussi quelques marécages, quelques bourbiers de traités, des terres amères et des déserts arides. Penser à vous me soutiendra.

Je crois bien que l'idée de Dieu comme un papa, comme un seigneur ou comme un roi tout puissant ça ne suffit pas ! J'espère que je pourrai ramener quelques traces de Dieu comme une mère, une princesse ou une poule !

Comme une enfant de divorce à qui l'on demande de choisir, je ne veux pas choisir. « Je choisis tout » affirmait Thérèse de Lisieux.[6]

Alors je pourrai comme Martin Luther King vous dire que j'ai fait un rêve. Il rêvait que les noirs et les blancs soient réellement égaux. Je rêve que dans la Maison-Eglise nous soyons, nous aussi, vraiment tous égaux. Je recommencerai à croire qu'un jour vous pourrez vous aussi être prêtre, prophétesse et reine comme cela nous a été dit au jour de notre baptême. Que vous pourrez comme vos cousins servir la messe, proclamer la Bonne Nouvelle et la commenter, célébrer l'amour de Jésus et faire mémoire de sa vie donnée. Dans l'Ancien Testament il est annoncé au livre de Joël : « Vos fils et vos filles prophétiseront »[7]. On retrouve cette annonce dans le livre des Actes des apôtres (Ac 2,17). Mais que s'est-il passé ?

J'espère revenir avec plein de petites traces comme autant de ces étoiles que vous ramassiez quand nous partions à la recherche des fossiles logés dans les plis des terres qui entouraient notre campagne. Je ne m'attends pas à une grosse récolte, mais à de petits trésors qu'on retrouve dans les poches d'un vieux manteau ou qu'on conserve dans son cœur. Des images qui nous assurent que Dieu est notre père mais qu'il n'est pas notre père et qu'il peut être notre mère et ne l'est pas. Peut-être que comme Moïse je n'entrerai pas dans ce pays nouveau mais je l'aurai aperçu…

Vous savez que la culture hébraïque qui baigne les textes de la Bible est d'une très grande richesse et que je la trouve très inspirante. Alors pour conclure cette lettre en attendant de vous raconter mes aventures, je vous confie ceci : parmi les commandements de la tradition juive (ils sont au nombre de 613) la dernière de ces prescriptions demande à chacun d'écrire un « rouleau de la Thora », pour lui-même. Ainsi je m'empare de ce commandement en prenant la route pour trouver de quoi écrire mon rouleau : Maintenant, écrivez pour vous ce poème. (Dt 31,19) [8]

---

[6] SAINTE THERESE DE L'ENFANT JESUS, *Manuscrits autobiographiques*, Seuil., Paris, 1962, p. 39.
[7] *La Traduction œcuménique de la Bible* (TOB), Paris, Bibli'o, liv. Joël 3, 1.
[8] Le Talmud : Les 613 Mitsvot, http://letalmud.blogspot.com/2010/01/les-613-mitsvot.html, (consulté le 25 février 2021).

Va vers toi !

(Lekh lekha) Va-t'en pour toi.[9]

Partir sur les traces du féminin dans l'image de Dieu comme un nouveau « Va pour toi ». Il s'agit bien là d'un voyage, d'un déplacement, d'une longue pérégrination, le travail d'une vie et c'est à ça que je suis conviée. Chouraqui dans « Le Cantique des cantiques » traduit ainsi :

> Il répond, mon amant, et me dit : Lève-toi vers toi-même, ma compagne, ma belle, et va vers toi-même ! Ct 2,10

Yves Cattin, nous dit dans son *Court traité de l'existence chrétienne* : « l'existence chrétienne n'a pas d'autre ambition que d'être à la perfection une existence humaine, uniquement et pleinement humaine. » [10]

Quelques images et quelques livres m'ont mise en route.

Delphine Horvilleur, dans *En tenue d'Eve* fait le constat que dans un même temps, la femme est mise à part du religieux et les images utilisées par les hommes pour dire Dieu sont parfois empruntées au registre du féminin et du maternel.[11] Relégué, le féminin est-il néanmoins une source d'inspiration pour dire Dieu ? Ce qui fait la spécificité des femmes, c'est leur capacité à tirer la vie de leur propre corps, c'est d'avoir un corps qui porte et qui nourrit et c'est, de manière moins exclusive, la propension à prendre soin et à protéger. Nous chercherons donc ces différents motifs dans les textes et les images : la maternité, la parturition, l'accouchement et ses douleurs, l'eau, le sang, la nutrition et le lait, la protection et le portage.

En étudiant quelques-uns de ces motifs picturaux, en les mettant en regard de la Bible et de certains textes mystiques, pourrions-nous redécouvrir un visage occulté de Dieu et ainsi reprendre à notre compte le « Va vers toi » d'Abraham et la prière de Mechtilde de Magdebourg.

> Père n'est pas suffisant pour contenir le Dieu de mon être.
> Profondément en mon être je sais que Dieu est plus, plus qu'un père. [...]
> Dieu mère, Dieu père, garde-moi dans ton étreinte. Mechtilde de Magdebourg [12]

Comment, à partir de mon expérience personnelle de femme qui a porté puis enfanté, et qui se confronte à la production artistique, puis-je relire les traces d'un Dieu maternant ou maternel et féminin ? Anna Woodhead, auteur de *Cachez ce corps que je ne saurais voir* dans *Une bible des femmes* insiste sur cette spécificité féminine : « La spécificité du corps féminin doit

---

[9] André CHOURAQUI, *La Bible*, Paris, Cerf, 2016, liv. Genèse 12, 1. Rachi rajoute : pour ton bonheur et pour ton bien ! on peut aussi traduire : Pars là-bas vers toi.

[10] Rámon MARTINEZ DE PISON LIEBANAS, « *La maternité de Dieu selon Maurice Zundel* », Revue philosophique et théologique de Fribourg, 1996, n° 43, p. 485.

[11] Delphine HORVILLEUR, *En tenue d'Ève, féminin, pudeur et judaïsme*, Paris, Grasset, 2013, p. 111.

[12] Élisabeth PARMENTIER, Pierrette DAVIAU et Lauriane SAVOY, *Une bible des femmes : vingt théologiennes relisent des textes controversés*, Genève, Labor et Fides, 2018, p. 26.

permettre aux femmes d'élaborer un discours de foi par le moyen du corps plutôt qu'à propos du corps. »[13]

Travail, douleurs, enfantements, voici des mots qu'utilisent les artistes pour parler de ce qui se passe lorsqu'une œuvre advient.

Comment faire valoir les interrogations des théologiennes contemporaines qui soulignent combien le langage théologique induit une figure de Dieu uniquement Père tout puissant, patriarcal et masculin ? Tenter de trouver une autre forme de langage plus respectueuse de Dieu ?[14]

Retrouver dans les motifs artistiques ainsi que dans les textes bibliques, mystiques ou poétiques des traces de ce maternel féminin et divin, et les réinterroger. Interpréter à partir du féminin et se demander pourquoi plusieurs de ces motifs ont disparu. Il s'agit bien là de maïeutique ! Qu'il s'agisse des motifs de « Création d'Eve », de « Trône de grâce », de « Sein d'Abraham », on y découvre des gestes qu'on attribue volontiers au féminin et que nous voyons exécutés par des hommes. Dans *Une Bible peut en cacher une autre*, Frédéric Boyer et Thomas Römer, dès le premier chapitre, s'interrogent :

> Au commencement donc, il y a une pluralité divine ou un divin pluriel. Confirmé par l'étrange expression de Genèse 1,26 : "Faisons un adam à notre image… " On pourrait traduire aussi par : " Faisons une humanité à notre image. " Une humanité mâle et femelle, à l'image de la divinité ! Comment expliquer que la divinité s'exprime ici pour la première fois au pluriel ? Et cela peut-il signifier que la divinité elle-même soit mâle et femelle ? [15]

C'est avec ces interrogations que je prends la route. Erri de Luca parle de la terre promise comme « une terre qui a des menstrues de lait et miel » [16]. Avec Delphine Horvilleur, tous deux parlent du livre de l'exode comme d'un « récit obstétrical ».

> Le lecteur attentif de la Thora et de ses commentaires est invité à appréhender l'Exode sous la forme d'un récit obstétrical. [17]

> La divinité avait rompu les eaux pour ouvrir le gué…C'était le jour numéro un de la liberté après le passage qui s'était fait de nuit comme le travail d'une parturiente.[18]

Je pars vers cette terre et j'espère que mon voyage sera, lui aussi, un exode qui me conduira à une nouvelle naissance.

---

[13] Ibid., p. 37.
[14] Michèle CAUSSE, « Pour en finir avec l'Androlecte », *Séminaire Nicole -Claude Mathieu*, 1998.
[15] Thomas RÖMER et Fréderic BOYER, *Une Bible peut en cacher une autre*. Le conflit des récits, Montrouge, Bayard Culture, 2021, p. 18.
[16] Erri DE LUCA, *Et il dit*, traduit par Danièle Valin, Paris, Gallimard, 2012, p. 49.
[17] D. HORVILLEUR, *Comment les rabbins font les enfants ?*, *op. cit.*, p. 35-36.
[18] E. DE LUCA, *Et il dit*, *op. cit.*, p. 53.

Itinéraire.

Avec l'aide de Buffon qui explicite sa démarche dans son Introduction à l'*Histoire naturelle*, citée ci-dessus, nous avons pu établir notre itinéraire :

Dans un premier temps, nous chercherons à *rassembler des échantillons,* et nous retournerons aux différentes sources : les textes des mystiques et en particulier le *Livre des révélations* de Julienne de Norwich, puis les images médiévales. Les textes mystiques et les images nous parlerons de leurs propres inspirations, celles des textes bibliques. Ces textes bibliques qui recèlent dans leurs plis de traduction des traces du féminin. Ils seront comme le liquide amniotique qui baignera toute notre réflexion ou comme le placenta qui nourrit. Au fur et à mesure nous établirons des ponts, des connexions entre ces différents champs. Les textes mystiques se nourrissent des Ecritures, et renvoient aux images médiévales. Lesquelles images ont été élaborées pour entrer en dialogue avec les textes bibliques.

Après un travail de traque attentive aux traces parfois si discrètes, nous pourrons évaluer notre récolte et réinterroger le « Paternel » qui recouvre tout. Puis *Nous nous élevons à des vues plus générales* : nous tenterons de voir si des langages différents, comme en vis-à-vis de ce langage masculin omniprésent, se sont révélés. Langages qui répondraient à ce que certains théologiens et théologiennes appellent de leurs vœux et qualifient de « défi principal pour la théologie contemporaine ».[19]

Nous étudierons le ou les langages, en suivant l'exemple des théologiennes qui puisent à l'inspiration ricœurienne. Dans sa traduction de la Bible, André Chouraqui au psaume 51, choisit l'expression « selon la multiplicité de tes matrices », « Voile tes faces » et plus loin « Ne me rejette pas loin de tes faces » là où la TOB choisit « selon ta grande miséricorde », « détourne –toi » et « loin de toi ».[20] Ces faces et ces matrices de Dieu ne pourraient-elles pas être celles d'un Dieu tout à la fois féminin et masculin ? Nous prendrons conscience du rôle prépondérant de la traduction et de certains glissements qu'ils soient textuels ou iconographiques.

Ensuite viendra le temps de *nous frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles.*

Après avoir trouvé des traces de ce langage chez des théologiens contemporains, nous pourrons à la lueur de leurs réflexions, de leur constat d'une Eglise encore en gestation émettre des hypothèses.

> Aucune métaphore ne peut suggérer mieux l'heure que vit le monde au regard de la foi : avec la mort et la résurrection du Christ, la tête est déjà passée dans la vie ; et comme cela est vrai pour tout

[19] Luca CASTIGLIONI, *Filles et fils de Dieu : égalité baptismale et différence sexuelle*, Paris, Cerf, 2020, p. 163.
[20] A. CHOURAQUI, *La Bible*, *op. cit.*

accouchement, le corps ainsi engagé qu'est l'Eglise ne peut que suivre, jusqu'à la pleine délivrance et (re)création.[21]

Une langue renouvelée, une langue enrichie d'images étonnantes, d'images féminines, une langue qui retrouve de l'inédit et de la saveur, ne pourrait-elle pas, en même temps, nous permettre une meilleure réception des mystères de la Trinité et représenter un « progrès » selon Henri de Lubac ? « Dieu utilise sans aucun doute nos progrès terrestres pour préparer la fin des temps. »[22]

Nous découvrirons que ce voyage nous a déplacés d'un « Va pour toi » à « Va dire à mes frères ».

Nous ne pourrons ensuite que faire le constat de l'immensité du sujet, du temps trop court, et mesurer les bienfaits de cette première recherche qui invitent à d'autres voyages…

[21] Simon BUTTICAZ et Corina COMBET-GALLAND, « L'homme de Tarse, Mère et sage-femme » dans *Une Bible. Des hommes.*, Genève, Labor et Fides, 2021, p. 229.
[22] Brigitte CHOLVY, « Les analogies christiques d'Henri de Lubac » dans *Nommer Dieu, l'analogie revisitée*, Lessius., Belgique France, 2016, p. 143.

Première partie : *Rassembler des échantillons.*

I Les traces du féminin dans les textes des mystiques.

A Julienne de Norwich. (1342-1416)

C'est par les textes de la mystique « dont le nom s'est perdu, comme elle le voulait, et que nous appelons Julienne » que nous débuterons notre étude. [23]

Ces textes rencontrés au hasard des lectures méritent d'être étudiés pour eux même, et non comme de simples arguments et notes de bas de pages pour prouver la pertinence de notre interrogation. L'étude que j'ai pu en faire m'a conduite à deux découvertes. La première, étayée par la lecture de l'article d'André Cabassut, est que Dame Julienne s'inscrit dans un courant important, de femmes et d'hommes qui ont eu recourt à ces figures de Dieu-mère et de Jésus-mère. [24] La seconde découverte, c'est que ce texte est à lui seul un plaidoyer pour une re-vision de Dieu.

Luisa Muraro dès les premiers mots de *Le Dieu des femmes*, nous explique :

> Du Moyen Age jusqu'à nos jours, un filon d'or traverse notre culture, un vrai trésor : ce sont les textes de la mystique féminine ou, comme je préfère le dire, de la théologie en langue maternelle. […] c'est pourquoi en disant théologie, je l'entends dans le sens plus élémentaire de la parole, comme un parler de Dieu et le faire parler, en prêtant l'oreille à ceux qui disent ou disaient Dieu pour réussir à se dire et à dire le monde… […] Ceci est spécialement vrai du Dieu des femmes, parlé et parlant - sans beaucoup de cérémonie ni d'études particulières - dans la langue maternelle, la première que nous apprenons, celle qui nous fait sortir de la fusion et confusion avec la vie primordiale et garde les traces de nos plus anciennes expériences. [25]

Retenons de cette citation quelques points que nous retrouverons au cours de notre réflexion. :

Luisa Muraro insiste sur ce filon d'or qui traverse toute l'histoire de la Mystique. Il n'est pas question de quelques textes isolés, et nous le montrerons. Cette « mystique féminine » qu'elle préfère renommer théologie, et dont elle précise qu'elle est en langue maternelle. Effectivement maternelle, parce qu'écrite en langue vernaculaire, et c'est une grande nouveauté. Maternelle aussi parce qu'elle porte la trace du maternel, de cette expérience unique de la mère et de la dé-fusion nécessaire par le langage. Nous verrons dans notre excursus à propos du langage

---

[23] Luisa MURARO, *Le Dieu des femmes*, traduit par Dorothée Bauschke et traduit par Axelle Cassiers, Bruxelles [Paris], Lessius, 2006, p. 21.
[24] André CABASSUT, « *Une dévotion médiévale peu connue. La dévotion à "Jésus Notre Mère".* », Revue d'ascétique et de Mystique, 1949, vol. 25, p. 234-245.
[25] L. MURARO, *Le Dieu des femmes,* op. cit., p. 9.

combien cette expérience est incontournable. Julienne de Norwich, mais d'autres avec elle sont considérées comme de grandes mystiques et de grandes théologiennes.

Sachons simplement de Julienne qu'elle est anglaise et qu'elle a vécu dans une période des plus troublées. L'Angleterre comme toute l'Europe est ravagée par la peste qui a provoqué en cascade, famines, hécatombes et révoltes paysannes. La moitié de la population européenne succombera. L'institution ecclésiale traverse une crise majeure, elle devient bicéphale puis tricéphale avant de connaitre le grand schisme. André Vauchez dans *l'Histoire du Christianisme* parle « d'invasion mystique » : il souligne le rôle des femmes et parle d'apogée médiévale de la sainteté laïque.

> Cette " invasion mystique" qui marque les derniers siècles du Moyen Age a profondément renouvelé le contenu de la vie spirituelle. Le vocabulaire même en témoigne : l'extase est décrite, dans les textes de l'époque, comme un état de douceur et de suavité où l'âme éprouve des "consolations spirituelles" qui sont au-delà de toute parole. Ainsi, bien avant que cette idée ne s'étende au domaine scientifique, la connaissance en matière religieuse se définit par une expérience directe avec Dieu en dehors de toute opération intellectuelle. Par là même le courant mystique sapait du dedans un des postulats fondamentaux sur lesquels reposait la chrétienté médiévale, à savoir la synthèse harmonieuse entre raison et foi poursuivie avec persévérance par les théologiens, de saint Anselme à saint Thomas d'Aquin.[26]

- Prudence et réserve face à l'audace.

Le Pape Benoit XVI, dans une allocution lors d'une audience générale le 1er décembre 2010 reconnait à Julienne de Norwich « une certaine audace » : « Le thème de l'amour divin revient souvent dans les visions de Julienne de Norwich qui, avec une certaine audace, n'hésite pas à le comparer également à l'amour maternel. » [27]

Après avoir déclaré, dans son livre sur Jésus de Nazareth :

> « La norme doit rester pour nous le langage de la prière de toute la Bible et, malgré les grandes images de l'amour maternel, le mot " mère" ne figure pas dans les noms de Dieu ; ce n'est pas un nom avec lequel nous pouvons nous adresser à Dieu. » [28]

A travers ces deux citations du pape Benoit, on comprend toute la difficulté pour certains d'affronter ces textes. Seulement une certaine audace, pourrions-nous dire ? Cette grande dame, qui figure sur la liste des causes de doctorats en cours d'étude, ne méritait-elle pas plus de considération ? Un peu court en somme, ou l'expression d'une « réserve » vis-à-vis de cette

[26] Michel MOLLAT et André VAUCHEZ, *Histoire du christianisme des origines à nos jours.* 6 : Un temps d'épreuves (1274 - 1449) / sous la responsabilité de Michel Mollat DuJourdin, Paris, Desclée-Fayard, 1990, p. 521-522.

[27] Audience générale du 1er décembre 2010 : Julienne de Norwich, Benoit XVI, https://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/audiences/2010/documents/hf_ben-xvi_aud_20101201.html, (consulté le 3 décembre 2021).

[28] BENOIT XVI, *Jésus de Nazareth,* Paris, Flammarion, 2007, p. 163-164.

forme si particulière d'adresse à Dieu par une femme, avec un langage féminin. Un langage féminin, un langage inspiré par l'expérience, qui comme le souligne André Vauchez, sape de l'intérieur l'harmonie du discours théologique fondé sur le dialogue entre foi et raison. La connaissance de Dieu ne vient plus de la raison et du savoir.

Cette même « prudence » se retrouve dans le *Cahier Évangile* consacré au deuxième Isaïe : l'auteur nous rappelle que Dieu n'est jamais appelé « mère » dans ce texte, mais souligne que le langage de la paternité/ maternité est fondamental dans ce récit. A propos des versets 14 et 15 du chapitre 49 voici ce qu'il déclare :

> « Le Seigneur n'est évidemment jamais appelé "mère" (jamais on ne lui donne de qualificatifs féminins) mais son amour paternel est évoqué dans l'ambiance de la tendresse maternelle avec une formule dont la densité est inoubliable. » [29]

L'écart entre notre lecture du livre d'Isaïe traduit par Chouraqui et la prudence avec laquelle l'auteur du *Cahier Evangile* évoque seulement une ambiance maternelle ne peut que nous interpeller. Est-il si difficile de concevoir un Dieu féminin ?

Etudes des textes de Julienne : un filon d'or.

La plus grande découverte concernant le récit de Julienne est surement ces affirmations d'un Jésus-mère, d'un Dieu-mère.

Lire le Livre *des Révélations* de Julienne de Norwich provoque une expérience, celle d'un regard neuf, d'une joie et d'une liberté. Les mots sont rhabillés de frais et la langue est renouvelée. La traduction étudiée ici est celle de Roland Maisonneuve de 1992, à partir du manuscrit de Paris. [30]

Mais entrons dans le texte de Julienne de Norwich. Etudions maintenant quelques-uns des thèmes récurrents, chez la mystique, qui recèlent tout particulièrement cette empreinte du féminin. Nous avons dégagé plusieurs thèmes, qui traversent l'œuvre de la mystique et qui semblent apporter des premiers éléments à notre recherche. Ils seront ensuite repris dans l'étude des images. (Parturition, nutrition et portage)

- Donner sa vie pour donner la vie : Jésus notre vraie mère.

> " Longtemps j'ai gardé le silence, je me taisais, je me contenais. Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais en haletant." Is 42,14
>
> Mais quoi ! Notre vraie mère, Jésus, est la seule à nous enfanter pour la joie et la vie éternelle. Béni soit-il ! Il nous porte en lui, dans l'amour et dans la fatigue, jusqu'au temps fixé par lui pour supporter

[29] Claude WIENER, *Le Deuxième Isaïe, le prophète du nouvel Exode,* Paris, Cerf, 1977, p. 40.
[30] Julienne DE NORWICH, *Le livre des révélations*, traduit par Roland MAISONNEUVE, Paris, Cerf, 1992, 303 p.

les épines les plus acérées et les souffrances les plus douloureuses qui existèrent ou existeront jamais jusqu'à en mourir. Ayant agi ainsi et nous ayant ravis en la béatitude, son merveilleux amour ne s'est pas encore satisfait. Dans l'excès de sa tendresse il l'a révélé par ces paroles *: " Si je pouvais souffrir davantage, je souffrirais plus. "* Il ne lui est plus possible de mourir. Mais il ne voulut pas cesser d'œuvrer. Chapitre 60

Alors les joies de la maternité du Christ par rapport à nous commenceront, en leur nouveauté, dans les joies de Dieu notre Père, et ce nouveau commencement durera et recommencera sans fin. Chapitre 63

Chouraqui, au verset 9, traduit ainsi

"Serais-je dilaté sans enfanter ?" dit HYWH Adonaï.
"Si j'enfante moi-même, si je suis l'enfanteur, me refrénerais-je ?" dit ton Elohîms. [31]

Mais quoi ! la mystique semble s'adresser à nous, croyants tièdes, et elle nous fait part de ce qui semble pour elle une évidence : Jésus est mère. Et elle insiste : il est la seule vraie mère. En suivant sa pensée nous découvrons que oui ! Jésus, par lequel nous aurons accès à la vie éternelle, est le seul à pouvoir nous enfanter à cette vie-là. La Vie pour la joie. Il est bien question d'enfantement pour Julienne, d'engendrement. Comme par notre mère nous avons eu accès à la vie terrestre, par le Christ nous avons accès à la Vie. Julienne continue de déployer l'analogie : de même que nous connaissons les conditions d'un accouchement terrestre, Julienne les applique à l'accouchement divin pour la Vie :

Elle parle des douleurs de l'enfantement reprenant à son compte sa propre expérience ou celle des femmes qui donnent la vie, et les textes bibliques qui nous offrent à voir un Dieu pris aux entrailles. Il faut se souvenir, qu'au Moyen Age l'accouchement était un évènement de vie et souvent de mort.

De même que la femme ne peut se dérober à l'évènement de la naissance et de l'accouchement, de même le Christ ne se dérobe pas à la Passion. Non pas au sacrifice, mais aux conditions nécessaires pour que la vie passe (Pâques), celles de l'accouchement. S'entrelacent ici les termes de la douleur, de l'angoisse, du travail, de la mort et ceux de la joie de la maternité, du bonheur d'un Dieu « tout heureux » et « tout radieux ». La recluse entremêle le vocabulaire de registres opposés. D'un côté un vocabulaire de l'accouchement, de la vie. De l'autre un vocabulaire de la mort, de la torture. Mais elle rapproche ces deux champs lexicaux par ce qu'ils ont en commun : la souffrance, le sang et l'eau, ici associés de façon singulière à la joie. Sang et eaux signes de l'accouchement avant d'être symboles chrétiens. Souffrance de la couronne d'épines et souffrance de l'accouchement. C'est la Passion du Christ comme symbole de la souffrance absolue pour donner la vie, qui est reprise dans les enluminures des Bibles moralisées où le Christ « accouche de l'Eglise ». (Voir dossier iconographique)

[31] A. CHOURAQUI, *La Bible*, *op. cit.*, Livre d' Isaïe 66,9.

Cette ambivalence des sentiments ressentis lors de l'accouchement est rendue ici avec réalisme et précision. Julienne avec ses mots, reprend à son compte ce verset de l'évangéliste Jean, au chapitre 16 :

> Lorsque la femme enfante, elle est dans l'affliction puisque son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à un enfant, elle ne se souvient plus de son accablement, elle est toute à la joie d'avoir mis un homme au monde. [32]

Cette mention « puisque son heure est venue » nous renvoie à l'heure de la Passion du Christ qui interviendra juste après au chapitre 19. Jésus, lui-même, rapproche accouchement et Passion pour faire comprendre aux apôtres pourquoi il va mourir. En mourant sur la croix, Jésus est bien comme une mère, plus que notre mère : la vie qu'il nous donne est une Vie en excès, une Vie éternelle. Jésus en se donnant comme une mère vient accomplir ce que le prophète Isaïe annonçait : Un Dieu mère. (Is 49,15 ; 42,15 ; 66,9…).

L'épisode de la mort de Rachel au livre de la Genèse le rappelle. Donner naissance peut devenir donner sa vie. Rachel avant de mourir en couches nommera son enfant : fils de la transe ou fils du deuil selon les traductions. (Bible de Chouraqui et TOB)

En écho à notre travail pour repérer le vocabulaire matriciel utilisé par Julienne, Isabelle Lemelin dans le chapitre du livre *Une bible des femmes* consacré au courage des femmes, note un vocabulaire commun pour parler des femmes en couches et des guerriers. Elle établit un lien très direct entre expérience d'accouchement et expérience de blessure guerrière.

> On ne peut effectivement pas en douter quand on prend en compte les parallèles faits entre la guerre et la parturition dans la littérature judéenne, qui vont du sang de l'accouchement comparé à celui de la blessure mortelle advenant sur le champ de bataille aux guerriers israéliens souvent comparés à des femmes en couches. [33]

Ici l'auteure nous permet de faire le lien par les mots eux-mêmes entre accouchement et plaie : la plaie du Christ en croix qui, nous le verrons, sera assimilée soit à la « blessure » de l'accouchement, soit au sein nourricier. Nous mettrons en évidence un parallèle fréquent dans l'iconographie médiévale entre plaie et sein nourricier, de même qu'entre la vierge qui allaite et Jésus qui « allaite » par sa blessure. (« double intercession » dans le dossier iconographique)

- Jésus nous nourrit.

Jésus ne se contente pas de nous donner la vie une fois pour toutes, comme une bonne mère, il continue de prendre soin de nous, en nous nourrissant.

---

[32] *La Traduction œcuménique de la Bible (TOB), op. cit.*, Evangile de Jean 16,21.
[33] É. PARMENTIER, P. DAVIAU et L. SAVOY, *Une bible des femmes*, *op. cit.*, p. 132.

Dans l'excès de sa tendresse il l'a révélé par ces paroles : " Si je pouvais souffrir davantage, je souffrirais plus. " Il ne lui est plus possible de mourir. Mais il ne voulut pas cesser d'œuvrer.

Alors il nous nourrit. Le précieux amour de sa maternité a fait de lui notre débiteur. La mère fait sucer son lait à son enfant. Notre divine mère Jésus peut nous nourrir de lui-même. Il le fait tout courtoisement, tout tendrement, par le saint sacrement béni, précieuse nourriture de la vraie vie. Par tous les suaves sacrements, il nous soutient avec grande miséricorde et plénitude de grâce.

Une mère peut presser tendrement son enfant sur son sein. Jésus notre tendre mère, peut, lui, nous introduire dans le sien et nous y révéler en partie sa divinité et les joies du ciel, en même temps que la certitude spirituelle du bonheur éternel.

Ce beau nom de mère tout plein d'amour est si suave, si intimement approprié à la nature qu'en vérité on ne peut l'appliquer qu'à lui, vraie mère de la vie et de tout. (Chap. 60)

Julienne continue de filer la métaphore : une mère n'est pas uniquement celle qui donne la vie, une fois pour toutes. Une mère est celle qui allaite, nourrit, élève. Jésus, là aussi, nourrit plus que la mère, puisqu'il nous donne sa propre chair et son sang, nourriture bien supérieure au lait maternel. Jésus est une mère plus mère que toutes les mères. Après nous avoir donné une Vie éternelle, en donnant sa vie, il nous nourrit d'une nourriture pour la Vie. Et dame Julienne complète le tableau de Jésus-Mère, en précisant que le sein de Jésus est le seul qui peut nous offrir cet abri incomparable. Jésus, à la différence de notre mère terrestre dont le ventre nous a expulsé, nous accueille indéfiniment en son giron.

Ici Dame Julienne reprend des phrases du prophète Osée dans les premiers versets du chapitre 11 :

Quand Israël était jeune, je l'ai aimé, et d'Egypte j'ai appelé mon fils. […] C'est pourtant moi qui avais appris à marcher à mon Ephraïm, les prenant par les bras, mais ils n'ont pas reconnu que je prenais soin d'eux. Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour, j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson contre leur joue et je lui tendais de quoi se nourrir. [34]

Ou ceux qui ouvrent le livre du prophète Isaïe :

Ecoutez, cieux ! Terre prête l'oreille !
C'est le Seigneur qui parle :
J'ai fait grandir des fils, je les ai élevés,
Eux, ils se sont révoltés contre moi. Is 1,2

Au dernier chapitre, de ce même livre nous pouvons lire :

Que vous suciez le lait et soyez rassasiés de son sein réconfortant !
Que vous tiriez le maximum et jouissiez de sa mamelle glorieuse !
[…]
Il en ira comme d'un homme que sa mère réconforte,
C'est moi qui, ainsi vous réconforterai. Is 66,11-13

[34] *La Traduction œcuménique de la Bible (TOB), op. cit.*, livre d' Osée chap. 11.

Ainsi le livre d'Isaïe est encadré par deux images d'un Dieu tendre et maternel. Le dernier chapitre de ce livre semble avoir beaucoup inspiré Julienne mais aussi, comme nous le verrons plus loin, d'autres mystiques.

Ce thème d'un Dieu qui donne son propre corps en nourriture a été traduit par l'imagier, dans les enluminures dites du « pélican mystique ». Motif régulièrement associé à celui de la croix. On rejoint ici la façon dont Julienne nous fait percevoir l'amour d'un Christ qui comme une femelle, donne sa propre chair pour nourrir ses enfants. (Voir le dossier iconographique)

- Une invitation à entrer dans le côté du Christ.

Le chapitre 24 du *Livre des Révélations* est une invitation à entrer dans la plaie du Christ

> L'air content, Notre Seigneur porta les yeux vers son côté entrouvert. Il le contempla avec joie. D'un doux regard, il invita sa créature à pénétrer à l'intérieur de cette blessure par l'entendement. Là, il lui montra un beau lieu délicieux, assez grand pour que tous les hommes sauvés puissent y reposer dans la paix et dans l'amour. Il me remit en mémoire le sang très cher et l'eau précieuse qu'il laissa couler par amour. D'un doux regard contemplatif, il montra son saint cœur fendu en deux.
>
> Puis pour me faire encore mieux comprendre, il ajouta : « Vois combien je t'aime ! » Comme s'il avait dit : " Regarde bien ! Je t'ai tant aimée qu'avant de mourir pour toi je l'ai désiré ardemment. J'ai souffert volontiers tout ce que j'ai pu souffrir. " […]
>
> Voilà ce que j'ai compris, aussi simplement que je puis le dire, dans cette parole bénie : " Vois combien je t'aime ! " Si Notre-Seigneur m'a parlé ainsi, c'est pour nous rendre joyeux et heureux.

On peut déjà voir se dessiner un Christ-Mère accouchant, un Christ offrant sa blessure comme abri. Un Christ accueillant en son sein. Un christ semblable à une femme qui nous porte dans sa matrice. Une matrice comme un Eden retrouvé. Chouraqui dans sa traduction de la Bible emploie régulièrement l'expression d'un Dieu qui matricie.

A plusieurs reprises, la recluse cite dans ses Révélations, cette place préparée pour l'humanité à l'intérieur même du corps du Christ, comme dans un utérus, un utérus qui n'expulse pas mais qui, au contraire, accueille. Comment ne pas faire le lien avec ce verset Psaume 18 : « ... Je m'abrite en lui, ... mon refuge. »

Guillaume de Saint-Thierry, qui précède Julienne de Norwich de quelques années, reprend lui aussi, dans une déclaration très explicite, cette idée d'un Dieu dans les entrailles duquel il souhaite entrer. Il évoque la « porte ouverte » ou « la porte latérale ».

> C'est lui tout entier que je désire voir et toucher ; plus encore, m'approcher de la sacro-sainte blessure de son côté, de cette porte de l'arche faite au flanc, non pas seulement pour y mettre mon doigt ou ma main, mais pour entrer tout entier jusqu'au Cœur même de Jésus, dans le Saint des Saints, dans l'arche du Testament, jusqu'à l'urne d'or, l'âme de notre humanité, contemplant en soi la manne de la divinité. (Sermon LXI 4)

> Ouvrez, Seigneur, la porte latérale de votre arche, afin qu'y entrent tous les élus…, ouvrez-nous le côté de votre corps, afin qu'y entrent ceux qui désirent voir les secrets du fils ; qu'ils reçoivent les flots des sacrements qui en découlent et le prix de leur rédemption. (Méditation VI) De contemplando Deo [35]

Jésus, est « plus qu'une mère » qui ne nous tient pas sur son sein, mais *dans* son sein. Le ciel, ou l'Eden serait-il d'être dans le ventre de Dieu ? dans son sein ? nous retrouvons ici aussi ce motif de « sein d'Abraham », et cette idée « d'inclusion corporelle ». (Voir le dossier iconographique)

Julienne, fait de l'accouchement le lieu même du don total de la vie et identifie le Christ à la femme en travail. Le lieu de la croix comme lieu d'accouchement. C'est cela que m'apprend le Christ en me parlant à travers les écrits de Julienne de Norwich.

Une autre béguine, Mechtilde de Magdebourg (1210-1252) écrira elle aussi :

> Père n'est pas suffisant pour contenir le Dieu de mon être. Profondément en mon être, je sais que Dieu est plus, plus qu'un Père. Je connais maintenant mon Dieu comme Mère. J'ai trouvé un habitat dans son cœur, j'ai appuyé ma tête sur sa poitrine, j'ai touché les traits de son visage, regardé dans ses yeux et connu Dieu comme une Mère. Dieu Mère, Dieu Père garde moi dans ton étreinte.[36]

- Une Trinité revisitée : Père, Mère et Bonté.

La trinité est revisitée par Julienne de Norwich. Une trinité paternelle, maternelle, et pleine de bonté ; une trinité parentale en somme.

La trinité apparait dès le chapitre 4 et la sainte nous dit :

> « J'en eus la révélation lors de la première vision, et dans toutes les autres. Où apparait Jésus, il faut entendre, ce me semble, toute la très sainte Trinité. »[37]

A partir du chapitre 54, la trinité prend une couleur différente. Dieu Tri-Un comme elle le nomme devient un Dieu père ET mère ET seigneur.

> …Car la vérité toute puissante de la Trinité, c'est notre père, qui nous a créés et nous garde ; la profonde sagesse de la Trinité, c'est notre Mère, en qui nous sommes *enclos* ; la souveraine bonté de la Trinité, c'est le Seigneur : en lui nous sommes enclos, et il l'est en nous. Chap. 54
>
> Je contemplai l'œuvre de toute la très sainte Trinité. Je vis et compris qu'elle a trois propriétés : la paternité, la maternité la seigneurie en un seul Dieu. chap. 58
>
> La haute puissance de la Trinité est notre père ; la profonde sagesse de la Trinité est notre mère ; le grand amour de la Trinité est notre souverain. Chap. 58
>
> Notre père veut. Notre mère œuvre. Notre bon seigneur le Saint-Esprit le confirme. Chap. 59

---

[35] Jean Claude PRIETO DE ACHA, *La dévotion au Sacré-Coeur* - Résumé historique et théologique : 2. Le Moyen Age, http://www.spiritualite-chretienne.com/s_coeur/resume_b.html , 2019, (consulté le 17 mars 2022).
[36] É. PARMENTIER, P. DAVIAU et L. SAVOY, *Une bible des femmes*, *op. cit.*, p. 28.
[37] J. DE NORWICH, Le livre des révélations, op. cit., p. 48-49.

Nous pourrions allonger encore cette liste tant ce motif revient souvent dans le *Livre des Révélations*. Nous pouvons rapprocher ces citations de celles du livre d'Isaïe.

> Sur lui reposera l'Esprit de Yahvé, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte de Yahvé. Is 11,2

Julienne affirme que la deuxième personne est Sagesse, Maternité, et que cette deuxième personne, Sagesse maternelle, est le Christ. En contrepoint, cette autre affirmation forte de Julienne d'un Dieu Tri-Un. La Trinité et l'Unité sont toujours affirmées ensemble. « Car la Trinité est Dieu, et Dieu est la Trinité. Dieu Tri-Un est notre créateur. Dieu Tri-Un est notre garde. (Chap. 4)

Au chapitre 59, le Christ affirme qu'il est la Trinité :

> C'est Moi : c'est Moi qui suis la puissance et la bonté de la paternité. C'est Moi qui suis la sagesse et la nature bonne de la maternité. C'est Moi qui suis la lumière et la grâce de tout l'amour béni. C'est moi qui suit la Trinité.

C'est donc le Christ qui est la Trinité comme il le révèle à la sainte, c'est lui aussi qui est sagesse et maternité. On est amené ainsi à envisager que toute la Trinité est devenue comme auréolée de Sagesse et de Maternité. Ces propos seront à rapprocher de ceux du théologien Yves Congar.[38] Le Christ comme une mère qui accepte de souffrir pour nous mettre au monde, qui souhaite prendre soin de nous éternellement et qui imprime à la Trinité elle-même une note féminine.

- Inspiration biblique.

Lire les textes de Julienne c'est plonger dans une littérature mystique du Moyen Age, mais c'est aussi entendre, comme en note de basse continue, une lecture de la Bible. Une étude au plus près de ces textes, nous a permis de prendre conscience de la source à laquelle Julienne de Norwich s'abreuve : les textes de l'Ancien Testament, et en particulier le livre d'Isaïe.

> La maternité de Dieu est une métaphore de grande ampleur, enracinée dans l'Ancien Testament, particulièrement dans le livre d'Isaïe, où Dieu parle de lui comme une mère, concevant les Israelites dans son utérus, les portant sur son sein, les chérissant, les réconfortant. (Is 49,1-15 ; 66,11-13)[39]

Valérie Lagorio affirme ce que timidement seulement, les commentateurs habituels du Livre d'Isaïe laissaient entendre : La maternité de Dieu.

Cette citation confirme la cohérence que nous avons pu trouver, entre le vocabulaire de Julienne dans les textes que nous étudions, et leur inspiration vétérotestamentaire. Julienne s'inscrit dans une tradition médiévale où l'Ancien Testament est considéré comme l'annonce

---

[38] Nous étudierons cet auteur,dans un autre chapitre de notre travail.

[39] Valérie M. LAGORIO, *« Variations on the theme of God's Motherhood in Medieval English Mystical and Devotional Writings* », Studia Mystica, 1985, vol. 8, n° 2, p. 15.

du Nouveau Testament et à ce titre, source d'inspiration pour dire ce Dieu qu'elle appelle Mère. Nous verrons de plus près ces rapports intimes entre Ancien et Nouveau Testament lors de l'étude typologique des images issues des Bibles de la même époque, en particulier les *Bibles des pauvres*.

Pour ce travail nous nous sommes appuyées sur la traduction d'André Chouraqui. Dans un langage parfois cru et très imagé, le texte foisonne de référence féminines d'un Dieu qui « matricie », qui rassasie et désaltère, qui donne le sein sans jamais se lasser. Il est question d'enfantements, de téteurs, de parturiente. On y découvre un Dieu qui parle de son désir de matricier son peuple, d'être comme une femme qui réconforte elle-même l'homme. C'est IHVH-Adonaï[40] qui veut tenir sa promesse d'être une mère fidèle, pleine de tendresse. Promesse de liesses, et de réjouissances ! Cette même joie qui est sans cesse évoquée par Julienne.

Dans son étude sur le chapitre 66 du livre d'Isaïe, Matthieu Bernard confirme cette inspiration d'un Dieu maternel dans la bouche du prophète :

> En reprenant toute l'imagerie de l'enfantement qui traverse le Livre d'Isaïe, le chapitre 66 rappelle combien Yhwh est créateur et Dieu de la vie. Contrairement aux hommes qui n'enfantent que du vent (26,18, cf. 37,3) Yhwh mène tout à son plein accomplissement : "ouvrirais-je le sein pour ne pas faire naître ?" (66,9) [41]

Plus loin il complète en précisant qu'au verset 12, le prophète a recourt à « la métaphore de la naissance et de l'allaitement ». Ainsi, c'est dans ce terreau particulier, que Julienne a trouvé l'inspiration pour nous dire Dieu, Dieu père et mère.

Dans *Etincelles* François Cassingena-Trévedy consacre un cours paragraphe à commenter le verset 13 de ce chapitre d'Isaïe :

> "Comme un homme que sa mère console, ainsi Je vous consolerai." (Is 66,13) Cela veut dire plusieurs choses. Tout d'abord que l'homme n'est jamais si adulte ni si mûr qu'il n'ait besoin d'être consolé. Jésus-Christ lui-même, jusque dans sa mort, n'a-t-il pas été consolé par sa Mère, très doucement, à la descente de la croix ? Ensuite cela veut dire que Dieu est Mère et, par conséquent, qu'il est Femme : mystère de la Pietà, en Dieu même.[42]

Nous verrons que ce que dit le moine poète, pourrait être un commentaire des images appelées « trône de grâce ». Le Pape Jean Paul Ier, lui aussi, affirme à la suite du prophète :

> "Tu nous a abandonnés, tu nous as oubliés !" "Non ! − a-t-Il répondu par le prophète Isaïe − une mère peut-elle oublier son propre enfant ? même si cela arrivait, jamais Dieu n'oubliera son peuple". Nous sommes de la part de Dieu objet d'amour sans faille. Nous le savons : il a toujours les yeux ouverts sur nous même lorsqu'il nous semble qu'il fait nuit. Il est papa ; plus encore il est mère...[43]

---

[40] IHVH Adonaï est la traduction utilisée dans *La Bible* de CHOURAQUI comme nom divin.

[41] Matthieu BERNARD, « *La Parole et le Jugement. Lecture d'Isaïe 66* », Nouvelle revue théologique, 2011, vol. 133, n° 4, p. 536.

[42] François CASSINGENA-TREVEDY, *Étincelles*. 1, Genève, Ad solem, 2004, p. 50.

[43] Angélus, 10 septembre 1978 | Jean Paul I, https://www.vatican.va/content/john-paul-i/fr/angelus/documents/hf_jp-i_ang_10091978.html, (consulté le 29 décembre 2021).

Lire ces commentateurs met en lumière cette note maternelle qui parcourt le livre d'Isaïe et en particulier le dernier chapitre. Que le prophète choisisse de finir son œuvre par la proclamation de cette féminité de Dieu n'a rien d'anodin, même si les commentateurs du prophète ne le mentionnent pas tous. Cassingena-Trévedy souligne qu'ici Dieu n'est pas qu'une mère, mais aussi une femme. Nous verrons au fil de notre étude que l'image de Dieu mère revient régulièrement. L'image de Dieu comme femme n'est jamais mentionnée et semble être un pas difficile à franchir. Un maternel non féminin ?

Ainsi, lire Julienne de Norwich, c'est bien replonger dans le texte vétérotestamentaire. Dame Julienne toute imprégnée de ces textes prophétiques, et avec sa propre personnalité, nous livre une relecture, une interprétation des écritures, celle passée au feu de son expérience mystique et de son expérience de femme.

- Des métaphores qui créent du neuf.

> Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte. […] On crée, au contraire, une forte image, neuve pour l'esprit, en rapprochant sans comparaison deux réalités distantes dont l'esprit seul a saisi les rapports. [44]

Cette citation du poète Paul Reverdy aide à comprendre comment cette affirmation de Jésus-Mère crée du neuf. L'expression elle-même, Jésus-Mère, provoque ce que Ricœur appelle un « jeu de langage ». [45]

Dire qui est Jésus et la relation qu'il a avec nous et nous avec lui, peut se dire dans cette figure d'un Christ, femme parturiente, allaitante, nous nourrissant d'elle-même, pour nous tenir dans « la joie et le bonheur éternel ».

Les imagiers du Moyen Age ont, semble-t-il, traduit cette idée de la maternité de Dieu et de Jésus en élaborant plusieurs motifs : celui du Christ en croix accouchant de l'Eglise, que l'on trouve dans certaines Bibles Moralisées, et celui dit du « sein d'Abraham ». Dans son livre *Le sein du père,* Jérôme Baschet consacre un chapitre à ce qu'il appelle : le paradis comme inclusion corporelle.[46]

Nous y reviendrons en étudiant dans un autre chapitre les images. La deuxième partie de notre travail s'attachera au langage et en particulier à la métaphore.

Après avoir présenté, trop rapidement, certains traits particuliers du texte des « Révélations » de Julienne, et avoir montré les sources bibliques qui inspirent la mystique, il est temps de

---

[44] Pierre REVERDY, « *L'image* », Nord-Sud, mars 1918, vol. 2, n° 13, p. 3-6.
[45] Paul RICŒUR, « Parole et symbole », *Revue des sciences religieuses*, 1975, vol. 49, n° 1, p. 144.
[46] Jérôme BASCHET, *Le sein du père : Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, 2000, p. 180.

rendre compte de cette autre découverte : celle de Julienne s'inscrivant dans un courant dont André Cabassut a révélé l'existence : *Une dévotion médiévale peu connue, la dévotion à "Jésus Notre Mère".* [47]

B Une dévotion médiévale à "Jésus Notre Mère".

A sa suite, de nombreux chercheurs ont travaillé à étoffer les propos de Cabassut concernant cette « dévotion ». A en croire, Valérie Lagorio[48], Caroline Bynum[49], Robert Boenig[50], ces textes mystiques « méritent de retenir l'attention des théologiens comme des historiens de la spiritualité ».[51]

Après la découverte des textes de ces femmes mystiques, et grâce à eux, j'ai pu remonter à d'autres sources et d'autres figures. Celle d'hommes et de femmes du Moyen Age qui ont eu recours au thème de Jésus-Mère.

Caroline Bynum nous montre, dans son article consacré à *Jesus as Mother and Abbot as Mother,* que plusieurs théologiens ont utilisé l'image d'un Jésus-mère dans leurs écrits spirituels.[52] Elle cite, elle aussi, saint Bernard de Clairvaux, mais ajoute les noms d'Aelred de Rievaulx, de Guerric d'Igny, ou encore de Guillaume de Saint-Thierry, tous cisterciens, ainsi qu'Anselme de Cantorbéry, bénédictin.

Saint Bernard utilise régulièrement la figure de la mère pour parler du Christ, tout particulièrement parce que d'après lui le Christ a comme la femme un rôle nourricier. « Le lait » du Christ donné en nourriture. Dans son sermon n° 9, commentaire du Cantique des cantiques saint Bernard commente :

> Les deux seins de l'Époux sont les deux marques de la bonté naturelle, qui lui fait souffrir avec patience les pécheurs, et recevoir avec clémence les pénitents. Une double douceur, dis-je, s'élève comme deux seins sur la poitrine du Seigneur Jésus. […] L'excellence des seins est encore relevée par l'odeur des parfums ; en effet, elles ne nourrissent pas seulement par le goût et la saveur des paroles, mais elles répandent encore une odeur agréable par l'opinion avantageuse des actions. Quant à ce qui nous reste à dire touchant ces seins, ce qu'elles sont, quel lait les gonfle, quelles sont les senteurs qui les parfument, nous le ferons dans un autre discours, avec l'assistance de Jésus-Christ, qui étant Dieu, vit et règne avec le Père et le saint Esprit, dans tous les siècles. [53]

---

[47] A. CABASSUT, « *Une dévotion médiévale peu connue. La dévotion à "Jésus Notre Mère".* », art cit.
[48] V.M. LAGORIO, « Variations on the theme of God's Motherhood in Medieval English Mystical and Devotional Writings », art cit.
[49] Caroline WALKER BYNUM, « *Jesus as Mother and Abbot as Mother : Some Themes in Twelfth-Century Cistercian Writing* », The Harvard Theological Review, 1977, vol. 70, n° 3/4, p. 257-284.
[50] Robert BOENIG, « *The God-as-Mother Theme in Richard Rolle's Biblical Commentaries* », Mystics Quarterly, 1984, vol. 10, n° 4, p. 171-174.
[51] A. CABASSUT, « *Une dévotion médiévale peu connue. L*a dévotion *à "Jésus Notre Mère".* », art cit, p. 245.
[52] C.W. BYNUM, « *Jesus as Mother and Abbot as Mother* », art cit.
[53] *Saint Bernard — Commentaire du Cantique des cantiques*, http://docteurangelique.free.fr/bibliotheque/complements/cantiquedescantiquessaintbernard.htm, (consulté le 15 décembre 2022).

Mais soyons attentifs, comme C. Bynum le souligne : utiliser ce langage féminin ne fait pas de Bernard de Clairvaux un fervent « féministe ».

- Anselme de Cantorbéry et quelques autres.

Chantal Roosz cite dans son article : *L'image de Dieu maternel dans l'œuvre de François de Sales* [54] l'Oratio d'Anselme de Cantorbéry :

> Paul (Toi qui es) mère, il t'a aussi engendré. Pose donc ton fils mort
> Anselme lui-même, « mort » du fait du péché devant les pieds du
> Christ, ta mère, puisqu'il est son fils.
> Que dis-je, jette le dans le sein de sa tendresse,
> Puisque Lui-même est mère plus encore […]
> Toi aussi, mon âme, morte par ta faute, cours sous l'aile de Jésus,
> Ta mère, et sous ses plumes, plains-toi de tes douleurs. Demande qu'il
> Cicatrise tes plaies et que, cicatrisées, la vie leurs revienne.
> Christ, toi qui es mère et sous tes ailes, rassemble tes petits, ce mort,
> Ton petit, glisse sous tes ailes. Car ta douceur conforte les effrayés,
> Ton parfum restaure les désespérés…[55]

Nous pouvons rapprocher ce texte des épisodes suivants : 1 Co 4,15 : « …C'est moi qui par l'Evangile, vous ai engendrés en Jésus Christ. » et Gal 4, 19 : « … mes petits-enfants que, dans la douleur, j'enfante à nouveau, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous. ».

Cabassut souligne que cette prière de saint Anselme, qu'il considère comme le précurseur de cette dévotion, inspira certainement d'autres écrivains mystiques, dont Julienne, qui reprirent cette idée du Christ qui engendre en mourant. Nous pouvons la rapprocher de celle reprise dans les images du « pélican mystique » que nous étudierons ultérieurement. Ici saint Anselme appelle « mère » saint Paul. C'est à lui qu'il s'adresse en l'appelant mère. Mais c'est pour nous révéler, lui aussi que si saint Paul est mère, il l'est par imitation au Christ. Les accents déchirants de cette prière viennent redire la tendresse qu'espère Anselme. Il s'appuie sur l'image de Jésus comme une poule (Mt 23,37) et celle des ailes de Dieu dans les psaumes.

Robert Boenig, nous signale que Robert Rolle (1290-1349), mystique anglais, prédécesseur de Julienne de Norwich, a lui aussi mentionné cette image de Dieu-mère dans ses commentaires bibliques. « Ainsi, spirituellement, avant le baptême et avant la pénitence, nous sommes portés dans l'utérus (womb) du Christ, c'est-à-dire dans sa patience. »[56]

Cet « utérus », peut quant à lui s'approcher du motif iconographique du « sein d'Abraham »

---

[54] Chantal ROOSZ, « *L'image de Dieu maternel dans l'œuvre de François de Sales* », Université Paul Verlaine-Metz, 1999, p. 224.
[55] Ibid., p. 97.
[56] R. BOENIG, « *The God-as-Mother Theme in Richard Rolle's Biblical Commentaries* », art cit, p. 173.

Dominique de Prusse ou de Trêve (1387-1409) chartreux, est lui aussi cité régulièrement dans les articles sur Jésus-mère. Il est rapporté qu'il :

> « …invoque chaque jour ses trois mères du ciel : la Vierge Marie, Notre-Seigneur et le Saint-Esprit, ajoutant trois Mater nostra aux trois Pater noster que l'usage cartusien voulait qu'on récitât à voix basse avant matines. »[57]

Nous verrons que Congar considère l'Esprit Saint comme féminin.

Le frère Cabassut, dans ce même article, nous apprend que cette dévotion n'était pas que le fait des monastères, et des religieux et signale l'existence d'un recueil de prières du XVe siècle, où l'on trouve les mentions suivantes pour parler de Dieu : « Welcome my tender nurse, welcome my loving mother ».[58]

Ces textes appartiennent à une tradition plus ancienne où figurent entre autres Clément d'Alexandrie et saint Augustin. Lire certaines de leurs citations nous permettra de prendre conscience d'un phénomène lourd de sens : ils ont eu recours à ce langage largement inspiré du féminin, et nous verrons plus loin, qu'ils ont affirmé dans le même temps que la femme n'était pas à l'image de Dieu.

- Saint Augustin. (354-430)

En remontant encore un peu dans le temps nous rencontrons saint Augustin qui lui aussi a eu recourt à cette figure féminine pour évoquer Dieu, dans son commentaire du psaume 26(27) : Père et mère m'ont abandonné, Le Seigneur me recueille. Voici ce qu'il en dit :

> La divinité "est un père, parce qu'elle crée, parce qu'elle appelle à son service, parce qu'elle ordonne, parce qu'elle gouverne ; elle est une mère, parce qu'elle réchauffe, nourrit, allaite, porte en son sein".

On peut citer aussi ce texte étonnant de Clément d'Alexandrie (150-215) :

« Par sa mystérieuse divinité, Dieu est Père. Mais la tendresse qu'il nous porte le fait devenir mère. Le Père se féminise en aimant. »[59] Ou bien :

> Pour nous, petits enfants
> Dont la bouche très tendre
> Puise toujours au sein
> Du verbe maternel
> La rosée de l'Esprit
> En toute satiété. [60]

---

[57] A. CABASSUT, « *Une dévotion médiévale peu connue. La dévotion à "Jésus Notre Mère*". », art cit, p. 243.
[58] Ibid.
[59] Qui est Dieu ? Dieu le Père n'est-il pas plutôt une bonne Mère ?, https://prixm.org/articles/dieu-homme-femme-masculin-feminin-bible-roublev, (consulté le 2 janvier 2022).
[60] Virginia R MOLLENKOTT, *Dieu au féminin : images féminines de Dieu dans la Bible*, Montréal, Paulines, 1990, p. 37.

A nouveau nous constatons que ces auteurs n'hésitent pas à parler de féminisation du Père. Un Dieu Père dont l'image se fond dans celle d'un Dieu Mère. Un glissement entre les figures de père et de mère, qui permettent de dire plus et mieux ce Dieu tout amour et tendresse.

- Saint François de Sales. (1567-1622)

Nous nous appuierons sur la thèse en littérature de Chantal Roosz : *L'image de Dieu maternel dans l'œuvre de François de Sales* pour ce chapitre. Saint François de Sales fait partie de cette liste d'hommes qui ont eu recours à des métaphores maternelles pour évoquer leur relation au Christ et à Dieu. Il cite dans ses écrits saint Bernard, connu pour son commentaire du Cantique des cantiques.[61] Nous découvrons à la lecture de cette thèse, que de façon singulière François de Sales reprend à son compte un champ lexical très proche de celui de Julienne de Norwich et que pour lui aussi, Jésus est mère. Chantal Roosz précise que dans son œuvre, François de Sales qualifie bien plus souvent Jésus de mère que Dieu.

Plus loin dans son article Chantal Roosz cite un commentaire de l'Evangile de Marthe et Marie (Lc 10,38-42) :

> De Vray, ma chère Fille, elle (Marthe) avoit raison de desirer qu'on l'aydast a servir son cher hoste, mais elle n'avoit pas rayson de vouloir que seur quittast son exercice pour cela, et laissant la le doux Jesus tout seul ; car ses mammelles, abondantes en lait de suavité, luy donnoyent des eslancemens de douleur, pour le remede desquels il falloit au moins un enfant à succer et prendre cette celeste liqueur. (OC, XIII, P310)[62]

> Vraiment ma chère Fille, elle (Marthe) avait raison de vouloir de l'aide pour servir son cher hôte, mais elle n'avait pas raison de vouloir que sa sœur quitte pour cela la compagnie de Jésus le laissant seul ; car sa douce poitrine l'élançait douloureusement et nécessitait qu'un enfant tête et suce ce breuvage délicieux.

Audacieux, osé, François de Sales l'est assurément dans cette façon de commenter l'épisode de Marthe et Marie. La scène devient, dans son commentaire, une scène de femmes. L'auteur parle de l'allaitement avec une connaissance certaine ! « La montée de lait douloureuse » qui affecte le Christ ne laisse pas de nous étonner. Il s'appuie, sans aucun doute d'après Chantal Roosz, sur un très grand sens de l'observation constaté dans plusieurs écrits, ainsi que sur une traduction du Cantique des cantiques que nous ne connaissons plus aujourd'hui :

> Car tes mammelles sont meilleures que le vin (Quia meliora sunt ubera tua vino).

Il s'agit des mamelles de l'époux dans le premier verset du Cantique. Cette traduction de la Vulgate n'a pas été retenue dans nos traductions modernes. C'est le Christ-époux qui nourrit de

[61] C. ROOSZ, « *L'image de Dieu maternel dans l'œuvre de François de Sales* », art cit, p. 224.
[62] Ibid., p. 49.

son lait. Souvenons-nous qu'au Moyen Age le lait était considéré comme du « sang recuit » : « le sang, assaisonné par la chaleur du cœur, prend la belle couleur blanche et devient une nourriture grandement convenable aux enfants. » Les femmes qui allaitent n'ayant pas de menstrues, il était communément admis que le sang se transformait en lait pour offrir au nouveau-né une nourriture adaptée. Ce sang avait d'abord nourri le fœtus in utero avant de devenir le lait de « l'infans ». Ce lait christique dont nous parle François de Sales est celui de la doctrine, allusion à l'Epitre de Paul aux Corinthiens (1 Co 3, 1-3), ou à celle de Pierre 1 P 2,2.[63]

On peut se demander si ce commentaire de l'Evangile de Luc (Marthe et Marie) aurait pu être écrit par une femme sans que cela ne le disqualifie. François de Sales s'attache, dans cet épisode bien connu, à un vocabulaire féminin en lieu et place d'un commentaire plus convenu et rend ainsi son propos étonnant. Est-ce parce qu'il s'adresse à une femme, Jeanne de Chantal, qu'il trouve un vocabulaire plus parlant, plus adéquat, plus féminin ?

Saint François de Sales cite lui aussi le chapitre 66 du livre d'Isaïe, en particulier les versets 10-12 pour nous dire un Dieu qui allaite, dans le Traité (III, XI).[64]

> Esjouissez vous avec Hierusalem en liesse, afin que vous alleties et soyes remplis de la mammelle de la consolation, et que vous succies et que vous delecties de la totale affluence de sa gloire ; vous serez portés aux tetins et on vous amadouera sur les genous.

Cette traduction est très proche de celle de Chouraqui :

> Réjouissez-vous avec Ieroushalaïms, égayez-vous en elles,
> Vous tous les amoureux !
> Soyez en liesse avec elle dans la liesse, vous tous en deuil pour elle,
> pour que vous tétiez et soyez rassasiés par le sein des réconforts,
> pour que vous suciez et que vous vous délectiez
> dans le surgissement de sa gloire.
> Oui, ainsi dit IHVH Adonaï : Me voici ;
> Je tends vers elle, comme un fleuve, la paix ;
> comme un torrent débordant, la gloire des nations ;
> et vous téterez, portés sur le côté ; vous jouirez sur les genoux.

Il est intéressant de noter avec Chantal Roosz, que saint François de Sales utilise ces images de Dieu mère dans des lettres mais aussi et surtout dans des écrits spirituels :

> Il semble bien que le thème de l'oraison " appelle " en quelque sorte chez l'auteur, l'image d'un Dieu-mère et surtout celle de l'allaitement. […] Nous sommes donc devant une image qui ressort avant tout du domaine spirituel le plus profond et le plus intime.[65]

Ces images de Dieu-mère, de Jésus-mère que nous avons croisées à de multiples reprises et dont nous verrons qu'elles n'ont pas disparu de nos jours, ne sont-elles utilisées que pas des

[63] Il utilise cette image dans une lettre adressée à Jean Pierre Camus. p 33 de la thèse de Chantal ROOSZ
[64] C. ROOSZ, « L'image de Dieu maternel dans l'œuvre de François de Sales », art cit, p. 54.
[65] Ibid., p. 12.

mystiques ou lors de la rédaction d'écrits spirituels ? Il ne semble pas que les théologiens aient eu recours à ce registre de vocabulaire. N'est-ce qu'au plus intime, que nous osons nous adresser à notre Dieu comme à une mère ou nous représenter Dieu et Jésus comme dotés de qualités féminines ?

Premier bilan.

« Jésus notre vraie mère », « joie de la maternité du Christ », « précieux amour de sa maternité » « mamelles de l'époux », « céleste liqueur », plaie donnant accès à « l'intérieur de Jésus », désir brûlant de pénétrer ce lieu édénique, « verbe maternel », « utérus du Christ », « le Père se féminise en aimant » et la liste est encore longue de toutes ces expressions employées pour dire un Christ féminin. Un divin féminin. Voici ce que nous ont apporté les textes de Julienne et ceux des nombreux auteurs qui appartiennent à ce courant qui court jusqu'au XVIe siècle.

La récolte des *échantillons* est déjà abondante et le Moyen Age semble être une période qui a vu s'épanouir cette dévotion aujourd'hui presque oubliée. Elle concerne un grand nombre de religieux, de mystiques, mais aussi des femmes dans tous les états de vie, et tous les laïcs, à en croire André Cabassut.

Un vocabulaire étonnant, des comparaisons audacieuses, ont fait naitre dans notre imaginaire des images surprenantes et très différentes de celles auxquelles nous sommes habitués. Nourris de cette « viande forte pour un voyage qui durera toute l'existence » comme l'appelle Roland Maisonneuve, à propos du *livre des Révélations*, nous pouvons désormais nous tourner vers les images.[66]

II Les traces du féminin dans l'iconographie.

Après avoir pu se représenter Dieu grâce à la puissance évocatrice de textes comme ceux de Julienne ou des mystiques dont nous avons évoqué le nom, nous allons maintenant entrer dans un monde de représentation : celui de l'iconographie médiévale.

Boespflug, historien de l'art Chrétien, du Moyen Age en particulier, dans son article : *L'art chrétien comme lieu théologique* pose la question « des images picturales de Dieu » qui ne le montrent pas comme Christ, (le Christ fait homme et donc représentable) mais comme vieillard souvent couronné, comme roi, empereur ou pape. [67]

---

[66] J. DE NORWICH, *Le livre des révélations*, *op. cit.*, p. 33.

[67] François BOESPFLUG, « *L'art chrétien comme "lieu théologique"* », Revue de Théologie et de Philosophie, 1999, vol. 131, n° 4, p. 385-396.

Il considère que ces « images non christiques de Dieu » en très grand nombre, ont contribué, par « effet incrustation » à la vision patriarcale de Dieu. Elles auraient joué un rôle important dans cette représentation tellement contestable de Dieu. Nous verrons que, pour nombres de théologiennes, la véritable responsabilité incombe plutôt au langage. Mais cela permet d'envisager que trouver des traces de féminin dans ces images, lieu où d'après Boespflug s'est élaborée et diffusée une image patriarcale de Dieu, contribuerait à révéler combien la « féminité de Dieu » semble malgré tout nécessaire pour évoquer l'action de Dieu, ou son visage. Cette réflexion de Boespflug nous permet de vérifier que l'iconographie est un lieu pleinement concerné par notre recherche.

L'image, dans la mesure où elle s'offre au regardant, peut-elle avoir les mêmes fonctions que le texte ? L'image apparait, alors que le texte ne se découvre que dans le temps de la lecture. L'immédiateté de l'image ou des images accolées provoque d'abord une sensation, avant de permettre une réflexion et une pensée. Cette différence de temporalité ne donne-t-elle un avantage à la puissance de l'image ? Qu'en est-il de la compréhension du texte placé à côté d'une image, comme c'est le cas de la majorité des images de notre corpus ? La lecture d'un texte suivra nécessairement l'apparition de l'image ; cette lecture n'en sera-t-elle pas modifiée ? N'oublions pas que ces images s'adressent à un public qui n'est pas familier de la lecture. L'interprétation de l'image risque de prendre le pas sur celle du texte ou de l'influencer.

Dans l'ouvrage collectif *La bible des pauvres,* Christian Heck, à la fin de l'introduction qualifie l'image « d'exégèse visuelle ».

> Comme dans bien des créations médiévales, il [le livre de la Bible des pauvres] est né dans une grande intelligence des réseaux conjoints de textes et de représentations figurées, l'image n'étant absolument pas l'illustration directe du texte, mais une forme nouvelle, spécifique, qui mérite pleinement le nom d'exégèse visuelle.[68]

Boespflug quant à lui, dans son article sur les images, du *Dictionnaire critique de théologie* précise le rôle de l'iconographie au Moyen Age :

> Elle se propose comme traduction visuelle de l'Ecriture et de la doctrine, comme récit de la vie des Saints, présentation virtuose des renvois entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament.[69]

Dans ces manuscrits nous verrons que l'image qui n'est pas nécessairement fidèle au texte, prend, parfois, le pas sur le texte.[70] La Bible, l'Ecriture, n'est plus un texte de mots mais un agencement d'images : l'Ecriture sans écritures. Quelles en sont les conséquences ? Est-ce une part de l'explication qu'on peut donner à l'émergence, dans ce contexte, d'images qui plus

[68] Christian HECK et Jean-Paul DEREMBLE, *La Bible des pauvres*, Ebook, Saint Léger Editions, 2022, p. 17.
[69] Jean-Yves LACOSTE et Olivier RIAUDEL, *Dictionnaire critique de théologie*, Paris, Puf, 2007, p. 668.
[70] Lorsque l'image de certaines Bibles illustrées est en pleine page , le texte se retrouve de facto au verso de l'image.

librement interprètent l'Ecriture ? Fallait-il ces conditions de production des ouvrages pour permettre l'apparition d'une esthétique des images qui puisent au registre du féminin ? Que dire du statut de l'image, des images assemblées et du discours qu'elles produisent ?

Boespflug met en garde et précise :

> Mais tout indique qu'il faut reconnaitre au langage des images en général et à celui des images de Dieu en particulier une relative autonomie par rapport au langage discursif de la théologie, de la philosophie ou de littérature. [71]

Plus loin il indique le travail qu'opère une image et sa spécificité d'image :

> Même si on les envisage en tant qu'elles sont porteuse d'un contenu, les images de Dieu font autre chose que de la théologie. Elles tiennent compte assurément des déterminations bibliques, théologiques et conciliaires ; mais il serait faux de croire qu'elles ont toujours été à la remorque des textes. L'image tient de la réponse à une question, de la réaction à une émotion, de l'expression d'un rêve, de l'adhésion à un idéal, de l'aveu d'une utopie. Sa spécificité n'est pas d'énoncer : elle montre, s'expose, se donne à voir, se dévoile, provoque. […] ce n'est pas simplement une définition en ligne et couleurs qui se calquerait passivement sur la mise en mots des idées et de l'expérience de Dieu. […] On peut même aller jusqu'à parler, dans certains cas, d'une distorsion, voire d'une certaine contradiction entre texte sur Dieu et images de Dieu.[72]

Nous avons ici, des points d'appui importants pour notre lecture d'images. On peut garder en tête ce que souligne Boespflug : l'autonomie des images, leur profonde indépendance et l'idées qu'elles ne sont pas des illustrations mais des réécritures ou des traductions, des exégèses, mais aussi des réponses, des « mises en visible » d'invisibles émotions, rêves et utopies. Autre point important : les images provoquent. L'image n'est pas une illustration, un ornement plus ou moins superflu. C'est, à part entière, une langue qui fait autre chose que de la théologie, précise Boespflug. Ces images ne proposent-elles pas une herméneutique ?

- Contemporanéité des images ou intemporalité.

> Pour moi, il n'y a pas de passé ni d'avenir en art. Si une œuvre d'art ne peut vivre toujours dans le présent, il est inutile de s'y attarder. L'art des Grecs, des Egyptiens et des grands peintres qui ont vécu à d'autres époques n'est pas un art du passé ; peut-être est-il plus vivant aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été. Picasso [73]

Rien n'empêche de relire ces images pour notre propre compte. Nous sommes en lieu et places des femmes et des hommes, clercs ou laïcs, du Moyen Age découvrant ces manuels ou ces Bibles. Notre regard a été interpellé avec ce que nous sommes aujourd'hui, et il faut reconnaitre que ces images parlent encore et provoquent selon le mot de Boespflug ! Elles font, dans leur apparition même, évènement.

---

[71] François BOESPFLUG, *Dieu et ses images : une histoire de l'Éternel dans l'art*, Montrouge, Bayard, 2017, p. 24.
[72] Ibid., p. 24-25.
[73] Marius DE ZAYAS, « Picasso parle : interview de Picasso. », *The Arts*, 1923, III, n° 5, p. 315-326.

Notre étude ne sera pas d'abord une étude détaillée de ces œuvres d'art. La volonté de montrer dans le dossier iconographique des séries, répond à l'envie de partager avec le lecteur la qualité de ces œuvres et de reprendre l'idée de Jérôme Baschet selon laquelle les images ne peuvent s'étudier qu'au sein de ce qu'il appelle des séries.[74] Nous n'étudierons pas ces images pour leurs indéniables qualités esthétiques. Ce n'est pas l'objet de notre travail. Nous montrerons simplement comment un vocabulaire plastique ou esthétique récurrent vient dire de manière étonnante quelque chose de la « divinité ». Nous tâcherons de montrer que le choix de ce vocabulaire plastique, repéré dans des séries d'images, amène à penser un Dieu mère, sage-femme, parturiente ou nourrice. Nous remarquerons que ces rôles et ces gestes attribués généralement à des femmes sont, ici, tenus par Dieu, Adam ou Jésus. Le choix des miniatures qui a été effectué, est fondé sur la capacité des images choisies à « convoquer des images mentales » féminines, ou la nécessité d'un champs lexical féminin pour en parler, alors même que s'offrent au regard des figures masculines, s'éloignant ainsi de la littéralité des textes que ces images sont censées illustrer ou accompagner.

Plusieurs auteurs soulignent aussi leur fonction mnémotechnique ou de remémoration. Ces images, qui s'autonomisent par rapport aux textes bibliques, qui utilisent des stéréotypes de gestes féminins appliqués à des figures masculines, dans des ouvrages élaborés pour favoriser la remémoration, dans une époque où nous avons vu que Dieu-mère ou Jésus–mère ne semble pas incongru, ne peuvent que nous interpeller. Jérôme Baschet dans sa contribution à la série d'articles réunis sous le titre *La performance des images* nous donne un aperçu du rôle de l'image au Moyen Age :

> A des degrés divers, la charge signifiante de l'image implique le spectateur, dispose le fidèle en lui attribuant une position, des gestes, une attitude mentale ; elle le fait entrer dans le cercle de l'histoire sainte, l'engage dans un travail d'interprétation, une opération de discernement, une rumination, une dynamique anagogique, une quête d'un sens qui ne cesse de se dérober. […] L'image-objet n'invite pas seulement à voir ce qu'elle offre à l'œil corporel (l'humanité du Christ) mais aussi à percevoir ce que l'œil du cœur peut saisir (sa divinité). Elle n'affirme n'avoir de pertinence qu'à réaliser cette conjonction entre ce qu'elle figure et ce qu'elle ne saurait en aucun cas figurer, exigeant du fidèle une opération de montage mental qui entrelace le visible et l'invisible, le matériel et le spirituel l'humain et le divin.[75]

Placer au cœur même de cet agencement, des motifs plastiques tels que l'accouchement, l'allaitement, la nutrition, le portage, des rapprochements sang/lait, plaies/ sein, n'est-ce pas instiller, au cœur de l'acte d'interprétation du fidèle, un parti-pris de féminin pour représenter les qualités divines ? N'est-ce pas ainsi permettre au spectateur de penser Dieu autrement ?

---

[74] Voir la citation au début du dossier iconographique.

[75] Alain DIERKENS, Gil BARTHOLEYNS et Thomas GOLSENNE (eds.), « *La Performance des images* », Université de Bruxelles, 1 janvier 2010, n° 19, art. BASCHET Jérôme p 15.

- Imago Dei : à l'image de Dieu ?

Avant d'explorer le corpus d'images que nous allons définir, un petit pas de côté pour commenter le terme « image de Dieu », qui à l'égal de la métaphore paternelle est questionné par les théologiennes : La femme est-elle, elle aussi, à l'image et à la ressemblance de Dieu ? Dans *L'Eglise et le féminin* Anne-Marie Pelletier intitule un des chapitres : Des hésitations sur l'*imago Dei.*[76]

L'image de Dieu serait-elle à l'image de l'humain mâle et femelle ? Nous vous renvoyons à la citation de Frédéric Boyer et Thomas Römer. (P 8)

Découvrir que cette « imago Dei » n'allait pas de soi pour les hommes et pour les femmes, du moins à une époque certes lointaine, mais qui semble encore imprégner les mentalités actuelles de façon insidieuse, ne peut que nous surprendre, voire nous blesser. Hervé Legrand se pose la question dans son article intitulé : *Les femmes sont-elles à l'image de Dieu de la même manière que les hommes ?* Le simple fait que cette question puisse se poser en dit long sur le sujet. Personne, bien sûr, ne penserait à se demander si les hommes sont eux aussi à l'image de Dieu. Hervé Legrand constate :

> …en effet, que les Pères grecs, qui retiendront surtout notre attention, réputés pourtant plus favorables aux femmes que les Pères latins, se demandent très sérieusement et consciencieusement si les femmes sont à l'image de Dieu tout comme les hommes. […] La sujétion redoublée d'Ève à Adam aboutit chez beaucoup de Pères grecs à refuser que la femme puisse être image de Dieu au même titre que l'homme. [77]

La thèse de Luca Castiglioni nous a permis de prendre conscience que cette création à l'image et à la ressemblance de Dieu de tous les humains, ne semble pas naturelle pour nombre de théologiens et de Pères de l'Eglise.[78] La lecture de cet ouvrage a d'ailleurs été, de ce point de vue, presque pénible tant le sentiment d'incompréhension et de tristesse empêchait une lecture sereine. Nous y trouvons les racines profondes et tenaces, d'une misogynie encore à l'œuvre et d'une image de femme toujours secondaire et tentatrice :

Cette secondarité de la femme sera l'argument de beaucoup pour penser que l'Image de Dieu est dévolue à celui qui exerce autorité sur les animaux comme il est dit dans la Genèse. A lui il sera aussi permis d'enseigner. Nous découvrons ici toutes une série d'arguments contestables qui conditionne la possibilité pour les femmes d'être « à l'image de Dieu ». Nous découvrons aussi qu'il semble y avoir plusieurs façons d'être à l'image de Dieu et que toutes ne se valent

---

[76] Anne-Marie PELLETIER, *L'Église et le féminin : revisiter l'histoire pour servir l'Évangile*, Paris, Salvator, 2021, p. 57.
[77] Hervé LEGRAND, « *Les femmes sont-elles à l'image de Dieu de la même manière que les hommes ?* », Nouvelle revue théologique, 2006, vol. 128, n° 2, p. 218.
[78] L. CASTIGLIONI, *Filles et fils de Dieu*, *op. cit.*

pas ! Il ressort de tous ces discours un sentiment de gêne. Il apparait aussi que ces arguments s'appuient sur des approximations de traduction.

> L'interprétation patriarcale de la théologie classique découle surtout de Gn 2,18 (" Yahvé Dieu dit : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie" ») : la femme est faite *pour* l'homme ; et de Gn 2,22 ("Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme.") : la femme est tirée *de* l'homme. En outre le texte de Gn 1 ,27 ("Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa ") est interprété à la lumière restrictive de 1 Co 11, 7 ("l'homme, lui, ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu ; quant à la femme , elle est la gloire de l'homme "), d'où l'on déduisait que, si l'homme et la femme sont tous deux images de Dieu en tant qu'êtres humains (homo), l'homme en tant que *vir* , porte en lui une qualité spéciale d'image de Dieu. Le sexe masculin, pour la théologie classique, reste toujours le premier sexe, parfait et exemplaire, alors que le sexe féminin est considéré comme un sexe second, auxiliaire et instrumental dans l'ordre de la création : dualisme qui ne sera aboli que dans la perfection eschatologique.[79]

Au moment où nous allons étudier des images « féminines » de Dieu, des images qui donnent à voir un Dieu féminin et maternel, nous mesurons toute la distance entre les textes, les réflexions des Pères de l'Eglise et les images qui semblent les contredire. Notons que saint Jean Chrysostome et Clément d'Alexandrie, que cite Hervé Legrand dans son article, sont des auteurs que nous avons déjà croisés et qui ont utilisé le langage de « Dieu-mère ». Clément d'Alexandrie dont nous avons vu qu'il pouvait donner à Dieu des attributs maternels, octroie à la femme d'être à l'image de Dieu à la condition d'abandonner sa féminité.[80]

La polysémie des images et leur indépendance vis-à-vis du texte, comme le souligne Boespflug permet peut-être cet écart : représenter Dieu comme une sage-femme, représenter Adam qui accouche comme une femme et semble le jumeau de Dieu.[81]

Comme nous l'avons montré en étudiant cette dévotion à Jésus-mère le vocabulaire pour dire un Dieu féminin, un Jésus Mère n'est pas à l'époque de Julienne de Norwich une chose rare et inopportune, mais un langage, somme toute, presque ordinaire et les images que nous allons découvrir relèvent sûrement de ce même langage. Les correspondances entre les textes de Julienne et de ses contemporains et le langage développé dans des enluminures de la même époque, viennent attester d'un véritable courant de pensée qui irrigue textes ET images, celui d'un Dieu féminin et maternel, d'un « Jésus notre vraie mère ».

Mettre côte à côte les images de notre corpus et certaines citations bibliques ou tirées du *Livre des révélations* de Julienne de Norwich, a permis de prendre conscience très rapidement des concordances étonnantes entre textes et images. Cette annexe à notre travail, à la manière des imagiers du Moyen Age, prend forme sous nos yeux comme un nouvel ouvrage racontant

---

[79] Rosino GIBELLINI, *Panorama de la théologie au XXe siècle*, Nouvelle édition revue et Corrigée., Paris, Cerf, 2004, p. 502.
[80] H. LEGRAND, « Les femmes sont-elles à l'image de Dieu de la même manière que les hommes ? », art cit, p. 228.
[81] François BOESPFLUG, *Le texte ou/et l'image ?*, Vallet, M-Editer, 2010.

ce Dieu différent. Le vis-à-vis des textes et des images donne naissance à une nouvelle vision de Dieu.

Choix d'un corpus d'images.

Une nouvelle découverte de ce travail de recherche est celle des images et illustrations. Le nombre et la qualité des représentations trouvées ne cessent d'étonner. Un continent s'est ouvert. Celui de cet art inconnu, où l'imagination, la poésie et l'invention permettent de découvrir des interprétations renouvelées des textes bibliques. Les rapprochements effectués entre différents passages bibliques mis côte à côte, créent un discours nouveau, un « commentaire » qui stimule la compréhension des Ecritures. L'esthétique de ces images et leur efficacité m'incitent à les présenter en grand nombre, consciente que toutes ne peuvent être étudiées individuellement. Elles permettront malgré tout, au lecteur, de rentrer dans cet univers fascinant et méconnu, et de goûter les qualités esthétiques de ces enluminures. Les images seront présentées par thème et nous soulignerons leurs parentés et les glissements observés entre différents thèmes.

Certaines d'entre elles seront aussi à mettre en regard d'images profanes extraites de manuels d'anatomie de la même époque. (Voir le dossier iconographique)

Les images qui seront plus particulièrement étudiées ici font partie du corpus d'images évoquées dans un article de François Bœspflug intitulé *Dieu mère ?* ainsi que celles étudiées par Jérôme Baschet, dans plusieurs ouvrages et articles.[82]

Dans son article Boespflug aborde la question « des images qui semblent avoir en commun de prêter à Dieu *le père* un ou plusieurs traits qui passent pour typiquement féminins et/ou maternels ». Les images de « création d'Eve » et de « Christ accouchant » n'ont pas été retenues par Boespflug. Elles nous semblent, pourtant, être au regard de notre recherche un apport incontestable.

Certaines enluminures étaient destinées aux familles royales, comme celles extraites des Bibles moralisées, d'autres vraisemblablement destinées aux moines franciscains comme celles extraites des *Bibles pour les pauvres*. L'appellation « pauvres » renvoie au « poverello », saint François d'Assise.

Nous constatons que l'ensemble de ces images ne s'adresse pas au même public : les Bibles moralisées sont des commandes royales destinées au public restreint de la famille des rois et reines de France. A l'inverse les *Bibles des pauvres* largement diffusées grâce à l'invention de

[82] François BŒSPFLUG, « *Dieu En Mère ? Féminité et maternité de la figure de Dieu le Père dans l'art médiéval d'occident (XIe-XVe siècle*) », Revue des sciences religieuses, 15 mars 2009, n° 83/1, p. 23-49.

l'imprimerie, et d'un format très réduit, s'adressent, par l'intermédiaire des moines itinérants, à un large public, celui rejoint par les franciscains. La diversité des supports et la grande variété des publics concernés : famille régnante, clercs et évêques, moines itinérants et simples laïcs, permettent de penser qu'une large partie de la population a été en contact avec cette forme de langage plastique où l'on pourra retrouver l'emploi d'un « vocabulaire féminin » pour dépeindre Dieu ou Jésus. Certaines images ont été considérées postérieurement comme des « abus ».[83] Nous pouvons néanmoins les estimer comme des témoins d'une recherche plastique, esthétique et spirituelle de leur temps. Elles sont la trace des préoccupations des imagiers dans leur réflexion sur la figure de Dieu, ou sur celle du Christ.

Parturition, nutrition et portage seront les trois grandes catégories d'images choisies. Trois modes d'expression du « féminin ».

A Images de parturition.

- Image simple : « Création d'Eve » ou « l'accouchement costal d'Adam ».

(Voir le dossier iconographique)

> Le Seigneur Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena. Gn 2, 22

> L'homme, lui, ne doit pas se voiler la tête ; il est l'image et la gloire de Dieu ; mais la femme est la gloire de l'homme. Car ce n'est pas l'homme qui est tiré de la femme, mais la femme de l'homme. 1 Co 11, 7-8

Nous commencerons par ce que Jérôme Baschet et Roberto Zapperi ont appelé « création d'Eve » qu'ils s'accordent à considérer comme une nouvelle iconographie dont ils situent l'émergence au début du Moyen Age. J'ai concentré ma recherche sur ces « créations d'Eve » où l'image est la plus proche de ce que Zapperi appelle « la fiction de l'accouchement costal masculin ».[84]

Eve est tirée d'un orifice représenté sur l'abdomen d'Adam, à la manière d'une césarienne. Ce sont elles qui me semblent le mieux convenir à notre recherche.

Nous présentons dans notre dossier iconographique des images de césariennes qui datent de la même époque et qui révèlent de grande similitude plastique avec les images de parturitions présentes dans les « créations d'Eve », ou plus loin, dans les images de Christ accouchant. Mettre côte à côte ces images d'anatomie et celles tirées des Bibles moralisées ou des « créations d'Eve », permet de les apprécier autrement. Utiliser des images d'anatomie pour

[83] J.-Y. LACOSTE et O. RIAUDEL, *Dictionnaire critique de théologie,* op. cit., p. 668.
[84] Roberto ZAPPERI, *L'homme enceint*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, p. 22.

rendre la création d'Eve ou l'accouchement costal de l'Eglise, montre à quel point ce type de vocabulaire plastique est bien celui du féminin.

Ces images ne représentent qu'une très petite partie des images disponibles sur ce motif. Elles couvrent environ cinq siècles de production iconographique entre le XIe et le XVIe siècle. Leur lieu de production se situe en France, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Flandres ainsi qu'en Espagne. Elles sont présentées dans des ouvrages religieux comme des psautiers, des livres d'heures, des *Biblia Pauperum* ou des traités de théologie ainsi que sur des gravures et des tableaux.

Une grande majorité de ces « créations » ont pris le parti de représenter Eve tirée de derrière Adam. En cela, elles sont plus fidèles au texte hébreu que toutes les traductions qui parlent de côte d'Adam. Traductions qui ont encore cours aujourd'hui.

Les images de notre corpus, sont étonnantes d'abord par une forme d'irrévérence : un homme accouche d'une femme, assisté par Dieu le Père, comme une accoucheuse. Mais aussi par la manière dont elles réinterprètent le récit biblique. Ce sont, avec les images de naissance de l'Eglise, les premières que nous avons découvertes dans les ouvrages et articles de nos deux spécialistes. Dans ces représentations, Adam est en position de parturiente. Eve est tirée ou sort de l'abdomen d'Adam par un orifice. Dieu le Père aide à la naissance ou bénit Eve. Dieu le Père apparait donc comme une « ventrière », (terme utilisé au Moyen Age pour désigner une sage-femme). Un Dieu qui se penche comme une matrone pour recueillir ou pour extraire Eve. Un langage pictural utilisant l'accouchement pour illustrer la Genèse. Notons que nulle part dans les récits de la Création il n'est question d'accouchement.

Il est clair que toutes ces représentations sont, avant tout, le fruit malheureux d'un problème de traduction ! Cette fameuse côte d'Adam ! Henri Meschonnic, dans sa traduction de la Genèse, nous dit en note que c'est « la patronne des erreurs de traduction comme Jérôme est le patron des traducteurs… » et d'ajouter : « cela dit, toutes les dix traductions françaises auxquelles je me réfère d'habitude ont pris "une de ses côtes". Notons aussi qu'Adam n'est pas d'abord un nom propre mais qu'il désigne l'humain, le glébeux. C'est un nom collectif qui désigne l'espèce humaine. Mais ici, le glissement qui a déjà eu lieu en fait, le prénom du premier homme.

Gibellini parle, quant à lui d'infériorité ontique et éthique de la femme à propos des interprétations qui ont été faites du récit de Gn 2, et pour appuyer son propos il cite :

> En référence au texte de Gn 2, Theodor Reik écrivait dans *Psychanalyse de la Bible,* " le récit biblique de la naissance d'Eve est la plus méchante farce que les millénaires aient jouée aux femmes. "[85]

[85] R. GIBELLINI, *Panorama de la théologie au XXe siècle*, op. cit., p. 495.

Lors des recherches, on a constaté que « la création d'Eve », selon le deuxième récit de création, semble dominer largement la production iconographique (sur le site Biblissima consacré aux recherches iconographiques il est référencé 43 « créations d'Adam » et 132 « créations d'Eve ») On peut noter que, le plus souvent, la création du monde comme décrite en Genèse 1 jusqu'à la création des animaux, est suivie par la création d'Adam et surtout d'Eve comme décrite en Genèse 2. De plus, après avoir fait le choix de cette création de l'humain (Gn 2), l'imagier prend ses distances avec le récit biblique : dans cette nouvelle « création d'Eve » ce qui auparavant se déroulait en deux épisodes distincts, en suivant le récit, (Dieu endormait Adam pour retirer une côte, puis créait ou plus exactement modelait ou « construisait » Eve, depuis cet élément tiré de l'homme) ne tient plus qu'en une seule image. Une femme construite à partir de matériau vivant et non pas à partir de l'humus. Une femme modelée à l'extérieur du corps d'Adam, par Dieu comme un potier.

Notre nouvelle création d'Eve contracte ces deux épisodes en un seul, en tirant directement du ventre d'Adam une femme. Cette interprétation est préférée à la création de l'humain de Genèse 1,27 : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il les créa ; mâle et femelle il les créa. » pour laquelle il existe très peu de représentations.

On a donc un seul récit mis en image et constitué d'un assemblage de plusieurs versets du texte de la Genèse, où la création d'Eve comme seconde semble l'option privilégiée. Secondarité dont nous avons vu l'omniprésence dans les commentaires des Pères de l'Eglise et des théologiens, quand nous avons effectué un bref travail sur l'Imago Dei. L'imagier donne une interprétation qui ne suit pas le texte puisqu'il contracte les deux récits de création et qu'il ne rend pas compte de la façon dont Dieu façonne ou modèle Eve selon le texte hébreu. Jérôme Baschet parle à ce propos d'innovation iconographique. [86] Zapperi aussi :

> Cette innovation, cependant, a reçu la pleine approbation de la hiérarchie ecclésiastique qui l'a laissée se répandre dans toute l'Europe.[87]

Cette secondarité est, dans certaines images, soulignée par la taille particulièrement réduite donnée à Eve. Christiane Raynaud dans son *Commentaire de document figuré en histoire médiévale* attire notre attention sur ce point : « La taille des personnages correspond à leur importance et à leur rôle dans la scène. » [88]

La première « création d'Eve » figurant une « naissance » apparait dans La Paraphrase d'Aelfric, manuscrit anglais du XIe siècle. (Voir le dossier iconographique)

---

[86] Jérôme BASCHET, « *Eve n'est jamais née. Les représentations* médiévales *et l'origine du genre humain* », p. 38.
[87] Roberto ZAPPERI, *L'homme enceint*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, p. 21.
[88] Christiane RAYNAUD, *Le commentaire de document figuré en histoire médiévale*, Paris, Colin, 1997, p. 86.

Baschet s'attache à nous montrer que, dans cette nouvelle iconographie, ce qui prime est de montrer Eve comme seconde. Il refuse l'idée de voir dans ces images des accouchements à proprement parler. Il souligne malgré tout :

> Surtout, on pourra se demander quel bénéfice il pouvait y avoir, dans le monde médiéval, à montrer un accouchement masculin, dans la mesure où cette posture était associée à une fonction secondaire, voire dévaluée. [89]

Et dans la conclusion de son article il redit sa conviction :

> L'interprétation médiévale de la création d'Eve manifeste le souci de fonder le lien social et matrimonial sur une procession substantielle, instituée par Dieu à l'origine de l'espèce humaine. Procéder de l'un, procéder du même : telle est la formule du mythe qui vient soutenir la conception chrétienne de la cohésion sociale en général et, de manière particulièrement claire, de l'alliance matrimoniale, telle que l'Eglise s'emploie à l'imposer aux laïcs avec une vigueur aiguë au cours des XI e- XIII e siècles.

L'accouchement « costal » permet de respecter deux contraintes :

- La secondarité d'Eve : Eve doit, comme nous l'avons montré, être créée en second comme un enfant nait après sa mère. Et pourtant Eve est créée pour être une aide pour l'homme ou plutôt une aide « contre l'homme ». En hébreu ce terme d'aide loin de signifier une dépendance, est utilisé pour parler de l'aide, du secours de Dieu lui-même. Une aide qui contient une notion d'affrontement.[90]

- Sa création est réalisée à partir de la chair d'Adam contrairement à Adam, façonné « hors de l'humus » comme les animaux et les végétaux. [91]

Roberto Zapperi, quant à lui, parle bien d'accouchement d'Adam en expliquant :

> Le recours à l'accouchement masculin n'était donc qu'un artifice de la représentation symbolique dans laquelle l'ordre naturel de la génération se renversait conformément au rapport de domination qui réglait la relation entre les deux sexes. […] Il apparait clairement désormais que le schéma iconographique de la naissance d'Eve a eu pour but de propager une idéologie de la famille, organisée hiérarchiquement sous la domination du père. [92]

Les deux spécialistes s'accordent pour souligner que cette nouvelle iconographie encouragée par l'Eglise, vient en soutient d'un discours sur le mariage et sur l'obéissance de l'épouse face à l'époux.

Pour ce qui concerne notre travail, nous pouvons noter que l'imagier utilise du « féminin » pour illustrer les versets de la Genèse. Il n'est pas anodin que cet épisode de la Genèse soit illustré comme une naissance, ce que ne précise pas du tout le texte. Christiane Raynaud précise

---

[89] J. BASCHET, « Eve n'est jamais née. Les représentations médiévales et l'origine du genre humain », art cit, p. 19.
[90] André WENIN, *D'Adam à Abraham ou Les errances de l'humain : lecture de « Genèse » 1,1-12,4*, Paris, Cerf, 2007, p. 72-73.
[91] Ibid., p. 58.
[92] R. ZAPPERI, *L'homme enceint*, op. cit., p. 29.

dans son ouvrage que « l'image explicite le contenu du texte, elle l'interprète mais ne modifie pas sa signification ».[93]

Nous pouvons nous demander si dans nos enluminures, l'utilisation de « l'accouchement costal d'Adam » et le rôle dévolu à Dieu n'a pas modifié l'interprétation du texte. Une représentation plus féminine de Dieu et d'Adam semble venir de l'image plus que du texte.

En regardant attentivement l'attitude de Dieu dans les différentes images, on constate qu'il adopte des gestes de sage-femme. N'oublions pas qu'à cette époque, l'évènement de la naissance était exclusivement assuré par les femmes. Un Dieu à tout le moins féminin se laisse voir dans ces images, à rebours des usages de l'époque. Un Dieu qui attrape, extirpe, saisit avec tendresse cette femme ou la bénit. Zaperri précise que cette « création d'Eve » a eu cours jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Ne nous trompons pas, les imagiers ont certes mis en œuvre un langage pictural qui utilise des codes féminins. Mais un langage qui permet surtout de présenter Eve comme un petit enfant « assujetti à sa mère ».[94] Fille plutôt que femme, on peut penser que cette place dévolue à la femme n'est pas étrangère à la réforme grégorienne.[95]

B Littérature typologique.

Après avoir étudié les images de « création d'Eve », images tirées de différentes sources, nous allons maintenant regarder des miniatures qui ont la particularité d'appartenir à un seul type de production, les Bibles illustrées, puis nous retrouverons à nouveau des images appartenant à un même thème, mais issues de diverses provenances. Les images en diptyque et triptyques qui suivent, appartiennent, pour les premières à ce qu'il est convenu d'appeler *Bibles moralisées ou historiée*s, et pour les suivantes aux *Bibles des pauvres*. [96]

Dans la préface de *La Bible des pauvres* Christian Heck établit que ce type d'ouvrage appartient à la littérature dite typologique [97] et permet de mieux comprendre la spiritualité et la création artistique du Moyen Age.

---

[93] C. RAYNAUD, *Le commentaire de document figuré en histoire médiévale*, *op. cit.*, p. 116.
[94] R. ZAPPERI, *L'homme enceint*, *op. cit.*, p. 25.
[95] *Ibid.*, p. 23.
[96] C. HECK et J.-P. DEREMBLE, *La Bible des pauvres*, *op. cit.*, p. 4. « Cet ouvrage central de la littérature typologique apporte au lecteur d'aujourd'hui des clefs essentielles pour la compréhension de la spiritualité du Moyen Âe. »
[97] Les auteurs ne sont pas tous d'accord sur l'appartenance des *Bibles moralisée*, à la littérature typologique. Christian HECK soutient que l'on ne peut pas considérer les « Bibles moralisées » comme appartenant à la littérature typologique (voir *La Bible des pauvres* , préface), Jean Claude SCHMITT, quant à lui, analyse la typologie des Bibles moralisée dans un article intitulé : *Les images typologiques au Moyen Age. A propos du Speculum humanae salvationis*.Marek THUE KRETSCHMER et Jean-Claude SCHMITT, « La typologie biblique comme forme de pensée dans l'historiographie médiévale », Textes et Etudes du Moyen Age, 1 janvier 2014, p. 219.

> La typologie est une des manières d'exprimer la véracité des deux parties de la Bible chrétienne : ce que l'on peut lire dans l'Ancien testament est vrai puisque les évènements du Nouveau le confirment. Et ce qui se trouve dans le Nouveau est véridique, car cela est en plein accord avec ce qui était annoncé, et qui s'accomplit alors.[98]

Au Moyen Age le statut de l'image dans ces recueils est tout à fait particulier :

> Le christianisme ne faisait pas de différence entre le livre, instrument de communication, et le message qu'il transmettait. Le livre était la forme sensible que prenait la source de la foi ; il n'était pas seulement ce qui contenait l'Evangile, il *était* l'Evangile.[99]

L'image, ici a même statut que le texte. Nous verrons que le texte a tendance, dans certains cas, à laisser la place à l'image. Il n'est sûrement pas anodin que, dans ces ouvrages, aient été liées les images du Christ en sa Passion avec des images évoquant des accouchements. Nous retrouvons ici la même approche que Julienne de Norwich. Ne pouvons-nous pas y voir des traces d'un Dieu féminin, qui se dévoile de façon très discrète, tellement discrète presque de l'ordre de l'inconscient, que les commentateurs n'ont pas jugé bon de le souligner ? Ces images accolées, ont-elles participé, à bas bruit, à entretenir malgré tout l'image du Dieu mère ou du Christ mère chère à Julienne de Norwich ? Les textes de cette dernière et de ses contemporains, dont André Cabassut dit qu'ils sont inscrits dans une époque où la maternité divine était presque « banale », sont-ils comme l'autre face d'une même pièce qu'ils formeraient avec ces images ?

> Ce langage n'étonnait pas le moins du monde les contemporains de saint François ni ceux de Benoit de Canfeld ; il est d'ailleurs vraisemblable qu'il ne différait pas de celui des prédicateurs. Les fidèles y étaient accoutumés et c'est pourquoi ils ne durent éprouver aucune surprise lorsqu'ils rencontrèrent, dans certains écrits mystiques, le titre de *Mère* accolé au nom du Christ. [100]

- Images en diptyque : Christ en croix accouchant de l'Eglise dans les Bibles moralisées.

(Voir le dossier iconographique)

Les images présentées pour ce motif sont toutes extraites des *Bibles moralisées.* La période où ces bibles ont été produites est relativement courte : environ deux siècles entre 1214 et 1400, et la plupart ont été réalisées dans des ateliers parisiens. Ce sont des ouvrages ambitieux puisqu'ils regroupent parfois jusqu'à 600 folios, et 4896 médaillons, comme dans la *Bible de saint Louis*. Ce sont donc des ouvrages de très grand prix, commandés exclusivement par des familles royales. C'est donc à ce public particulier que s'adressent ces enluminures.

Ces images de Christ en croix accouchant de l'Eglise, le plus souvent appelées « Naissance de l'Eglise », se trouvent uniquement, à notre connaissance, dans des Bibles moralisées, appelées aussi Bibles historiées ou allégorisées.

---

[98] C. HECK et J.-P. DEREMBLE, *La Bible des pauvres*, *op. cit.*, p. 4.
[99] Otto PÄCHT, *L'enluminure médiévale* : Une introduction, traduit par Jean Lacoste, Paris, Macula, 1997, p. 11.
[100] A. CABASSUT, « Une dévotion médiévale peu connue. La dévotion à "Jésus Notre Mère". », art cit, p. 236.

Roberto Zapperi dans son ouvrage *L'homme enceint* en citant saint Augustin nous offre une transition entre « La création d'Eve » et « Le Christ accouchant »

> Adam explique saint Augustin dans son *Commentaire à l'Evangile de Jean,* " mérita en effet, tandis qu'il dormait, de recevoir une épouse, et cette épouse fut formée de l'une de ses côtes ; c'est que, du Christ dormant sur la croix, l'Eglise devait être formée et formée de son côté pendant qu'il dormirait, car c'est du côté du crucifié, frappé par la lance, qu'ont coulé les sacrements de l'Eglise. " (15,8) [101]

Jérôme Baschet, quant à lui, fait ressortir cette féminité du Christ :

> « Le corps du Christ, qui s'offre dans l'eucharistie, est féminin parce qu'il est nourriture. »[102]

Les textes bibliques eux aussi ont gardé la trace de ce féminin :

> « Longtemps j'ai gardé le silence, je me taisais, je me contenais. Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais en haletant. » Is 42,14

Au cours des recherches il est apparu, assez rapidement, que les Pères de l'Eglise lient toujours « création d'Eve » et « naissance de l'Eglise ». La citation de saint Augustin en atteste. On peut se demander si les deux médaillons ne fonctionnent pas dans une lecture analogique, le Christ en croix est à l'Eglise ce qu'Adam est à Eve. Christ nouvel Adam, et Adam tous deux présentés en train de donner la vie comme une femme.

> Dans la typologie médiévale, la naissance d'Ecclesia de la plaie du Christ est comparée à la création d'Ève de la côte d'Adam ; dans les deux cas, il revient à Dieu le Père de jouer le rôle de sage-femme. Du côté d'Adam, il a tiré Ève, la femme, la tentatrice, devenue l'instrument de la chute de l'humanité dans le péché, tandis que du côté du Christ a vu le jour l'Église, instrument de la rédemption.[103]

Ici comme dans les images, un *accouchement* du Christ vient racheter la faute. Ici est déjà noté ce que nous constatons dans les images : un Dieu Père sage-femme. Un accouchement masculin ! C'est cette image que nous pouvons retenir.

On notera que, dans les Bibles moralisées étudiées, le médaillon représentant le Christ accouchant sur la croix est toujours accompagné d'un médaillon représentant la « création d'Eve ». Dans ces couples d'images la création d'Eve n'est jamais, quant à elle, de l'ordre de l'accouchement. Eve est tirée d'Adam mais de derrière Adam. Il semble qu'ici, l'imagier ait privilégié une création du « côté » d'Adam. Dans ces représentations-là, nous n'avons jamais trouvé « d'accouchement » d'Adam avec figuration d'un orifice situé sur le corps d'Adam contrairement au Christ. Les deux images sont à lire ensemble. Ici un seul « accouchement », celui du Christ. L'imagier a aussi choisi de représenter Dieu comme jumeau du Christ.

> Le Christ en croix a les yeux ouverts. Et Dieu le Père, comme c'est la règle commune à cette époque, d'autant plus impressionnante qu'elle fut partout appliquée sans avoir jamais été promulguée, a une

---

[101] R. ZAPPERI, *L'homme enceint,* op. cit., p. 22.
[102] J. BASCHET, *Le sein du père*, *op. cit.*, p. 51-52.
[103] Jure MIKUZ, « Le sang et le lait dans l'imaginaire médiéval », 1 janvier 2013, p. 168.

allure strictement christomorphique, autrement dit identique à celle du Christ, si bien que l'accoucheur est le jumeau de l'accouché(e)…[104]

Nous sommes bien, si on en croit Boespflug, devant un accouchement où la figure divine est deux fois « femme ». Dieu accoucheur et accouché(e) comme il le souligne. Cette gémellité serait-elle la traduction visuelle de la consubstantialité du Père et du Fils, comme le suggère Boespflug à propos d'une autre œuvre ? [105]

Nous pouvons mesurer à quel point le fait de mettre l'une à côté de l'autre deux images, crée du sens. Un sens nouveau lié à la place des images : un « « texte » qui nait de l'entre-deux des images. La situation respective de chaque image ajoute du sens et propose un commentaire implicite. Il est évident que ces images prises séparément ne nous disent pas la même chose que lorsqu'elles sont présentées ensemble. L'imagier joue sur la juxtaposition pour apporter par « l'image des images » un surplus de sens. Le lecteur ou le regardeur appréhende en même temps la création de la femme tirée du côté d'Adam et la naissance de l'Eglise tirée elle aussi du côté du Christ. Ici « le côté » n'est pas le même dans les deux images et éclaire sur la polysémie du mot. Les images fonctionnent chronologiquement dans le sens de la lecture. Ancien puis Nouveau Testament. Les images sont accompagnées d'une « morale » ici :

> Ce qe dex endormi adam senefie le pere qi endormile fils en la croiz ;
> eve qi issi del costei adam senefie sainte eglise qi fors del costei ihesucrist, coronée de XII graces.
> Les diverses bestes senefient diverses religions.
>
> Dieu qui endort Adam, renvoie au Père qui endort le Fils sur la croix
> Eve qui sort de la côte d'Adam (ou du côté) renvoie à la Sainte Eglise qui sort du côté du Jésus Christ couronnée de XII grâces.
> Les différents animaux représentent les différentes religions.

Ce commentaire « moralisé » établit bien le parallèle formel entre les deux médaillons. Les figures d'Adam et du Christ, occupant la même fonction, celle de donner vie. Par contre l'accouchement est dévolu au Christ. Le même mot « costei » désigne « l'à côté » d'Adam et le côté ouvert du corps du Christ. Le verbe « senefie » établit la façon dont on doit lire et comprendre la moralisation en donnant les correspondances entre chaque motif : Adam endormi comme le Christ endormi ; Eve comme l'Eglise toutes deux sorties « del costei » (du côté).

Jérôme Baschet, à nouveau, nous permet de comprendre que les commentateurs de l'époque ont recours eux aussi à ce champ lexical de la naissance.

> Comme la vierge, l'Eglise est fille du Christ. Les Bibles moralisées figurant *l'Ecclesia* sortant de la plaie du crucifié explicitent une exégèse traditionnelle selon laquelle l'Eglise se forme à partir de l'eau et du sang qui jaillissent du Christ, symbole du baptême et de l'eucharistie. Certes, les textes définissent d'abord cette opération comme une *formation* ou une *édification*, mais on glisse

[104] François BOESPFLUG et Emanuela FOGLIADINI, *Crucifixion : la crucifixion dans l'art un sujet planétaire.,* Montrouge, Bayard, 2019, p. 107.
[105] F. BOESPFLUG, *Dieu et ses images*, *op. cit.*, p. 194.

> facilement, déjà chez Bède et plus fréquemment à partir du XIIe siècle, vers un vocabulaire de la naissance : lors de la Passion l'Eglise nait du Christ, qui l'engendre[106].

Cette figure du Christ accouchant dans sa Passion, qui est pour nous mémorial de la Pâque, renvoie à celle du passage du dedans à l'extérieur, à celle de « l'exode comme récit obstétrical » de Delphine Horvilleur.[107]

Un accouchement rappelant un autre accouchement !! Faire sortir le peuple hébreu d'Egypte considérée comme une terre mère par les hébreux, faire sortir l'Eglise du côté du Christ : deux évènements majeurs relatés comme des évènements ontologiquement féminins. Le sang et l'eau que mentionne Jérôme Baschet comme à l'origine de la formation de l'Eglise sont d'abord les emblèmes de l'accouchement humain.

Difficile de ne pas se souvenir des textes de Julienne ou des citations de Guillaume de Saint-Thierry que nous avons mentionnés en étudiant les mystiques.

- Image composée dans les « Bibles des pauvres ».

(Voir le dossier iconographique)

Les *Bibles des pauvres*, véritables catéchèses en images, sont à la fois des œuvres artistiques et théologiques. Ces " Bibles " faisaient office d'abrégés théologiques.

> Les " Bibles des pauvres " sont toujours composées sur le principe suivant : une scène de la vie de Jésus encadrée par deux scènes de l'Ancien Testament qui semblent annoncer l'épisode de la vie du Christ. Quatre prophètes en buste sous des arcatures, et tenant des bannières où sont inscrit les textes prophétiques complètent la composition. [108]

André Blum, l'auteur de l'article que nous venons de citer, note une forme de parenté entre ces *Bibles des pauvres* et les *Bibles moralisées* qui, elles aussi, font dialoguer des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il semble difficile de dater l'origine des premières *Bibles des pauvres*. Peut-être au début du XIIIe siècle. Difficile de décider, qui des *Bibles moralisées* ou des *Bibles des pauvres,* ont été les premières à être réalisées. La plupart des manuscrits qui nous sont parvenus datent du milieu du XIVe siècle. Ces *Bibles des pauvres* bénéficieront d'une grande diffusion grâce aux imprimeurs qui en établiront des versions xylographiées. Guy Lobrichon nous permet de comprendre pourquoi l'imagier du Moyen Age a eu recours à ces « collages » d'images. Collages qui visuellement prennent tout leur sens, car c'est bien d'abord par le regard et la comparaison des formes visuelles, que l'on rentre dans le message provoqué par le rapprochement des épisodes choisis.

---

[106] J. BASCHET, *Le sein du père*, *op. cit.*, p. 53-54.
[107] D. HORVILLEUR, *Comment les rabbins font les enfants ?*, *op. cit.*, p. 35-36.
[108] André BLUM, « *Un manuscrit inédit du XIIIe siècle de la « Bible des pauvres* » », Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot, 1925, vol. 28, n° 1, p. 96.

Il faut dire, enseigner, inculquer sans faiblir que tout geste, toute parole ou évènement de la vie du Christ est la très parfaite et excellente réalisation de toute l'histoire de l'humanité, telle que la raconte la Bible ; le principe corollaire est que tout le Nouveau Testament dispense les clés indispensables à l'intelligence de l'Ancien Testament. Voilà le fondement de toute l'exégèse médiévale. [109]

Nous constatons que le texte qui accompagne ce trio d'images est marginalisé. C'est bien l'image qui prédomine.

L'image qui nous occupe ici obéit à cette règle et nous présente trois épisodes :

- La Création d'Eve (Gn 2, 21-22) à gauche.

- La blessure au côté du Christ intitulé souvent « le coup de lance » (Jn 19,34) au centre.

- Moïse fait jaillir l'eau du rocher (Ex 17, 5-6) à droite. En haut de l'ensemble deux « moralisations » ou « Lectio » qui permettent de faire le lien entre les épisodes de l'Ancien Testament et l'épisode central du Nouveau Testament. Ce commentaire constitue « une sorte de glose de l'Ecriture ».[110]

Pour les images qui nous occupent, le lien sera établi entre l'épisode de la création d'Eve comme accouchement d'Adam (1), celui du coup de lance (2), et celui du rocher (3).

En plus de ces images qui occupent la partie médiane de l'image, les quatre prophètes sont ici David (Ps 69,27), Zacharie (Za 13,6), Jérémie (Lm 1,12) et Amos (Am 8,9). Les versets cités sont présentés dans quatre phylactères. Ces citations viennent aider à la compréhension du travail typologique. En bas de l'image une phrase conclusive.

(Voir le dossier iconographique).[111]

Ici l'épisode de la Création d'Eve est toujours représenté par une Eve qui sort de l'abdomen d'Adam, à l'inverse des compositions des *Bibles moralisées* étudiées précédemment. Un accouchement ou plutôt une césarienne. La juxtaposition de cette image avec celle dite du « Coup de lance » où le texte biblique nous parle de sang et d'eau nous incite à considérer cette advenue d'Eve comme un véritable accouchement qui, lui aussi, est caractérisé par l'écoulement du sang et de l'eau. La troisième image tirée de l'Exode vient comme appuyer le lien entre l'eau présente dans les trois images et la violence liée à la naissance d'Eve d'une part, et au coup de lance ou sur le rocher d'autre part. Il y est, chaque fois, question de « plaie ». « Plaies » d'où s'écoulent l'eau et, ou le sang. La plaie du Christ que l'on peut rapprocher de celle d'Adam. Dans le Deutéronome, les épitres de Jean et de Paul, nous trouvons ce qu'on pourrait considérer comme la source de ce choix d'associer ces trois épisodes de la Bible.

Le Rocher qui t'a engendré, tu l'as négligé ; Tu as oublié le Dieu qui t'as mis au monde. Dt 32,18

---

[109] Guy LOBRICHON, « *La Bible des pauvres du Vatican, Palat. lat. 871. Essai sur l'émergence d'une spiritualité laïque dans l'Allemagne de la fin du Moyen Âge* », Mélanges de l'école française de Rome, 1986, vol. 98, n° 1, p. 213.

[110] C. HECK et J.-P. DEREMBLE, *La Bible des pauvres*, *op. cit.*, p. 294.

[111] C. HECK et J.-P. DEREMBLE, *La Bible des pauvres*, *op. cit.*

C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus Christ, non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang ; et c'est l'Esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité. C'est qu'ils sont trois à rendre témoignage, l'Esprit, l'eau et le sang, et ces trois convergent dans l'unique témoignage. 1 Jn 5, 6-9

...Et tous burent le même breuvage spirituel ; car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait : ce rocher c'était le Christ. 1 Co 10, 4

Le coup de lance, qui pour Iréné de Lyon, atteste « la réalité concrète de la corporéité de Jésus » est mis en parallèle de la création d'Eve. [112] Etre pleinement humain est-ce en quelque sorte, souffrir comme une femme parturiente ? Ici aussi, et dans un langage essentiellement pictural, l'imagier du Moyen Age a eu recours à des formes plastiques qui sont issues du registre du féminin : l'ouverture, l'accouchement ou la césarienne qui permettent de tirer un humain d'un autre humain. Cette fonction n'étant assurée que par les femelles ou les femmes, cette ouverture est toujours accompagnée des écoulements de sang et d'eau, comme lors du coup de lance. Malicieusement nous remarquerons qu'à part Eve qui est toujours représentée de très petite taille c'est-à-dire comme une petite fille, tous les autres protagonistes sont masculins.

Entre les images de parturition et celle de nutrition « Le Physiologue, Bestiaire spirituel » nous offre une transition :

Ainsi Notre Seigneur dit par la bouche d'Isaïe : "J'ai donné le jour à des fils, je les ai nourris, et ils m'ont méprisé." (Is 1,2) Le Créateur nous a mis au monde, et nous l'avons frappé ; car nous avons adoré la créature au lieu du Créateur. Il est venu se faire crucifier, versa son sang pour nous faire goûter la vie, et l'eau par le baptême qui illumine pour le pardon des péchés.[113]

C Images de Nutrition.

L'enchevêtrement symbolique du sang et du lait, l'écart entre ces deux liquides qui, cependant, dans l'imaginaire médiéval, ne sont rien d'autre qu'une seule et même matière, accompagnent tout notre récit où tout est ambigu, se révélant tout à la fois corporel et incorporel, sacré et profane, féminin et masculin, menaçant et consolant, bon et mauvais... [114]

Pendant quarante ans, il [le peuple hébreu] reste donc un enfant mal sevré nourri « au biberon » de la manne tombée du ciel. Le Dieu sage-femme, devenue nourrice a choisi Moïse comme baby-sitter.[115]

IHVH Adonaï te mènera, il rassasiera ton être dans les aridités, il renflouera tes os. Tu seras comme un jardin saturé, comme une sortie d'eaux dont les eaux ne trompent jamais. Is 58,11 [116]

Après la parturition comme motif iconographique nous pouvons aborder un autre thème féminin : celui de la nutrition. Nous avons vu que ces deux thèmes sont très présents chez les mystiques du Moyen Age. Une des façons de transposer cette idée de nutrition, évoquée par un

[112] Agnès BASTIT, « *L'Evangile selon Iréné* », Fondation Saint Irénée, 1 janvier 2020, p. 60.
[113] ALBOCICADE, *Le Physiologue, Bestiaire Spirituel*, s.l., p. 6.
[114] J. MIKUZ, « Le sang et le lait dans l'imaginaire médiéval », art cit, p. 9.
[115] D. HORVILLEUR, *Comment les rabbins font les enfants ?*, *op. cit.*, p. 39.
[116] Traduction d'André CHOURAQUI.

Jésus-mère qui nourrit ou d'un Dieu-mère qui allaite, est reprise dans l'iconographie du Moyen Age par l'image du « pélican mystique ».

- « Le pélican ressuscitant ses petits » ou « pélican mystique ».

Il n'est pas rare de voir la figure du « pélican mystique » associée directement à celle du Christ en croix. Dans les miniatures que nous avons retenues, le pélican trône au sommet de la croix ou est figuré dans les marges de l'image.

(Voir les illustrations dans le dossier iconographique)

> A l'emplacement où les femmes exhibent le sein, le crucifié a reçu le coup de lance, selon Jean 19, 34, et il en est jailli le sang et l'eau de l'eucharistie, nourriture spirituelle du chrétien. Dès lors, l'assimilation de la plaie à un sein d'où coule du sang à la place du lait va presque de soi. Aussi le *Physiologus* et les autres bestiaires après lui assimilent-ils au Christ le pélican qui se perce la poitrine à coups de bec pour nourrir ses petits de sang.[117]

> Alors il nous nourrit. Le précieux amour de sa maternité a fait de lui notre débiteur. La mère fait sucer son lait à son enfant. Notre divine mère Jésus peut nous nourrir de lui-même. Il le fait tout courtoisement, tout tendrement, par le saint sacrement béni, précieuse nourriture de la vraie vie. *Livre des Révélations* Julienne de Norwich chapitre 60.

Le pélican est le symbole du Christ et de la charité (voir pélican dans le *Dictionnaire des symboles* et l'*Encyclopædia Universalis*). L'image d'un Christ qui, sur la croix, nous nourrit de son sang comme nous le montre Julienne, peut être rapprochée de celle du pélican qui ouvre son côté pour nourrir ses petits et les ressusciter.

Dans le psaume 102, certaines traductions citent « le pélican » au verset 7. Le psalmiste humilié et trahi, se compare à l'oiseau.

Nous pouvons remarquer que, dans ces dernières images, celle du Christ accouchant de la *Bible moralisée*, « le coup de lance » de la *Bible des pauvres* ou celle du pélican mystique, il est chaque fois question aussi de l'eau et du sang. Eau et sang de la formation de l'Eglise, eau et sang du baptême et de l'Eucharistie, sang et lait comme un même liquide nourricier. Cette répétition met là aussi en lumière une référence implicite à l'accouchement.

Cette image a été reprise par saint Thomas d'Aquin. On lui doit cet hymne :

> Pélican plein de bonté, ô Seigneur Jésus
> Lavez dans votre sang nos souillures,
> Une goutte suffit pour effacer
> Toutes les scélératesses de ce monde. [118]

---

[117] Agostino PARAVICINI BAGLIANI, « *Le corps féminin au Moyen Âge* / Il corpo femminile nel Medioevo. Micrologus e-book. Préface. », to order this e-book: https://www.hoepli.it/ebook/le-corps-feminin-au-moyen-age-il-corpo-femminile-nel-medioevo/9788884505613.html, p. 47.

[118] *Le bestiaire de la Bible : le pélican, symbole de l'amour du Christ*, https://fr.aleteia.org/2019/06/25/le-bestiaire-de-la-bible-le-pelican-symbole-de-lamour-du-christ/ , 25 juin 2019, (consulté le 24 octobre 2022).

Saint Augustin évoquera cette image dans son commentaire du psaume 101.[119]

Et le pape Benoit XVI offrira aux évêques en 2005 un anneau orné d'un pélican mystique.

- Sang et lait comme nourriture : La double intercession.

(Voir le dossier iconographique)

Dans son article intitulé : *Le sang et le lait dans l'imaginaire médiéval* Jure Mikuž base son travail sur l'étude d'une fresque représentant cette double intercession du Christ et de la vierge. [120]

Image très surprenante où l'on peut voir dans des postures complétement parallèles la Vierge qui découvre son sein et le Christ qui montre sa plaie. Sang et lait présentés comme deux modes de nutrition. Avant tout, sang pour la vie intra-utérine et lait pour le nouveau-né. Plaie du Christ et allaitement féminin. Nous retrouvons ici les citations de Julienne mais aussi la citation du Bestiaire spirituel. Boespflug précise que cette double intercession tire son origine d'un sermon d'un disciple de saint Bernard.[121]

Cette double intercession inspirée par saint Bernard vient confirmer le lien entre les images et les textes de ceux qui avaient cette dévotion à Jésus-mère. Les artistes ont aussi représenté sous maintes formes « la lactation de saint Bernard ».

Nous n'avons pas retenu cette série d'images trop éloignée de notre recherche.

Nous savons qu'au Moyen Age le lait maternel était pensé comme du sang « recuit ». Le lait était issu du sang, transformé afin d'être un aliment plus approprié pour les *« infans ».*

> Aelred de Rievaulx ajoute une interprétation à celles des liquides coulant de la plaie : " le sang se change en vin pour t'enivrer et l'eau devient du lait pour te nourrir". [122]

> La conception médiévale de la nourriture spirituelle échange le lait de la foi et le sang eucharistique et, en conséquence, aussi le jet du lait des seins du Christ et celui du sang de sa plaie, placée juste au-dessous de ceux-ci. [123]

Saint Bernard de Clairvaux laissait ce conseil à ses disciples :

> Ne suce pas tant les plaies du Crucifié que ses seins. Il tiendra lieu de ta mère et toi de son fils. De sorte que tous les supérieurs doivent servir ainsi ceux qui leur sont confiés : " Apprenez que vous devez être mères [...] présentez les seins : que vos seins soient gonflés de lait." [124]

---

[119] *Saint Augustin — Commentaire sur les Psaumes*, http://docteurangelique.free.fr/bibliotheque/complements/psaumessaintaugustin.htm, (consulté le 5 mai 2023).
[120] J. MIKUZ, « Le sang et le lait dans l'imaginaire médiéval », art cit.
[121] F. BOESPFLUG, *Dieu et ses images,* op. cit., p. 278-279.
[122] J. MIKUZ, « Le sang et le lait dans l'imaginaire médiéval », art cit, p. 67.
[123] Ibid., p. 74.
[124] *Ibid.*, p. 75.

Ainsi, d'une autre façon, les mystiques du Moyen Age et les imagiers trouvent par des moyens différents comment nous montrer, grâce à des emprunts au langage féminin (sang, lait, sein) un autre visage de Dieu-mère ou du Christ-mère.

> C'est du lait que je vous ai fait boire ; non de la nourriture solide : vous ne l'auriez pas supportée. 1Co 3, 1-2

> Vous devriez être, depuis le temps, des maîtres et vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne les tout premiers éléments des paroles de Dieu. Vous en êtes arrivés au point d'avoir besoin de lait, non de nourriture solide. He 5, 12

Derrière ces images de nutrition nous pouvons deviner l'influence de la traduction du Cantique des cantiques dans la Vulgate, comme nous l'avons mentionnée à propos de saint François de Sales. Nous y reviendrons dans le chapitre qui abordera les « glissements » de traduction. Si nos auteurs du Moyen Age pouvaient lire dans la Vulgate « les mammelles de l'espoux », rien d'étonnant à ce qu'ils abordent très naturellement le thème de l'allaitement de Jésus-Mère, rien d'étonnant non plus à ce que les imagiers cherchent à traduire cette vérité théologique par des emprunts aux images maternelles. D'autres images représentent « l'allaitement mystique du Christ ». Sainte Catherine de Sienne est représentée « tétant » le sang au côté du Christ. Nous n'avons pas retenu ces images qui pourraient faire l'objet d'un autre travail.

D Images de portage.

Nous étudierons plusieurs séries d'images de portage, qui par les commentaires qu'elles suscitent, nous permettent d'y lire une trace du maternel qui porte en soi ou contre soi. Le linge comme continuum de l'utérus lui aussi mériterait une étude approfondie.[125]

> …Car la vérité toute puissante de la Trinité, c'est notre père, qui nous a créés et nous garde ; la profonde sagesse de la Trinité, c'est notre Mère, en qui nous sommes enclos ; la souveraine bonté de la Trinité, c'est le Seigneur : en lui nous sommes enclos, et il l'est en nous. Nous sommes enclos dans le Père. Nous sommes enclos dans le fils. Nous sommes enclos dans le Saint-Esprit. Et le Père est enclos en nous, le fils est enclos en nous, le Saint-Esprit est enclos en nous, Toute-Puissance, Toute-Sagesse, Toute-Bonté, un seul Dieu, un seul Seigneur. Chap. 54 Julienne de Norwich

Ce thème fait l'objet du livre de Baschet intitulé : *Le sein du père* .

- Sein d'Abraham.

(Voir le dossier iconographique)

Rappelons les mots de Julienne de Norwich :

[125] Nous vous renvoyons à l'étude de Jérôme BASCHET dans son ouvrage *Le sein du père : Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval.*

> Il me montra son amour intime. Je vis qu'il est pour nous tout ce qui est bon et réconfortant. Il est notre vêtement d'amour : il nous enveloppe et nous enserre, il nous étreint et nous enclot. Il nous entoure pour ne jamais nous quitter. [126]

Jérôme Baschet quant à lui reprend les propos de certains auteurs déjà cités comme Caroline Bynum ou Roberto Zapperi :

> La connotation parait nettement maternelle, de sorte que Jean Wirth a pu affirmer qu'Abraham "devient au ciel la mère qui porte les élus en son sein." L'image nous donnerait-elle à voir *" Abraham as a mother"*, pour parodier le titre de l'ouvrage de Caroline Bynum, ou encore une figure de l'homme enceint, cher à Roberto Zapperi ? [127]

Image d'un père accueillant comme une mère accueille dans ses entrailles. Ce type de représentation du sein d'Abraham est à mettre en regard des représentations de l'anatomie du corps de la femme d'Albert le Grand, dans l'ouvrage intitulé *De Animalibus*. Y sont représentés les enfants en devenir dans le corps de la femme de manière très similaire à ceux représentés dans le sein d'Abraham ou du Père. Ici aussi, même vocabulaire plastique pour décrire « le paradis comme inclusion corporelle » comme le dit Jérôme Baschet. L'imaginaire qui permet de représenter le ventre ou l'utérus de la femme comme lieu de séjour pour les enfants à venir, permet aussi d'envisager le paradis comme ce lieu enclos dans le corps ou contre le corps de Dieu.

Image de l'égalité des croyants. Mais est-ce bien le paradis que de retourner dans un sein maternel ? l'image qui prendra la suite de celle-ci sera, d'après Baschet, la figure de « Reine ou Vierge de miséricorde », appelée aussi « La Vierge au manteau ». Avec ce motif du manteau réapparaitra une représentation hiérarchique des élus : pape, évêques, moine ou clercs et simples fidèles. Représentation qui avait disparue dans celui du sein d'Abraham.

- L'âme représentée comme un enfant.

(Voir le dossier iconographique)

Mt 18,3 : « En vérité je vous le dis, si vous ne retournez à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. »

Ps 131, 2 Non, je tiens mon âme en paix et silence ; comme un petit enfant contre sa mère, comme un petit enfant, telle est mon âme en moi.

> Homme ou femme, chacun va porter son âme. La métaphore de l'enfant contre sa mère et empruntée à la maternité mais son sens n'est pas exclusivement féminin. Les hommes portent leur âme comme les femmes. Nous connaissons ce fonctionnement de la métaphore maternelle que nous utilisons pour les œuvres de parole que nous appelons les arts. L'œuvre est conçue, portée par son créateur qui va

[126] J. DE NORWICH, *Le livre des révélations*, op. cit., p. 50.
[127] J. BASCHET, *Le sein du père,* op. cit., p. 23.

> ensuite la faire sortir de lui, par cette sorte de travail à la fois conscient et non volontaire qui se déclenche lorsque ce qui était en gestation parvient à maturité. [128]

Marie Balmary dans *La Divine Origine* nous décrit ici la relation que nous entretenons à nous-même ou à notre âme : une relation toute maternelle, que nous soyons femme ou homme.

Image d'un Dieu tendre recueillant l'âme comme un enfant : transition avec le sein d'Abraham. Cette série d'illustrations peut se comprendre comme une série incluse dans celle du sein d'Abraham, et proche des images de « Paternité ». Même vocabulaire plastique et même représentation du geste de Dieu qui serre contre lui. Dans les « paternité » Dieu tient Jésus enfant sur ces genoux, dans « le sein »il tient des élus ou des âmes. Pourtant Baschet indique le danger à confondre les âmes représentées comme des enfants et les élus dans le sein du Père. D'un côté une représentation figurée des âmes et de l'autre l'affirmation de la résurrection des élus dans des corps qui semblent évoquer « l'enfance retrouvée ».[129]

Pour les chrétiens la mort est passage pour une nouvelle naissance. La mort et l'accouchement sont ici, de nouveau, à considérer tous deux comme des évènements de passages vers une vie autre. Ils ont en commun de donner accès à un autre état.

> De fait, la mort est une entrée dans la vie éternelle ; elle est le *dies natalis* des saints et est figurée par l'accouchement buccal de l'âme-enfant. […] les élus retrouvent ainsi l'état de perfection originelle du paradis terrestre, que Grégoire le Grand lui-même compare au bonheur perdu du séjour maternel. [130]

Cette âme insufflée par Dieu lui-même lors de la création d'Adam ou en reprenant les termes de Baschet : Dieu accouche d'une âme pour la transmettre à Adam. L'âme, lors de la mort, sort du corps du défunt, par un « accouchement buccal » et rejoint le « sein d'Abraham ».

De nouveau nous retrouvons ces notions d'accouchement, de maternage, d'un dedans féminin : celui de Dieu qui accouche par le souffle, de l'âme et qui, à la mort, qui accueille en son sein l'âme libérée. Mais Baschet corrige ou modifie de façon intéressante :

> Avec le sein d'Abraham, l'ambiguïté est à son comble, puisqu'il associe une fonction de protection pacificatrice, qui est peut-être principalement paternelle et des modalités formelles qui paraissent renvoyer sans toutefois la figurer littéralement, à l'inclusion dans le ventre maternel. […] En effet, Abraham paradisiaque peut bien relever du féminin par sa capacité à envelopper les élus et à produire une « inclusion corporelle » Mais encore faut-il préciser que ce féminin est dénié comme féminin, accaparé par une figure résolument paternelle. Le féminin y est à la fois présent- donc reconnaissable – et en même temps caché – donc non connu. Dans l'image du sein d'Abraham, le féminin est caché dans le masculin ; il n'agit comme féminin qu'à la condition de ne pas se donner comme tel, et tire son efficacité du fait qu'il est caché comme féminin. [131]

---

[128] Marie BALMARY, *La divine Origine : Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 2000, p. 28-29.
[129] Jérôme BASCHET, « *Le sein d'Abraham : un lieu de l'au-delà ambigu* (théologie, liturgie, iconographie) », Civilisation Médiévale, 1996, vol. 3, n° 1, p. 71.
[130] J. BASCHET, *Le sein du père*, *op. cit.*, p. 220-221.
[131] Ibid., p. 347-348.

Le féminin, si on reprend son idée est bien là, mais ne se donne pas à voir. Le féminin ne se dévoile que comme trace ! Une trace ou une image féminine masquée : Jérôme Baschet vient ici confirmer l'intuition qui est à l'origine de cette recherche. Le féminin et ses symboles disent Dieu. Un féminin repris, retravaillé, partiellement modifié ou récupéré, mais qui n'a pas pu être totalement abandonné lorsqu'il s'agit de dire Dieu.

Cette figure du « sein d'Abraham » laissera la place à un motif très comparable visuellement, celui de la « Vierge au manteau ». Le geste de protection et d'accueil étant réalisé ici, non plus par Dieu, mais par la Vierge.

- Trône de grâce.

(Voir le dossier iconographique)

Etudier ce nouveau motif s'inscrit dans la continuité de l'étude du « sein d'Abraham ». Une autre image de portage. Il ne s'agit plus de porter contre soi ou en soi les élus. Il s'agit de donner à voir la relation toute maternelle d'un Père qui porte son fils mort. Nous verrons d'ailleurs que plusieurs représentations conjuguent l'image de Dieu qui porte les élus dans son sein comme étudiée précédemment, avec celle de Dieu qui porte le Fils mort sur une croix.

Dans son ouvrage déjà cité *Dieu et ses images* Boespflug précise que le « Trône de grâce » est « l 'image de la Trinité qui fut la plus répandue en occident sur la longue durée depuis le XIIe siècle ».[132] Ces images ont presque toujours adjoint, au motif de Dieu qui porte contre lui Jésus, le motif de la colombe. Othmar Keel, dans son ouvrage intitulé *L'Eternel féminin ; une face cachée du Dieu biblique* explique que la colombe blanche est « une autre icône de la déesse Ishtar ».[133]

Nous avons donc ici, deux évocations du féminin de Dieu : le geste de portage et la présence de la colombe. Nous verrons plus loin que ruhā qui signifie souffle est un mot féminin en hébreu et que la colombe en est le symbole.

Boespflug distingue les « trônes de grâce » où Dieu porte son fils mort et encore sur la croix et les images dites de « compassion du Père » où Dieu porte son fils mort sur ses genoux et où la croix n'est plus présente.

Il est intéressant de noter, pour notre recherche, que cette façon de représenter un concept difficile à comprendre, celui de la Trinité, utilise cette image de portage. Dieu porte son Fils, il le porte et le montre. Nous pouvons constater, en regardant la façon dont les enluminures prennent en charge ce motif, des variations importantes : cela va d'un Dieu extatique portant

[132] F. BOESPFLUG, *Dieu et ses images,* op. cit., p. 544.
[133] Othmar KEEL, *L'éternel féminin : une face cachée du Dieu biblique* [exposition, Musée d'art et d'histoire de Fribourg, Suisse, 7 décembre 2007-6 avril 2008], Genève Fribourg [Paris], Labor et fides, 2007, p. 27.

loin du corps et de façon très démonstrative et rigide la croix sur laquelle le Christ est encore cloué, à des images plus douces où Dieu porte contre lui, sur ses genoux un Christ abandonné dans ses bras. Ces images-là semblent annoncer les piétas et l'attitude du Père est semblable à celle de la Vierge. Certaines de ces « compassion du Père » sont associées à des Vierges à l'enfant soulignant par-là, de façon plastique, la similitude du geste accompli par Dieu et par la Mère retenant l'enfant dans leurs bras. Jérôme Baschet propose un lien entre « sein d'Abraham » et « Trône de grâce » :

> Avant de quitter le sein d'Abraham, il convient de se demander si une autre image trinitaire, le Trône de grâce, n'en relève pas aussi au moins tangentiellement.[134]

Plus loin il cite Benoit XIV qui emploi l'expression « in eius sinu » pour définir les modes de représentations légitimes de la Trinité.

- Trône de grâce et sein d'Abraham.

(Voir le dossier iconographique)

Certaines images conjuguent le trône de grâce et le sein d'Abraham : double portage où Dieu porte les élus dans ses bras ainsi que son fils crucifié. Image d'un Dieu qui accueille en son sein le fils qui a donné sa vie pour que les élus puissent être accueillis avec lui près du Père. La proximité du Fils et des élus est ici rendue visible par la situation où, tous ensembles, sont enserrés dans les bras de Dieu. Certaines de ces compositions sont elles-mêmes placées dans des « vierges ouvrantes ».[135]

La « Compassion du Père » dite « Grande piéta ronde » conservée au Louvre et peinte par Jean Malouel, semble à mi-chemin de la piéta traditionnelle où la Vierge porte le corps de son fils et de la compassion du Père, puisqu'ici, le Père porte avec la Vierge le corps du Christ.

Deuxième bilan.

A l'issue de cette étude malgré tout trop succincte, de quelques séries d'images, nous avons montré qu'elles donnaient à voir des gestes féminins, des attitudes maternelles. Ces attitudes et ces gestes sont assurés par Dieu, Abraham, Adam et Jésus. Que Jésus, Abraham et Adam soient masculins, cela ne fait aucun doute : qu'ils soient mis en scène dans des postures qui sont symboliques du féminin semble plus qu'étonnant. Quant à l'image de Dieu mise en scène comme une sage-femme, ou comme une mère, donne à penser un Dieu différent de celui auquel

[134] J. BASCHET, *Le sein du père,* op. cit., p. 284.
[135] BOESPFLUG dans « Dieu et ses images » à la page 212, précise sa position en ce qui concerne ces vierges ouvrantes et leur interdiction et destruction.

on attribue habituellement des qualités masculines. Ce Dieu sage-femme ou mère n'en a malgré tout pas les traits. Dieu masculin mais exécutant des gestes féminins. Adam et Jésus malgré leur identité masculine qui n'est pas remise en cause, sont eux aussi montrés effectuant des tâches féminines ou plus exactement maternelles. C'est sans doute dans la tâche féminine par excellence que représente l'accouchement, que le contraste est le plus frappant, et c'est ce qui confère leur exceptionnelle force à ces images. Les commentateurs sont d'ailleurs contraints pour se faire comprendre, d'utiliser tout un arsenal d'expressions comme accouchement buccal, accouchement costal, ou inclusion corporelle. Ainsi ces images génèrent-elles, pour les interpréter ou les commenter, du langage féminin.

> Toute image picturale de Dieu, au-delà de sa situation historique, de son sens iconographique et de sa qualité esthétique, a une valeur théologale qu'il revient aux théologiens de tenter d'apprécier.[136]

Les images relatant la création d'Eve vont nous permettre de faire le lien avec le paragraphe suivant : en effet c'est bien ce moment précis que les imagiers nous ont présenté qui inaugure dans le même mouvement la confrontation de l'humain à une altérité. L'adamah devient Adam par la naissance d'Eve et par celle du langage.

> Mais le récit de l'apparition de la femme ne doit pas faire oublier qu'est racontée en étroit parallèle, l'apparition du langage.[137]

[136] F. BOESPFLUG, « *L'art chrétien comme "lieu théologique*" », art cit, p. 395.
[137] Paul BEAUCHAMP, « La création des vivants et de la femme. Lecture allégorique de Gn 2,15-24 » dans *La vie de la Parole. De l'Ancien au nouveau testament*, Belgique, Desclée, 1987, p. 108.

Deuxième partie : *S'élever à des vues plus générales*.

I Un détour par la question du langage.

« Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde. » Albert Camus

Dans son encyclique *Rerum omnium perturbationem* le pape Pie XI, en 1923, célébrait le tricentenaire de la mort de saint François de Sales. Il faisait de lui le patron de tous les écrivains chrétiens, et les exhortait à cette occasion à « veiller à la forme et à la beauté du style, relever et parer les idées de l'éclat du langage de façon à rendre la vérité attrayante au lecteur. »[138]

Parer les idées de l'éclat du langage, n'est-ce pas déjà souligner le rôle du langage et la relation entre idée et langage : un langage maternel qui vient revêtir les idées ?

Après avoir parcouru les textes de Julienne et de ses contemporains et avoir pu savourer un langage renouvelé, après avoir visité les images médiévales et avoir goûter de nouvelles représentations de Dieu, il semble opportun, voire nécessaire, à cet instant de notre travail de *s'élever à des vues plus générales*, de comprendre le rôle du ou plutôt des langages, textuels et picturaux, et d'examiner l'expression « Dieu Père », celle de « métaphore paternelle » ou « métaphore du père » régulièrement utilisées et interrogées par les théologiennes féministes.

Nos chants n'ajoutent rien à ce que tu es.

> … Tu n'as pas besoin de notre louange, et pourtant c'est toi qui nous inspires de te rendre grâce : nos chants n'ajoutent rien à ce que tu es, mais ils nous rapprochent de toi…préface commune IV

Nos chants n'ajoutent rien, proclame le célébrant dans la préface IV lors de la prière eucharistique. Nos chants n'ajoutent rien, nos paroles et nos discours non plus. Dieu est. Mais le célébrant continue en situant « l'utilité » des mots adressés à Dieu : Nous approcher de Lui. C'est souligner l'importance du langage, celui qui sert à nous rapprocher de Lui, de l'Autre pour entrer en conversation avec Lui.

[138] Dominique GREINER, « François de Sales ou l'éclat du langage pour dire Dieu », *La Croix*, 19 janv. 2023p.

Indispensable langage.

- Dieu le premier, parle.

> A qui enseigne-t-il la leçon ? A qui explique-t-il la doctrine A des enfants à peine sevrés, à peine éloigné de la mamelle.
>
> Quand il dit : çav laçav, çav laçav ; qav laqav, qav laqav, ze'êr sham, ze'êr sham.
>
> Oui c'est avec des lèvres bégayantes et dans une langue étrangère qu'il parlera à son peuple. [139]

Nous sommes des enfants à peine sevrés et de même qu'il nous donne une nourriture adaptée comme nous l'avons vu plus haut, Yhwh a la délicatesse de nous parler dans cette langue enfantine, celle que nous pouvons comprendre.

Dieu se met à hauteur d'humain, sa Parole emprunte notre langage humain comme une première incarnation.[140]

Elohim dès le début de la Genèse, maitrise son souffle en paroles articulées, la parole articulée contre le cri animal ou le vent violent. Plus tard il prendra corps d'homme pour épouser notre condition jusqu'au bout. Jean Christophe Attias dans son livre intitulé *Moïse fragile* conclue son chapitre « le corps blessé du prophète » par ces mots :

> Pure est la vérité que Moïse nous révèle. Parfaite la Torah que Dieu lui a donné pour mission de nous transmettre. Cette Torah n'en fut pas moins une Torah balbutiée par un prophète balbutiant. [141]

Dieu a confié aux hommes-au-langage-inadéquat, la tâche de le révéler. Dans *Parler d'Ecritures saintes*, Paul Beauchamp cite la constitution *Dei verbum III, 13 :*

> Les mots de Dieu, exprimés en paroles humaines, se sont faits semblables aux paroles de l'homme, tout comme le Verbe du Père éternel, ayant revêtu la chair de la faiblesse humaine, s'est rendu semblable aux hommes.[142]

De même que le Christ, Verbe du Père éternel a épousé notre condition, « revêtu notre chair », Dieu adopte notre langue. Dieu, le premier, a épousé notre langage balbutiant. Dans leur article, *L'analogie sacramentelle*, les auteurs qui nous présente le travail de Jüngel, théologien luthérien, redisent eux aussi :

---

[139] *La Bible de Jérusalem (Texte complet - Versets structurés)*, Paris, CTAD, liv. Isaïe 28, 9-11.

[140] André WENIN dans *Adam à Abraham ou les errances de l'humain*, propose une lecture interessante de Genèse 1, (p 30) : « … l'action créatrice consiste pour Élohîm à contenir sa propre puisssance – qui, comme tout vent violent, pourrait être une force dévastatrice,violente - et à l'investir dans une parole. Ainsi, la présence du " vent d'Élohîm " dans le prologue de la création prépare en creux le thème structurant de l'ensemble du poème : celui de la parole créatrice.[…] Souffle de la bouche de Dieu, sa parole n'est rien que son vent puissant certes, mais contnu, apaisé, maîtrisé, articulé. ».

[141] Jean-Christophe ATTIAS, *Moïse fragile*, Paris, Alma éditeur, 2015, p. 68.

[142] Paul BEAUCHAMP, *Parler d'écritures saintes*, Paris, Editions du Seuil, 1987, p. 21.

> Dans l'Evangile, l'influx analogique (la dunamis) n'est pas le fait de l'homme qui dit Dieu, avec les ressources de son pauvre langage, mais celui de Dieu qui délivre dans la parole même, son être et son agir en proximité et correspondance avec l'homme. Le projet analogique est d'abord celui de Dieu, et non celui de l'homme qui se pose la question de la validité de son langage en matière de dicibilité de Dieu. […] L'initiative de Dieu avec son évènement de parole est au centre de cette réflexion mais c'est aussi conformément aux lois humaines du langage que Dieu parle. [143]

Notre langage est délibérément, d'abord, celui que Dieu a choisi. Ne peut-on alors se poser la question suivante : si Dieu épouse le langage humain et s'inscrit ainsi dans l'Histoire, par le langage, quel langage parlerait-il aujourd'hui ?

Dans *Dei Verbum,* les paroles de Dieu se sont faites semblables à celles des hommes, « conformes aux lois humaines du langage » mais sont-elles semblables à celles de tous les hommes ? Semblables à celles des femmes ou des esclaves de l'époque ? Semblables à celles de nos contemporains ou de nos contemporaines ?

Paul Ricœur souligne dans l'introduction de son article *Poétique et symbolique* [144] : « Une expérience qui n'est pas portée au langage demeure aveugle, confuse et incommunicable » et Paul Beauchamp aussi lorsqu'il affirme dans *L'un et l'autre testament* : « La parole démêle, déconfond le corps d'avec l'autre et d'avec l'absolu, cela tient à sa légèreté, qui dégage le corps. »[145] Il montre dans quel cadre nous devons situer notre réflexion, en citant Marcel Jousse :

> Marcel Jousse a raison : Jésus n'a pas eu seulement des partisans mais des *disciples*, apprenant et "appreneurs". Il faut en tirer des conséquences sur la transmission de sa parole. Elle n'a pas disparue faute de vecteur écrit. Mais ajouterons-nous, elle a pu être transformée et elle l'a été (cf. Jn 14,27).[146]

Dans *La création des vivants et de la femme lecture allégorique de Gn 2,15 -24*, il redit « vint la femme et advint l'homme à la parole. »

Nous assistons en même temps à la création de la femme et à celle du langage. Au moment précis où l'homme va être confronté à l'altérité, il lui adviendra la parole. Parole et altérité sont intimement liées. Parole et dé-fusion d'avec soi, d'avec l'autre ou d'avec Dieu. Nous avons pu montrer que les images nous présentent un Adam « accouchant » d'Eve. Il accouche dans le même temps de la possibilité du langage. Certes il a nommé les animaux mais n'a pas entamé de dialogue. Avoir une femme « comme en vis-à-vis contre » l'engage au dialogue.

> Parlant en compagnie de Dieu sur le chemin de sa propre naissance, l'homme participe de ses lèvres à sa propre création comme à un tâtonnement de Dieu. [147]

---

[143] Jean-Louis SOULETIE et Jacques BRECHOIRE, « L'analogie sacramentelle » dans *Nommer Dieu : l'analogie revisitée*, Paris, Lessius, p. 202.
[144] Paul RICŒUR, « *Poétique et symbolique » dans Initiation à la pratique de la théologie*, Paris, Cerf, 1987, vol.I Introduction, p. 37.
[145] Paul BEAUCHAMP, *L'un et l'autre testament*, Paris, Seuil, 1977, vol.2. Accomplir les Écritures, p. 40.
[146] *Ibid.*, p. 69.
[147] P. BEAUCHAMP, « La création des vivants et de la femme. Lecture allégorique de Gn 2,15-24 », art cit, p. 111.

À en croire Beauchamp, l'homme parle pour être co-créateur de sa propre naissance. Naissance qui a lieu à tâtons dans le langage, celui du dialogue avec Dieu.

Dieu parle. Dieu s'autocommunique par la parole. Dieu cherche le dialogue ou la conversation. Nous avons à répondre. Indicible expérience qui doit être portée au langage.

- Question du langage « sur Dieu ».

C'est parce que je réponds à l'appel que je découvre cet appel, comme le note Lévinas.

> Dans l'oscillation d'un sujet à la fois hétéronome et autonome, obéissant à un ordre qui ne s'entend que dans la réponse, l'appel signifie comme trace de l'Infini dans le Dire du témoignage, dans l'extrême de la relation sociale où l'Infini lui-même témoigne en moi.[148]

Dans son livre *La femme espace de de salut* Maria Teresa Porcile Santiso indique dans son chapitre intitulé « La question du langage sur « Dieu » : « …dans la réflexion centrale de la théologie féministe, l'aspect du langage est fondamental. »[149]

Lucas Castiglioni dans son ouvrage intitulé *Filles et fils de Dieu, Egalité baptismale et différence sexuelle*, souligne lui aussi l'importance du langage. Il parle de « défi théologique » à propos de la doctrine sur Dieu le Père.

> Le défi principal que les théologies féministes lancent à la doctrine traditionnelle sur Dieu porte sur le *langage qu'elle emploie pour parler- justement- de "lui"*, représenté le plus souvent avec les contours d'une figure masculine, même si la christologie et la doctrine trinitaire affirment clairement que la réalité divine est au-delà des caractérisations et différenciations sexuelles. Or le sujet du langage – métaphores, analogies, symboles - adoptés pour parler de Dieu est décisif en théologie : il ne surgit certes pas avec les contestations des femmes, mais elles contribuent de manière spécifique à l'approfondissement de cette "question des questions" comme certaines l'appellent. [150]

Nous avons vu le rôle irremplaçable du langage dans l'advenue de l'humain à lui-même. Ici Castiglioni nous décrit le langage comme décisif en théologie. Maria Teresa Porcile Santiso parle de l'aspect fondamental de ce dernier. Il s'agit de défi décisif. Vocabulaire de combat pour dire l'urgence de ce questionnement et la violence parfois ressentie quand le langage blesse. La théologienne Sandra Schneiders, à propos de langage inadéquat, parle d'œuvre de destruction.[151] Castiglioni va plus loin en citant S. McFague :

> D'une part (pars destruens), on *dénonce et conteste,* frontalement l'usage exclusif et excluant du langage masculin pour parler de Dieu, notamment les titres de « Guerrier », « Roi », « Seigneur »,

---

[148] Magdalene THOMASSEN, *Traces de Dieu dans la philosophie d'Emmanuel Levinas*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2017, p. 427.
[149] Maria Teresa PORCILE SANTISO, *La femme, espace de salut : mission de la femme dans l'Eglise : une perspective anthropologique*, Paris, Cerf, 1999, p. 79.
[150] L. CASTIGLIONI, *Filles et fils de Dieu*, *op. cit.*, p. 163.
[151] Sandra M. SCHNEIDERS, *Le texte de la rencontre,* Paris, Cerf/Fides, 1995, p. 57.

> « Maitre », « Tout-puissant », et encore plus celui de « Père » stigmatisé comme idolâtre, insignifiant et immoral. [152]

Cette violence exsude de la citation de McFague : exclusif, excluant, idolâtre, insignifiant ou immoral. Voici, en peu de mots, récapitulés les dommages causés par le langage lorsqu'il est celui du « serpent ». Celui qui ne laisse pas l'espace nécessaire à l'interprétation. Celui qui provoque, entretient ou reconduit à la fusion, et la confusion. Confusion de prendre Dieu pour notre père. Langages d'idolâtres. Elisabeth Parmentier reprend, dans *Les filles prodigues*, les mêmes constatations :

> La critique féministe de Dieu dénonce l'exclusivisme masculin dans les métaphores et le langage concernant le divin : " Roi ", " Seigneur ", " Maitre ", "Tout-Puissant ", " Père ". Mais ce rejet n'est pas rejet du divin ; il est plutôt le rappel de l'incapacité humaine à l'exprimer dans sa vérité. Le mystère de Dieu dépassant les images et concepts, réfute une interprétation littéraliste de la symbolique ou métaphore du divin.[153]

Plus loin elle consacrera un paragraphe à *La théologie mise au défi dans son discours sur Dieu*. Ici elle souligne qu'il ne faut pas se tromper de rejet. Qu'il ne faut pas non plus intenter un faux procès à ces femmes qui rejettent ce langage. Le rejet d'un langage devenu inapproprié n'est pas rejet de Dieu lui-même. Peut-être qu'au contraire c'est honorer Dieu que de retrouver des mots ajustés hors de tout amalgame, loin de toute interprétation littéraliste.

Notre recherche n'est pas simplement une mise au point sur une métaphore problématique mais l'effleurement d'un territoire immense et difficile d'accès. Un lieu de tensions douloureuses pour nombre de femmes et de théologiennes. La question de la métaphore paternelle n'est surement pas qu'une question de trope.

Nous prendrons appui, pour cette recherche sur l'article de Paul Ricœur intitulé « Parole et symbole » paru en 1975. Notons que cet auteur précède de peu certaines auteures citées et qu'il a axé une partie de son travail de philosophe sur les questions du langage. Notons aussi que plusieurs théologiennes, préoccupées par ces mêmes questions, se réfèrent fréquemment à lui. Nous essaierons de suivre pas à pas le déroulement de sa pensée et de voir dans quelle mesure nous pouvons appliquer ces conclusions à notre expression « Dieu Père ».

La parole est indispensable à la mise au jour de l'expérience de, et avec « Dieu ». Se pose alors inévitablement la question du langage, cette parole organisée comme médium incomplet et frustrant, lié à notre propre incomplétude. Mais comme le souligne Ricœur

---

[152] L. CASTIGLIONI, *Filles et fils de Dieu*, op. cit., p. 164.
[153] Élisabeth PARMENTIER, *Les filles prodigues : défis des théologies féministes*, Genève, Labor et Fides, 1999, p. 110.

« Parce que nous avons plus d'idées que de mots, il nous faut étendre la signification de ceux que nous avons au-delà de leur sens ordinaire. »[154]

C'est la naissance du jeu de mot, de la polysémie et de la métaphore.

C'est à l'intérieur même de ce langage que celui qui parle, a accès à une connaissance, ou co-naissance. Pour connaître Dieu il faut en parler et lui parler. L'expérience de la Vérité qui se dit dans le langage et celle du « Je me suis entendu dire », nous révèlent qu'il n'y a que dans le lieu du langage que l'on peut accéder à une part de Vérité. Ainsi donc la question du langage devient primordiale.

De nombreuses théologiennes et certains théologiens se sont attachés à montrer la place des femmes dans les Ecritures. Leurs recherches a permis de découvrir l'influence des femmes ignorées, invisibilisées ou cantonnées dans des seconds rôles. La relation de Jésus avec ces femmes a été l'objet d'études qui ont permis de mieux comprendre combien, dans l'univers patriarcal qui était le sien, son attitude pouvait être subversive.

Mais questionner le langage, interroger le contenu des mots, leurs dérives ou leurs polysémies semble tout aussi important. Nous baignons dès avant notre naissance dans un langage chargé d'histoires, et de non-dits. Il semble donc important, et c'est l'objet de notre recherche, d'aller y voir de plus près.

II Réinterroger la métaphore du Père en compagnie de Paul Ricœur.

La lecture de ces théologiennes et de ces théologiens a permis de mesurer à quel point cette expression, « métaphore du Père », semble cristalliser toutes les tensions et toutes les revendications autour de la place du féminin, dans les textes bibliques, mais aussi dans les textes de l'Eglise, ou dans la culture chrétienne. Dieu est au-dessus de toute expression et pourtant nous devons parler.

- La « métaphore paternelle » comme expression récurrente.

Sandra Schneiders consacre une partie de son livre à cette question.

Il y a une façon beaucoup plus dangereuse de résoudre la tension d'une vraie métaphore, cela consiste à la " prendre à la lettre " …Par exemple, l'expression " Dieu est notre père " est une métaphore puissante. […] La métaphore de la paternité divine a tellement été prise à la lettre que bien des gens sont profondément choqués de l'utilisation de métaphores féminisant la paternité de Dieu. […] La

[154] P. RICŒUR, « Parole et symbole », art cit, p. 144.

métaphore prise à la lettre est le cancer de l'imagination religieuse, poursuivant son œuvre de destruction.[155]

Elle réutilise, ici, les concepts ricœuriens de tension concernant la métaphore. Elle revendique la pensée de Ricœur et en adopte le raisonnement. Il semble que comme un corps privé de tension la métaphore sans tension meurt. En peu de mots concis, elle dit les dégâts qui, à ses yeux, sont les fruits d'une métaphore qui n'est plus comprise comme telle : rien moins qu'un cancer qui envahi tout le corps de l'imagination, jusqu'à complète destruction. Si la métaphore est morte ou n'est plus vive alors l'imagination ne l'est plus non plus. La conséquence directe étant la prolifération d'idées fausses sur Dieu.

Les diverses citations qui ouvrent mon propos permettent de constater que cette formule « Dieu Père » est constamment assimilée à une métaphore. Métaphore parfois complétée par d'autres expressions : « symbole », « analogie », « allégorie ». Ricœur distingue ces différentes figures dans son travail sur le langage. Le mot Dieu est associé prioritairement au mot père mais il est aussi associé à toute une série de mots presque toujours les mêmes : guerrier, roi, libérateur, seigneur, maitre, juge, patriarche, époux.

Dieu serait-il indicible et masculin ? Dieu devient indicible surtout lorsqu'on propose de remettre en question le langage existant.

L'expression « Dieu père » appartient-elle uniquement au registre de la métaphore ?

- Métaphore du Père.

Paul Ricœur cite dans son article le « Dieu appelé Père » :

Une métaphore n'opère jamais seule ; l'une appelle l'autre ; et chacune demeure vive en préservant son pouvoir d'évoquer le réseau entier. Ainsi dans la tradition hébraïque, Dieu est appelé Roi, Père Mari, Seigneur, Serviteur souffrant…[156]

La citation de Ricœur nous donne plusieurs indices pour notre recherche : il considère que l'expression « Dieu Père » appartient au registre des métaphores. Il prend cet exemple pour confirmer que cette expression comme d'autres métaphores n'agit pas seule mais en réseau. Ce que nous avions constaté dans les différentes citations avancées au début de notre travail. Il reprend d'ailleurs les mêmes expressions qui tissent ce réseau : Roi, Seigneur, Père, Juge, expressions toutes masculines.

Cette expression est d'abord un évènement du discours plutôt qu'un symbole d'après Ricœur. Dans son article, l'auteur nous explique pourquoi il traitera secondairement du

[155] S.M. SCHNEIDERS, *Le texte de la rencontre,* op. cit., p. 57.
[156] P. RICŒUR, « *Parole et symbole* », art cit, p. 157.

symbole. Il montre que le symbole repose sur une variété de champs trop nombreux et trop dispersés. La métaphore semble de ce point de vue plus facile à étudier puisqu'elle ne repose que sur la rhétorique. Or notre expression appartient toujours au registre du religieux. Le langage religieux par sa spécificité même de langage constamment métaphorique ou analogique entretient-il une ambiguïté masquée ?

Paul Ricœur continue en faisant apparaitre une autre différence entre métaphore et symbole : c'est l'idée selon laquelle le symbole à la différence de la métaphore, « met en rapport deux dimensions, deux niveaux, voire deux univers de discours, l'un d'ordre linguistique et l'autre d'ordre non linguistique, le « logos » et le « bios ».

Nous pouvons nous demander si, dans le cas précis de notre expression « Dieu Père » ou métaphore paternelle, nous nous situons uniquement dans un champ sémantique ? Ne sommes-nous que dans ce que nous avons déjà vu avec Julienne de Norwich et que l'auteur appelle un « jeu de langage » ? [157] Une « image-comparaison », pour persuader et influencer l'auditoire.

Continuons ; la métaphore, nous dit Ricœur, n'est efficace que si elle provoque un effet d'ineptie. « Dieu Père » semble échapper à cet effet. À force d'être utilisée, cette expression qui s'entend de plus en plus comme un nom composé, n'opère plus comme surprise. Il n'y a plus « d'impertinence sémantique ».

Dieu n'a pas toujours été vu comme un père, et on peut imaginer que lorsque les rédacteurs du texte biblique ont utilisé cette expression, l'effet fut saisissant. Elisabeth Parmentier en faisant référence à l'article de Ricœur, *La paternité : du fantasme au symbole*, nous redit :

> Dans l'Ancien testament, l'utilisation du concept de Dieu-Père est quantitativement insignifiante. Cette hésitation des Hébreux contraste avec la confession d'un Dieu libérateur. Dans le discours sur Dieu qui narre cette délivrance, la sortie d'Egypte, Yahvé n'est pas père car le père c'est Israël lui-même, et Yahvé le "Dieu des pères".[158]

Cette image que nous avons d'un Dieu qui a toujours été père ne semble pas le reflet fidèle des Ecritures. Ici il est question de concept et non de métaphore, on sort du champ de la rhétorique. Plus loin E. Parmentier continue en précisant : « Le Nouveau Testament a tendance à garder la réserve de l'Ancien Testament et semble ne se baser que sur la permission de Jésus d'appeler Dieu "Père ". » [159] On peut constater que plus on s'éloigne de « l'évènement Jésus », plus on rencontre cette expression comme expression confessante. Il semble bien que cette métaphore soit le fruit d'une relecture théologique de la part des évangélistes. Expression dont

[157] *Ibid.*, p. 144.
[158] En note de bas de page, E. PARMENTIER précise que l'on compte « moins de vingt occurrences dans l'Ancien Testament. »
[159] Elle précise les différentes occurrences de cette appellation chez les évangélistes : quatre fois chez Marc, quarante-deux fois chez Matthieu, quinze fois chez Luc et plus d'une centaine de fois chez Jean.

on peut penser qu'elle permettait de marquer les esprits et de formaliser dans le langage la spécificité de la religion chrétienne naissante. Passer du « Dieu des Pères » au « Dieu-père » est un pas vers une ressemblance.

« Dieu » accolé à « Père » ouvre-t-il un nouveau champ de compréhension ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un glissement ? Bien sûr nous ne pouvons pas, à propos de notre recherche, assimiler « Dieu père » à « pied de chaise » que Ricœur désigne comme exemple de la métaphore morte. Pourtant Sandra Schneiders parle, quant à elle, à propos de métaphore paternelle, de cancer pour l'imagination. Elle suggère que cette métaphore prise au pied de la lettre, détruit la métaphore elle-même et sa puissance. « Dieu-Père » a peut-être procuré une extension de sens mais qu'en est-il maintenant ?

Nous pouvons, avec Ricœur, considérer que Dieu-Père n'est pas un ornement. Mais pouvons-nous, malgré tout, entendre l'avis de Schneiders et admettre qu'aujourd'hui cette expression, que nous pourrions écrire en un seul mot : Dieupère, a perdu toute capacité à provoquer l'imagination ? Il semble que Dieupère ou dieupère soit devenu nom commun ou un titre comme mon-sieur. La prolifération de l'appellation de « père » à l'ensemble des membres du clergé renforce l'impression d'équivoque.

> Sur le plan religieux, le pouvoir se répartit selon un schéma hiérarchique, à partir du " Saint Père " jusqu'aux " pères " curés ou pères spirituels, dans d'autres Eglises aux " patriarches ", aux " popes " ou aux " anciens " selon les dénominations. Les pyramides familiales, sociales, religieuses tirent leur légitimité du Père suprême du ciel.[160]

Nous pouvons rajouter tous les « abbés », « père abbé » et autres « Monsieur l'abbé » dont les appellations sont en totale contradiction avec le texte de Mt 23,9 : « N'appeler personne sur la terre votre "Père"… », au verset précédent le Christ avait aussi averti : « Pour vous, ne vous faites pas appeler "Maître"… ».

Romary Ruether ajoute : « au contraire, voici que sortit toute une foule de nouveaux "saints pères", ecclésiastiques et impériaux, qui en appelèrent à la paternité et à la royauté de Dieu comme base de leur pouvoir sur les autres. »[161]

Pouvons-nous encore parler de « résolution de dissonance sémantique » ? Il semble plutôt que les champs sémantiques de ces deux mots se recouvrent de plus en plus.

Ainsi la métaphore semble usée et la mise en contact « Dieu+père » ne provoque plus de tension, au mieux, l'impression d'inadéquation. Mais le plus grave est ce que dit Schneiders : « la métaphore prise au pied de la lettre « ravage l'imagination religieuse ». [162]

---

[160] É. PARMENTIER, *Les filles prodigues*, op. cit., p. 117.
[161] R. GIBELLINI, *Panorama de la théologie au XXe siècle*, *op. cit.*, p. 508.
[162] S.M. SCHNEIDERS, *Le texte de la rencontre*, *op. cit.*, p. 62.

Le danger est de ne plus comprendre que « Notre Père », ou « Dieu père » est une métaphore !

Citons, à ce moment précis de notre réflexion, Ricœur :

> …la métaphore est, au sens fort du mot, un *évènement* du discours. Il en résulte que, quand une métaphore a été reçue et acceptée par la communauté linguistique, elle tend à se confondre avec une extension de la polysémie des mots : elle devient d'abord triviale, avant de devenir métaphore morte.[163]

Continuons de suivre la réflexion de Ricœur. Notre expression semble appartenir au registre des « métaphores typiques » d'une communauté, « celle de la chrétienté ». En cela, bien qu'épuisée, notre métaphore semble liée aux symboles qui la soutiennent. Symboles qui rejoignent le mythe et disent quelque chose de l'Origine.

Ricœur, dans « Poétique et symbolique » confirme cette difficulté : « Ces métaphores, en quelque sorte archétypales, deviennent indiscernables des paradigmes symboliques. »[164]

Si on regarde les définitions de « Dieu » et de « Père » dans *Le dictionnaire des symboles, mythes et croyances,* on constate que ces deux mots sont quasiment des synonymes.[165]

Ainsi qu'en est-il de notre métaphore où les deux termes semblent « égaux », où les symboles recouvrent les mêmes champs ou presque ? Si nous suivons toujours Ricœur dans sa réflexion, comment affirmer avec lui que la « métaphore mémorable a le pouvoir de référer de manière cognitive et affective deux domaines séparés, en employant le langage approprié à l'un comme une lentille pour voir l'autre. » [166]

Que se passe-t-il dans notre cas, où, à en croire le dictionnaire symbolique, Dieu = le créateur ou le Père, et Père = le créateur ? Rappelons-nous ce que dit Pierre Reverdy :

> Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte. […] On crée, au contraire, une forte image, neuve pour l'esprit, en rapprochant sans comparaison deux réalités distantes dont l'esprit seul a saisi les rapports. [167]

Il semble bien que notre expression souffre du fait que Dieu et père ne soit plus des images suffisamment distantes pour provoquer un surplus de sens.

Enfin dans sa conclusion Ricœur parle de métaphore comme prédication bizarre. Pas sûr qu'en ce qui concerne la métaphore paternelle ce soit encore pertinent. Par contre rappelons ce qu'il souligne juste avant de conclure : l'importance de ne pas perdre de vue que la tension se situe dans la copule, le « est » et « n'est pas ». Dieu est Père et n'est pas Père.

---

[163] P. RICŒUR, « *Parole et symbole* », art cit, p. 157.
[164] P. RICŒUR, « *Poétique et symbolique* », art cit, p. 55.
[165] Corinne MOREL, *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*, s.l., Archipoche, 2009.
[166] P. RICŒUR, « *Parole et symbole* », art cit, p. 159.
[167] P. REVERDY, « *L'image* », art cit.

- Dieu ~~est~~ Père.

Dans son article *Féminisme et théologie* Susan A. Ross rappelle une proposition de Schüsser Fiorenza qui préconise l'usage du terme G*d pour parler de Dieu, en conservant le caractère indicible de Dieu.[168]

Ne pourrions-nous, chaque fois il est question de qualifier Dieu, utiliser un « ~~est~~ » (est barré) qui permettrait d'avoir à même le texte, l'idée que Dieu « est comme » et « n'est pas comme » ? Sandra Schneiders insiste, elle aussi, sur ce point :

> Prendre une métaphore à la lettre, c'est supprimer son pôle négatif, ce qui en elle " n'est pas ", et affirmer uniquement son pôle positif, ce qui en elle " est ". Quand nous agissons ainsi, la métaphore prise à la lettre se réfugie dans les profondeurs de notre subconscient, où elle crée un immense réservoir de pseudo-vérités et affectivités mal dirigées.[169]

Dans son ouvrage *Dieu encore et toujours*, André Gounelle fait remarquer que le nom de Dieu est un mot qui s'écrit YHWH mais qui ne se prononce pas.

Un Dieu de la Parole qui n'a pas de nom prononçable :

> Il [le nom de Dieu] ne se dit pas, il s'écrit. Il est lisible ou visible et non acoustique ou audible. Il relève à la fois du traçable et de l'ineffable.[170]

Le constat est clair. La métaphore paternelle est bien mal en point. Prise à la lettre elle contamine l'essence même de ce que nous sommes, notre inconscient, lieu du désir. De là elle modèlera notre façon de penser Dieu et notre façon de dialoguer avec lui. Il est indispensable, nous disent les théologiennes, de retrouver un langage respectueux de Dieu, de l'homme et de la Parole qui se donne en mots humains.

- La paternité : du fantasme au symbole.[171]

Reprenons le chemin de Ricœur. En reprenant le titre de ce chapitre du *Conflit des interprétations* de Ricœur, nous effectuons un pas de plus. Ici, il parle de symbole et nous avons pu constater que notre métaphore ne semblait pas bien se prêter à son analyse des métaphores. Ce travail est antérieur au texte que nous avons étudié. Nous travaillerons essentiellement sur la dernière partie intitulée *La dialectique de la paternité divine*. Avant d'en arriver à ce chapitre Ricœur, dans cet article, aura fait un détour par Freud dans « la figure du père dans l'économie du désir » et par Hegel dans « la figure du père dans une phénoménologie de l'esprit ».

---

[168] Susan A. ROSS, « *Féminisme et théologie* », *Raisons politiques*, 2001, no 4, p. 139.
[169] S.M. SCHNEIDERS, *Le texte de la rencontre*, op. cit., p. 56.
[170] André GOUNELLE, *Dieu encore et toujours*, Paris, Van Dieren éditeur, 2019, p. 63.
[171] Paul RICŒUR, *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969, p. 458.

Nous avions déjà croisé des citations de cet article reprises par Elisabeth Parmentier. Il semblait nécessaire d'aller y voir de plus près. Ne trouvons-nous pas ici une nouvelle piste de réflexion ? « La métaphore paternelle » n'est-elle pas une expression toute faite, et qui reprise telle quelle, ne permet pas d'en rendre compte ? Nous aurions, alors à faire le constat étonnant que les auteurs citant Dieu-Père comme métaphore sont dans une forme d'inexactitude ! Nous avons pu voir comment Ricœur articule métaphore et symbole.

Dans cet article, l'auteur, recherche les traces de cette expression au moyen de l'exégèse plutôt que de la théologie. Il motive ce choix de la façon suivante :

> Pourquoi l'exégèse plutôt que la théologie ? L'exégèse a l'avantage de rester au ras de la représentation […] l'exégèse nous plonge directement dans le jeu des désignations de Dieu. […] elle nous invite à ne pas séparer les figures de Dieu des formes de discours dans lesquelles ces figures adviennent.[172]

Il choisit l'exégèse afin de ne pas tomber dans le travers qu'il pointe dans de la théologie : La façon qu'elle a de « trop souvent extraire de tous ces textes une conception de Dieu, de l'homme, et de leurs relations d'où ont été évacués les traits spécifiques qui tiennent aux formes de discours. » A partir de cette constatation et en reprenant les textes il dégage deux grandes idées :

L'image d'un Dieu père est présente dans toutes les civilisations et quasiment absente de l'Ancien Testament qui préfère l'image de Yahvé comme un héros. Un héros souverain, et présenté comme « actant ». La figure de Dieu-père, dans l'Ancien Testament, n'apparait que dans des textes qui ont en commun d'être prophétiques. Il précise aussi que dans les textes de la Genèse, Dieu n'y est pas père mais créateur et Adam n'y est pas fils.

C'est dans les textes prophétiques qu'apparait la figure de Dieu comme « père que l'on invoque ». Il lie l'émergence de cette figure à ce qu'il appelle cette « entrée dans le sentiment ; les connotations affectives sont d'ailleurs fort complexes : de l'autorité souveraine jusqu'à la tendresse et à la pitié, comme si le père était aussi la mère… » [173]

Quel étonnement et quel plaisir de voir, sous la plume de Paul Ricœur, mentionner la mère. Inattendu et sans doute révélateur que cette idée d'un « dieu mère que l'on invoque » n'est pas complétement absurde. Ici précisément nous pouvons dire que nous assistons à un évènement de langage. Il franchit un pas de plus en liant la figure du père qu'il voit, comme entrainée par la prophétie vers l'accomplissement à venir, et le banquet eschatologique :

> Royauté eschatologique et paternité restent inséparables jusque dans la prière du Seigneur ; celle-ci commence par l'invocation du père et se continue par des "demandes" concernant le nom, le règne et

[172] Ibid., p. 471.
[173] Ibid., p. 477.

la volonté qui ne se comprennent que dans la perspective d'un accomplissement eschatologique. La paternité est ainsi placée dans la mouvance d'une théologie de l'espérance. [174]

La figure de Dieu père est ici définitivement sortie d'un évènement de langage. C'est un symbole qui a besoin de la métaphore comme l'a montré Ricœur. Nous ne sommes plus dans une expression qui dirait quelque chose de Dieu comme vérité pour aujourd'hui, nous sommes dans une espérance. Le mouvement est radical : ce Dieu-Père là est une espérance : une espérance qui ouvre, élargit et tourne vers l'attente et la confiance. Nous avons à aller vers cette figure qui est au-devant de nous.

Parce que, dans la première partie de son article Ricœur affirme que l'engendrement est de nature et la paternité de désignation, et parce que grâce à Freud et à Ricœur, je peux me reconnaitre comme fille d'un Dieu créateur et non pas père, (fille parce que je ne suis pas à l'origine de moi-même) je peux désigner Dieu comme « cher père ».[175] Il semble que cette paternité de désignation fasse éclater les figures paternelles et patriarcales et instaure un espace de l'ordre de l'entre deux où, à l'autocommunication de Dieu, peut répondre une espérance.

III Nommer Dieu.

Après avoir étudié la métaphore paternelle, après avoir souligné l'enjeu que représentait la contestation de cette expression, après avoir rencontré des contemporains qui revisite le Dieu mâle, il semble, à l'issue de notre recherche que « nommer Dieu » tient peut-être une place à part dans la recherche en théologie. Nommer comme la première action de l'homme au début du livre de la Genèse, nommer comme l'impossibilité de nommer Dieu avec le tétragramme. Nécessité et impossibilité. Balbutiements.[176]

Remarquons que ce nom de Père ne va pas de soi dans l'Ancien Testament :

> Mais ce qui est frappant, c'est l'hésitation de la pensée biblique à désigner Dieu comme Père, alors même que cette désignation est courante et même banale dans l'ancien orient. […] Dieu est le père d'Israël, il n'est pas le père des hommes. […] dans les récits contenus dans la théologie des traditions historiques (cf. Von Rad) le Dieu d'Israël est plus un héros libérateur, un Actant qu'un père. Cette réserve des Hébreux à l'endroit de la figure du père et leur conception absolument transsexuelle de la paternité divine nous invitent donc à ne pas charger ce symbole de traits uniquement masculins, conformément à certaines requêtes actuelles qui réagissent à bon droit contre des représentations trop exclusivement masculines ou même paternalistes de Dieu. [177]

[174] Ibid., p. 479.
[175] Traduction de Paul RICŒUR du terme « Abba ».
[176] A. GOUNELLE, *Dieu encore et toujours*, *op. cit.*
[177] Claude GEFFRE, « "Père" comme nom propre de Dieu. », *Concilium*, 1981, n° 163, p. 69.

Geffré souligne à la fois l'écueil que représente cette nomination et l'infidélité qu'elle revêt vis-à-vis des textes vétérotestamentaires. Le peuple de l'Ancien Testament a su se méfier d'une nomination qui enfermerait Dieu et le tétragramme imprononçable en est la marque. Nous sommes pris dans l'ambiguïté de cette expression qui est à la fois le nom que le Christ donne à son propre père et l'expression métaphorique utilisé par la théologie traditionnelle. Plus loin dans le même article il propose :

> La réflexion sur le nom du Père pose donc avec acuité tout le problème de la corrélation entre les noms personnels du Dieu biblique et les attributs de Dieu identifié avec l'Etre absolu ou le principe.[178]

Et citant Jean Luc Marion :

> Peut-être faut-il aussi brutalement que possible poser que l'Etre et Dieu sont deux, et que l'idolâtrie menace les plus grands (Heidegger, mais aussi saint Thomas) dès qu'ils frôlent l'assimilation. [179]

Ce constat, cette expérience de ne pouvoir qu'ânonner, malgré le travail et les années d'expériences, d'autres avant lui nous l'ont livré :

> Tout homme confiant à un langage le soin de traduire cette lumière ineffable est réellement un menteur, non par haine de la vérité, mais par la faiblesse des moyens d'expression. Grégoire de Nysse, IVe siècle [180]

> Personne n'est capable d'attribuer un nom au Dieu qui est au-dessus de toute parole et si quelqu'un ose prétendre qu'il en a un, il est atteint d'une folie mortelle. Ces mots : Père, Dieu, Créateur, Seigneur, Maître ne sont pas des noms, mais des appellations motivées par ses bienfaits et par ses œuvres. Le mot Dieu n'est pas un nom, mais une approximation naturelle à l'homme pour désigner une réalité inexplicable, une chose incernable. Saint Justin, IIe siècle [181]

Pour continuer.

> Il se peut que Dieu apprécie davantage les noms variés dont les peuples l'ont revêtu dans les différentes langues. Pour être appelé de noms variés Dieu défit la tour, grandeur factice d'hommes réduits à l'état de main-d'œuvre. Il préférât être nommer dans milles langues et que ne tarît point la recherche. [182]

Les auteurs qui ont signalé l'importance, le défi que constituait le discours sur Dieu ont essayé de trouver des alternatives recevables par les femmes et les hommes de notre époque. En donner la liste exhaustive serait l'objet d'une nouvelle recherche. Retenons malgré tout

---

[178] *Ibid.*, p. 72.
[179] Cité par GEFFRE : Jean Louis MARION, *L'Idole et la distance,*Paris, 270-271.
[180] Kari Elisabeth BORRESEN, « L'usage patristique de métaphores féminines dans le discours sur Dieu », *Revue Théologique de Louvain*, 1982, vol. 13, n° 2, p. 216.
[181] La-Croix.com, *Les ambiguïtés du mot « Père »*, https://croire.la-croix.com/Les-formations-Croire.com/Theologie/La-paternite-de-Dieu-dans-nos-vies/2e-etape-Les-ambiguites-du-mot-Pere/Les-ambiguites-du-mot-Pere, (consulté le 10 septembre 2021).
[182] Erri DE LUCA, *Un nuage comme tapis*, traduit par Danièle Valin, Paris, Gallimard, 2015, p. 22.

quelques suggestions qui ne reflètent, que fort peu, l'énergie déployée par quantité de femmes et d'hommes exégètes, biblistes, philosophes qui cherchent à rénover la langue théologique. Restaurer l'impertinence sémantique, retrouver par la surprise un surcroit de sens, voilà à quoi se sont attachés certains auteurs. Il est important de noter que cet exercice particulier de dépoussiérage du langage n'est pas l'apanage que quelques auteures contemporaines !

Grégoire de Nysse prévient : « tout homme confiant à un langage le soin de traduire cette lumière ineffable est réellement un menteur, non par haine de la vérité, mais par la faiblesse des moyens d'expression »[183] On retrouve ici l'idée de l'inadéquation et de la pauvreté du langage que Ricœur pointait. Nous avons vu que les mystiques se heurtaient déjà à cet écueil. Le problème du langage pour dire Dieu ne date pas d'aujourd'hui. Le Dieu indicible résiste au langage. Comment parler de l'ineffable ?

- Dieu.

> Il est essentiel pour la foi d'Israël que la révélation de Yahvé s'élève à ce niveau terrible où le nom est une connotation sans dénotation, même pas celle du père. […] Car la révélation du nom, c'est la dissolution de tous les anthropomorphismes, de toutes les figures, et figurations, y compris celle du père. Le nom contre l'idole. Toute filiation non métaphorique, toute descendance littérale est ainsi réduite.[184]

Dieu tout simplement…Dieu indicible. Cette citation de Ricœur, dans son article : *La paternité : du fantasme au symbole* permet que nous effectuions un pas de plus. Il laisse apercevoir une issue.

- Créateur.

Dans son article sur le « père » dans le *Dictionnaire critique de théologie*, l'auteur, Mark J. Edwards fait état de tous les débats qui ont animés dès les débuts du christianisme les Pères de l'Eglise, les théologiens jusqu'à nos jours.

> …En allant jusqu'au bout de sa logique, le protestantisme libéral finit par trouver que le concept d'un Dieu personnel, impliqué par le titre de Père, est un anthropomorphisme insoutenable. Tillich préfère ainsi donner à Dieu le nom de fondement de l'être ; l'omission du titre de Père est déjà notable dans *La foi chrétienne,* de Schleiermacher (1830) où la préférence va à des termes comme créateur et gouverneur, et où la Trinité est reléguée dans un bref appendice. [185]

[183] K.E. BORRESEN, « L'usage patristique de métaphores féminines dans le discours sur Dieu », art cit, p. 216.
[184] P. RICŒUR, *Le conflit des interprétations*, *op. cit.*, p. 475.
[185] J.-Y. LACOSTE et O. RIAUDEL, *Dictionnaire critique de théologie*, op. cit., p. 1074.

« Dieu Créateur », pour certains, ne permet pas de rendre compte de ce que nous sommes devenus par le Christ : ses frères et sœurs. Nous n'apparaissons plus comme adoptés par Dieu. La dimension « horizontale » semble à leurs yeux, ne plus être suffisamment manifeste.

- Paternellement maternel et maternellement paternel. [186]

Saint François de Sales, dans sa correspondance, utilise régulièrement ces expressions qui ont le mérite de reprendre l'idée d'un Dieu paternel, de garder l'idée de fraternité avec le Christ, mais d'ouvrir l'expression à un surplus de sens en y adjoignant le maternel.

> Et qui n'aymeroit ce cœur royal, paternellement maternel envers nous ?
>
> (Lettre à la sœur de Blonay, OC. XVIII, p. 171)

> …, cette eternelle Providence, qui vous a nommee par vostre nom et vous porte gravee en sa poitrine maternellement paternelle… (Lettre à Mère Angélique Arnaud, OC. XIX, p 17)

- Père et mère.

Castiglioni, après avoir fait l'état des lieux des problèmes soulevés par les théologies féministes concernant le langage, dresse la liste de quelques propositions pour sortir de cette ornière. Il se réfère à Sallie McFague et mentionne l'idée d'un « Dieu Père et Mère à la fois, ou comme une divinité androgyne qu'on appellerait Parent »[187] …Difficile de ne pas penser à Julienne de Norwich. Dans le *Livre des Révélations* elle présente une Trinité dont l'expression est renouvelée, une Trinité exprimée en termes de parentalité, plutôt qu'uniquement en termes de paternité : Père, Mère et Bonté.

> C'est Moi : c'est Moi qui suis la puissance et la bonté de la paternité. C'est Moi qui suis la sagesse et la nature bonne de la maternité. C'est Moi qui suis la lumière et la grâce de tout l'amour béni. C'est moi qui suit la Trinité. [188]

J'aime réentendre cette prière de Mechtilde de Magdebourg, (1210-1252)

> Père n'est pas suffisant pour contenir le Dieu de mon être. Profondément en mon être, je sais que Dieu est plus, plus qu'un Père. Je connais maintenant mon Dieu comme Mère. J'ai trouvé un habitat dans son cœur, j'ai appuyé ma tête sur sa poitrine, j'ai touché les traits de son visage, regardé dans ses yeux et connu Dieu comme une Mère. Dieu Mère, Dieu Père, garde- moi dans ton étreinte. [189]

---

[186] C. ROOSZ, « *L'image de Dieu maternel dans l'œuvre de François de Sales* », art cit.
[187] L. CASTIGLIONI, *Filles et fils de Dieu,* op. cit., p. 166.
[188] J. DE NORWICH, *Le livre des révélations, op. cit., p. 59.*
[189] É. PARMENTIER, P. DAVIAU et L. SAVOY, *Une bible des femmes*, *op. cit.*, p. 28.

Ici la mystique nous dit que Dieu est Père et Mère. Un Dieu qui est décrit par deux termes opposés peut être compris dans un « comme » et « pas comme ». Cette affirmation nous permet d'accéder à cette révélation d'un Dieu qui est « comme » et qui est « plus que »ou « combien plus ». Au surplus de sens correspond le surplus de Dieu même qui échappe toujours au langage. Ainsi à nouveau la métaphore parle !

Ces suggestions ne font pas l'unanimité. Elles gardent, aux yeux de certaines théologiennes, la trace de Dieu Parent et donc de croyants infantilisés. Mais ne nous faudrait-il pas toujours entendre un « Dieu Père et Mère » conjointement avec ce que dit la Bible en Gn 2, 24 juste après la création d'Eve : C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère …Honorer les parents c'est les quitter. Honorer Dieu Père et Mère c'est vivre notre relation avec Dieu hors de de toute fusion.

Malgré tout, d'un côté une métaphore morte ou mal en point, un langage au mieux inopérant, au pire discriminant et inefficace, voire « immoral », de l'autre des traces du féminin dans l'image de Dieu, des mystiques déployant des images de Dieu-Mère, de Jésus-Mère, des images renouvelées, stimulant l'imagination et provoquant des évènements de langage…

- Ray-aman-dreny : une réflexion sur le langage comme moyen d'inculturation.

Pour ce paragraphe nous nous sommes appuyés sur le mémoire de maitrise en théologie de Charles Rakotondrasoa.[190]

Une réflexion dans un autre champ culturel nous apporte, ici un enseignement précieux et la possibilité de reposer la question autrement. Charles Rakotondrasoa s'interroge : « Comment pourrait s'exprimer en langue et en culture malgache cette révélation plénière de la paternité de Dieu ? ».[191] Il ajoute que dans cette langue, Dieu se dit « Zanahary », « celui qui crée ». Mais il fait le constat que Dieu, dans la culture malgache n'est vu que comme un Dieu puissant, faiseur de vie, à l'origine de toute vie mais aussi inaccessible.

Il réfléchit alors sur une expression du langage courant, ray-aman-dreny, en la rapprochant du « Abba » de Jésus, elle aussi expression du langage maternel du Christ.

Dans la langue malgache l'expression : ray-aman-dreny est utilisée comme qualificatif pour dire d'une personne qu' on lui reconnait une autorité, qu'elle est une source de sagesse en qui on peut avoir toute confiance, un bienfaiteur. Cela se dit d'une personne qui porte la

[190] Charles RAKOTONDRASOA, « Abba et Ray Aman-dreny : La paternité de Dieu selon Jésus Christ reçue par la culture malgache ».
[191] *Ibid.*, p. 40.

responsabilité des autres, en particulier des plus petits. Le président de la république parce qu'il doit avoir le souci des plus faibles et des défavorisés, est appelé ray-aman-dreny. Le ray-aman-dreny est aussi source d'amour et de « bonne entente » à l'image des parents, source de pitié et de tendresse, de miséricorde.

Quand on étudie la structure ce mot, il est formé de trois mot accolés : Ray qui signifie père, aman qui est la conjonction de coordination « et », puis reny qui signifie mère. Rakotondrasoa précise que la conjonction aman lie toujours deux éléments qui ne peuvent être séparés : Père et mère ne peuvent être séparés et chacun d'eux pourra être appelé ray-aman-dreny. Il puise dans le vocabulaire ordinaire d'autres exemples qui sont construit sur le même modèle : mains et pieds qui signifie la totalité, de même que riz et eau, soleil et lune. Chacun des termes de cette expression peut aussi être qualifié du tout : Le père, inséparable de la mère, dans sa fonction peut être qualifié de ray-aman-dreny.

Ainsi tout naturellement le sage, le bienfaiteur, la personne de confiance est père-et-mère. Les trois mots sont accrochés les uns aux autres. Dans la graphie même on peut voir l'importance de ne pas séparer les différents éléments de l'expression. Rakotondrasoa pense que cette expression est plus apte à donner à voir la paternité divine et sa relation au Christ ; il désigne alors Jésus par cette autre expression malgache : « Zoky be toa Ray toa Reny, (Grand frère analogue au père et à la mère) ».[192] Les malgaches ont à leur disposition ce mot qu'ils utilisent pour les humains comme pour Dieu. On peut se demander alors, comment, l'image qu'ils ont de Dieu peut être modelée par ce vocabulaire ? Est-ce que ce vocabulaire modifie la relation qu'ils ont à Dieu ? Qu'en serait-il si nous avions à notre disposition une telle ressource ?

Un nouveau terrain de réflexion s'ouvre devant nous ; celui de l'inculturation où le rôle du langage semble, là aussi, primordial. Notre langage ne devrait-il pas être revisité et adapté à cette terre nouvelle qu'est notre monde contemporain ?

> Une inculturation constante et nouvelle de la foi est indispensable si nous voulons que le message évangélique atteigne l'homme moderne et les nouveaux groupes subculturels (les marginaux, les émigrés, les habitants des quartiers pauvres, les intellectuels, les scientifiques, les étudiants, les artistes...). [193]

> "L'analogie entre l'incarnation et la présence chrétienne dans le contexte social, culturel, et historique des peuples nous conduit à la perspective théologique de l'inculturation. L'inculturation est une dynamique qui va de l'Evangile à ce qui est au cœur de chaque peuple et communauté, par la médiation du langage et des symboles accessibles et reçus par l'Eglise." IVe Conférence générale de l'épiscopat latino-américain, octobre 1992.[194]

---

[192] *Ibid.*, p. 53.
[193] Alain WOODROW, « Pedro Arrupe, (1907-1991) » dans , s.l., Encyclopædia Universalis.
[194] J.-Y. LACOSTE et O. RIAUDEL, *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, p. Inculturation p 682.

Ces deux citations nous montrent combien il est encore question de langage et combien cet effort de repenser le langage et les symboles est une affaire à reprendre sans cesse. Dans *Le Dictionnaire critique de théologie,* l'auteur de l'article concernant l'inculturation, intitule les deux derniers paragraphes de son travail : « l'inculturation, une réalité permanente », et « l'inculturation une exigence de foi ».

Troisième Bilan.

La métaphore paternelle n'est peut-être pas une métaphore, ou pour le moins nous n'avons pas affaire uniquement à une métaphore. Le travail serait sûrement à reprendre en tenant compte de cette découverte. Métaphore symbolique serait peut-être, une expression plus juste.

Il n'en reste pas moins vrai que la théologie devra relever ce « défi » et renouveler sa réflexion et plus encore le langage pour dire Dieu. Intimement nous pouvons trouver comment nous nous adressons à Dieu. Nous savons que l'expérience spirituelle et sa mise en mots est affaire personnelle, liée à notre culture et à notre histoire. Mais L'Eglise confessante a devant elle un chantier titanesque pour remettre de l'imagination, et de la vérité dans le langage. Pour que ce langage soit celui qui permette à l'humain un « parler en compagnie de Dieu sur le chemin de sa propre naissance », le parler d'un peuple de Dieu, peuple de femmes et d'hommes, tous égaux dans le baptême.

Exigence de foi et réalité permanente semblent inhérentes à la réflexion sur l'inculturation. Peuvent-elles l'être aussi à la réflexion sur le langage pour dire Dieu aujourd'hui ?

Les images que nous avons étudiées, ne sont-elles pas, par leur caractère étrange, par leur capacité à générer de nouvelles images mentales, de véritables métaphores vives qui permettent de renouveler le langage sur Dieu ou le Christ. N'aident-elles pas à repenser et à régénérer le vocabulaire en offrant de nouveaux champs de langage. `

IV Glissements, disparitions et récupérations.

Après avoir relu Ricœur et approfondi le rôle primordial du langage, nous pouvons maintenant essayer de voir comment, parfois, il peut être source de confusion, ou complice de disparition. Nous n'étudierons que quelques exemples, qui nous permettrons de comprendre à quel point il nous faut constamment rester en alerte face aux langages.

A Glissements dans les images.

La figure d'un Dieu nourricier ou d'un Christ allaitant cédera la place à celle de la Vierge. En attestent toutes les représentations de vierges allaitantes. Jérôme Baschet, dans le tableau en annexe, récapitule ces glissements qui aboutiront à la disparition de certaines représentations le plus souvent au profit de figure mariales.

Ce tableau permet de prendre conscience qu'au fil du temps nos images, témoignant d'un Dieu mère, laisseront la place à Marie la mère de Jésus.[195] Cette place grandissante faite à la Vierge ne sera pas acceptée par l'ensemble des chrétiens. Luther en particulier s'y opposera. Il condamnera ces images de « double intercession » de même que celles de « vierge au manteau » ou de « lactation de saint Bernard » qui « ont en commun, à ses yeux, de surexalter le rôle de Marie. »[196]

La Vierge au manteau : illustration d'une protection qui rappelle celle du « Sein d'Abraham », une protection miséricordieuse et maternelle, à ceci près qu'ici on assiste à une réapparition de la hiérarchie qui n'était pas présente dans le « sein ». Dans ces représentations, gauche et droite ne sont pas équivalent de même que haut et bas ou taille des personnages.[197]

> Les mêmes schémas formels, exprimant la relation d'inclusion corporelle, circulent, depuis la Vierge à l'enfant, dont le sein d'Abraham est comme la version masculine, jusqu'à la figuration trinitaire, dite de la " Paternité divine ".[198]

On assiste à un glissement de la figure du Christ maternel, d'un Christ qui se compare à une poule, d'un Dieu féminin vers la figure de la Vierge qui rassemble les vertus féminines et maternelles attribuées à Dieu. Othmar Keel, à la fin de son livre *L'Eternel féminin* nous précise :

---

[195] J. BASCHET, *Le sein du père*, op. cit., p. 305.
[196] F. BOESPFLUG, *Dieu et ses images*, op. cit., p. 277.
[197] Dominique DONADIEU-RIGAUT, « *Les ordres religieux et le manteau de Marie* », Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies, 15 janvier 2001, n° 8, p. 107-134.
[198] J. BASCHET, *Le sein du père*, op. cit., p. 26.

> Bien sûr, selon l'enseignement officiel de l'Eglise catholique, Marie n'est pas une déesse. […] Les pèlerins qui se rendent à Lourdes, […] en sont bien conscients. Pourtant Marie représente pour eux le divin au féminin. Ainsi, même si elle n'est pas une déesse, elle en assume la fonction. [199]

L'auteur s'appuie sur une série d'images représentant Marie « comme une déesse : il ne s'agit plus ici de la mère du Christ. On assiste à la disparition de l'enfant Jésus. Marie est représentée seule comme Reine du ciel qui dispose en propre du pouvoir tout-puissant d'accorder la grâce aux pauvres êtres humains. » [200] (Tableau représentant l'immaculée hors de toute réalité terrestre, images de dévotions, Vierge de la médaille miraculeuse).

Othmar Keel semble faire écho à Maurice Zundel, dont nous allons étudier les écrits et qui considère que Marie n'est « qu'un reflet lointain de la tendresse de Dieu ». Elle nous mène « vers tout ce qu'il y a de *maternel* dans l'amour du Seigneur pour nous. »[201]

Ainsi Keel le spécialiste des représentations divines, dans le domaine plastique nous donne un avant-goût de ce que nous découvrirons avec Zundel.

B Glissements dans les textes bibliques.

> Lorsque, plus tard encore, je me mis à lire la Bible, je m'aperçus que les textes aussi pouvaient sombrer. Une portion de sens était descendue d'un bloc dans l'oubli.[202]

La traduction comme lieu de glissement et d'effacement, glissement et effacement liés à ceux qui traduisent. L'histoire est écrite par les vainqueurs et ce sont eux qui jusqu'il y a peu, dans l'Eglise, ont le savoir et peuvent être traducteurs. Les traductions qui sont parvenues jusqu'à nous sont le fait des clercs. Barbara Cassin, spécialiste de la traduction et de ses enjeux fait ce constat :

> Que les routes de la traduction soient les routes du pouvoir, c'est une affirmation qui découle de l'histoire même. [203]

Plus loin dans cet article elle précise : « L'universel est toujours l'universel de quelqu'un. ». Difficile, ici de ne pas penser à l'expression « catholique ». Cette universalité de l'Eglise est celle de qui ? des clercs, des papes et théologiens ?

Vraisemblablement pas celle des femmes. Ni d'un Dieu aux traits féminins. Disparitions ?

Pour continuer cette réflexion et tout en sachant que nous ne connaitrons pas le fin mot de l'histoire, il nous semble intéressant de rappeler que quelques exégètes envisagent très

---

[199] O. KEEL, *L'éternel féminin*, op. cit., p. 142.
[200] *Ibid.*, p. 141.
[201] R. MARTINEZ DE PISON LIEBANAS, « La maternité de Dieu selon Maurice Zundel », art cit, p. 484.
[202] M. BALMARY, *La divine Origine*, op. cit., p. 101.
[203] Barbara CASSIN, « *Politique des langues* », Hermès, La Revue, 2018, vol. 80, n° 1, p. 187-195.

sérieusement que certains livres bibliques puissent avoir été écrits par des femmes. André LaCocque le soutient à propos du « Cantique des cantiques ».[204]

Sandra M Schneiders pose la question de la présence de femmes dans la communauté johannique, lieu de rédaction de l'Evangile de Jean. Effacements ?

> Quelle expérience dans la communauté johannique a bien pu suggérer à l'évangéliste de faire d'une femme le personnage central de deux textes missionnaires aussi importants que l'histoire de l'évangélisation de la Samarie (Jn 4,1-42) et l'ordre d'annoncer la résurrection (Jn 10, 11-18) ? [205]

A propos des textes de la genèse André Wénin dans *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain* prévient, dans les premières lignes de son introduction :

> Les premiers chapitres de la Genèse : texte redoutable s'il en est ! Comme d'autres pages archi-connues, il traine dans nos mémoires, couvert de la poussière qu'ont déposé sur lui des siècles de lectures théologiques ou catéchétiques rarement pertinentes au regard du récit biblique. Car ce qui importait dans les commentaires qu'on en donnait était moins le récit lui-même que ce que le commentateur devait dire de la création, de Dieu, de l'homme, du péché originel, ou du salut. Le référent n'était pas le texte biblique. C'était l'orthodoxie. […] Oui les « vérités » théologiques que l'on sortait de ces récits comme si elles y figuraient en toutes lettres ont longtemps nourri une pensée largement contraire à l'idée d'alliance qui traverse la Bible de part en part. […] Et comme ce texte se trouve en tête des autres, sa lecture a souvent parasité l'interprétation de ce qui suit. [206]

1 La patronne.

Et plus loin il parle de « malencontreuse traduction de la tradition chrétienne » à propos de la traduction de côte ou côté. [207] Nous avons déjà vu qu'Henri Meschonnic l'a baptisée « La patronne » des erreurs de traduction ! [208]

Gibellini dans son *Panorama de la théologie* cite Theodor Reik : « Le récit biblique de la naissance d'Eve est la plus méchante farce que les millénaires aient fait à la femme. »[209]

Ainsi on peut mesurer combien l'erreur opérée par l'ensemble des traducteurs, et basée sur la polysémie du mot hébreu, continue de nos jours à alimenter cette image de secondarité de la femme façonnée de la chair d'Adam. Cette traduction scélérate a sûrement été d'une importance capitale pour ce qui est du rôle que certains ont souhaité faire endosser à « la femme » dans l'histoire de l'Eglise. N'oublions pas le glissement dans la signification d'Adam que nous avons signalé à propos des images de « création d'Eve ». Si on passe d'un nom générique à un prénom masculin on peut affirmer qu'Eve est tirée de l'homme Adam. Si par contre on garde en tête

---

[204] Jean GREISCH, « *Penser la Bible : l'herméneutique philosophique à l'école de l'exégèse biblique* », Revue biblique, janvier 2000, vol. 107, n° 1, p. 102.
[205] S.M. SCHNEIDERS, *Le texte de la rencontre*, op. cit., p. 307.
[206] A. WENIN, *D'Adam à Abraham ou Les errances de l'humain,* op. cit., p. 9.
[207] Ibid., p. 74.
[208] Henri MESCHONNIC, *Au commencement : traduction de la Genèse*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002.
[209] R. GIBELLINI, *Panorama de la théologie au XXe siècle*, op. cit., p. 495.

que ce nom est générique, alors il est difficile d'affirmer que la femme est tirée de l'homme.[210] Les représentations que nous avons commentées sont l'illustration d'une interprétation erronée qui sert le sens voulu par les théologiens du Moyen Age.

Dans *Les Saintes du scandale,* Erri de Luca contribue à nous faire prendre conscience de ces phénomènes. A propos de la traduction du mot ètzev, peine fatigue ou effort en hébreu, il met en lumière la torsion que représente le fait de traduire par douleur (Gn 3, 16).

> De propos délibéré, les traductions masculines inventent ici une volonté divine de punir la femme, de la charger du sens de culpabilité d'un péché originel à expier par les douleurs de l'accouchement. […] L'erreur est là depuis des milliers d'années et n'est pas réparable. Je n'espère pas non plus que les futures traductions corrigeront cet abus. Il me suffit de savoir que la volonté divine de punir par une douleur maligne cette première femme, sommet de perfection, n'existe pas.[211]

Si on écoute Erri de Luca, Henri Meschonnic et d'autres hommes et femmes penchés sur le texte hébreu, on prend consciences des dégâts causés par ces traductions abusives. Ce n'est pas réparable, et c'est abusif.

Les théologiennes qui ont abordé, comme nous l'avons vu, « la question des questions », celle du langage ont souvent mentionné dans leur travail des exemples de « glissement » où le sens des mots, au fil des traductions, a pour le moins « évolué ».

2 Des exemples de glissement.

- YHWH le nom de Dieu remplacé par Seigneur.

Othmar Keel que nous venons de citer donne son interprétation d'une forme de masculinisation de Dieu.

> Dans la traduction la plus ancienne de la Bible hébraïque, celle en grec utilisée par les premiers chrétiens du bassin méditerranéen, Yahvé a été remplacé par Kyrios, " Seigneur ". […] La substitution du nom Yahvé par le terme " Seigneur " a donc limité la personnalité de Yahvé à un seul de ses caractères, l'enfermant dans un rôle à la fois masculin et défini de manière étroite. Ainsi se sont appauvries de concert la densité sémantique du nom propre et la riche personnalité de Yahvé. La pluralité des aspects de la figure divine recelée dans le mystère de Dieu, son caractère ineffable (" Je suis qui je suis "), toutes choses qui évoquaient le nom de Yahvé, ont été écartées et se sont en quelque sorte perdues. Pris dans ce mouvement d'appauvrissement, les aspects féminins de Dieu n'ont pas été les derniers à disparaitre. [212]

---

[210] Janine STAHL, « *A propos d'« en Mémoire d'Elle » : perspective et interprétations* », *Revue des sciences religieuses*, 1987, vol. 61, n° 4, p. 225.
[211] Erri DE LUCA, *Les saintes du scandale*, traduit par Danièle Valin, Paris, Mercure de France, 2013, p. 90-91.
[212] O. KEEL, *L'éternel féminin,* op. cit., p. 14.

Ainsi ce choix de traduction a eu pour conséquence une autre vision de la divinité inaccessible désormais aux lecteurs de la Bible en grec. Et par là, à tous les lecteurs qui ont leurs ont succédé.

La trace du féminin est pourtant inscrite dans le tétragramme (Yhwh) lui-même : la lettre hé est cette marque, présente deux fois !

> Placée en fin de mot, elle est dans la grammaire hébreu, la marque du féminin. […] Ses multiples composantes apparaissent comme autant de qualité du féminin. […] Le monde, disent les rabbins a été créée avec la lettre du souffle.[213]

- La Ruhā.

Dans *Après Jésus, l'invention du christianisme,* dans le chapitre intitulé *La théologie par l'image*, les auteurs soulignent que l'Esprit Saint, la ruhā, est un nom féminin :

> En syriaque, comme en hébreu et dans les autres langues sémitiques l'esprit, le vent ruhā, est grammaticalement un mot féminin, et des rôles masculins et féminins sont attribués de manière indistincte au Père, au Christ, au Saint Esprit et par extension à la Vierge Marie qui est dite avoir engendré comme un homme. [214]

Les auteurs citent ensuite un extrait des *Odes à Salomon* où le Père est présenté comme une mère aimante et où l'Esprit saint est celle qui communique le salut. [215]

> Le Fils est la coupe, le Père celui à qui on a tiré le lait
> Le saint Esprit est celle qui a tiré le lait.
> Car les seins du Père étaient pleins,
> Et le lait ne pouvait être perdu pour rien.
> Le Saint Esprit a ouvert son sein
> Et mélangé le lait des deux seins du Père…

Nous constatons là aussi, l'émergence d'images féminines de la Trinité, dans une autre culture. Les auteurs précisent que le « Saint-Esprit » ne deviendra masculin que sous l'influence de la théologie grecque. « Pneuma » en grec n'est pourtant pas encore un mot de genre masculin c'est la traduction latine « spiritus » qui fixera définitivement l'Esprit comme masculin. Nous avons pourtant vu à propos des images de Trinité ou de Trône de grâce que la colombe qui symbolise l'Esprit Saint avait d'abord été celui de la déesse Amour. (Amour qui lui aussi a d'abord été un mot de genre féminin.)

---

[213] Édith BEGUIN, « Résonances de la lettre du féminin », *Les Lettres de la SPF*, 2015, vol. 34, n° 2, p. 107-114.
[214] Roselyne DUPONT-ROC et Muriel DEBIE, *Après Jésus : l'invention du christianisme*, Paris, Albin Michel, 2020, p. 580.
[215] D'autres auteurs signalent que ruhã peut aussi être dans certains cas un nom masculin. Voir l'article d'yves CONGAR que nous étudierons dans la suite de notre travail.

- « El shaddaï » Dieu des seins… Dieu tout puissant.

El shaddaï est le tout premier nom de Dieu au Livre de la Genèse. Cette première nomination contient en elle-même une trace de féminin. Nous savons, avec les exégètes, l'importance des « premières fois » dans la Bible. [216]

> Par l'Él de ton père, il t'aide avec shaddaï, il te bénit.
> Bénédictions des ciels d'en haut,
> Bénédictions de l'abîme accroupi en bas.
> Bénédictions des seins et de la matrice ! Gn 49,25[217]

En hébreu shad désigne le sein d'une femme. [218] Il est toujours très étonnant de voir à quel point la traduction peut induire de fausses images ; ainsi traduire shaddaï par tout puissant ne rend pas compte de la même manière, de Dieu que lorsqu'on choisit de traduire par « Dieu des seins ». D'un côté un Dieu Père puissant et guerrier, de l'autre une figure tendre et maternelle. Le choix de la traduction pourra ainsi dire une chose et son contraire. Nous pouvons donc nous demander si les choix de traduction ne sont pas souvent le choix du traducteur qui cherche à faire parler le texte sans le respecter.

Delphine Horvilleur explique comment dans le judaïsme le vocabulaire féminin est présent.

> Pour le judaïsme, ce langage du sacré est un langage de la chair. Ni visible, ni représentable le divin est " traduit " sous les formes d'un corps féminin ou métonymiquement d'une partie de son anatomie. Cette idée d'une projection charnelle et féminine du divin est récurrente dans plusieurs textes talmudiques et dans la Bible elle-même. Dieu est parfois nommé " El Shaddai ", expression que l'on peut traduire littéralement par " Dieu des seins. [219]

- Entrailles/ Utérus.

Ha-Rah'aman, le miséricordieux = r-h-m l'utérus

Delphine Horvilleur que nous avons déjà citée précise, à propos de Ha-Rah'aman, dans sa conclusion de *Comment les rabbins font des enfants* :

> Qu'ils l'appellent, en hébreu ou en arabe, Ha-Rah'aman ou El-Rah'im, juifs et musulmans prient un même Dieu qu'ils appellent "miséricordieux". A la racine de ce mot sacré de leurs liturgies

[216] Les exégètes insistent pourtant sur l'importances des « premières fois » dans le texte biblique. Delphine HORVILLEUR dans *En tenue d'Eve*, dans le chapitre intitulé « Adam, genèse de la nudité » dit ceci : « c'est la première fois qui compte ! c'est ainsi que l'on pourrait résumer un principe d'interprétation dont l'exégèse juive est particulièrement adepte. Ce principe de première occurrence pose que la toute première apparition d'un terme ou d'un concept dans la Bible est la plus critique. Ce premier usage biblique serait porteur de la signification profonde d'un mot , comme si tout était dit la première fois qu'il est énoncé. » p 13.

[217] A. CHOURAQUI, *La Bible*, op. cit., p. Genèse 49, 25.

[218] La manifestation de Dieu à la manière de seins féminins, https://prixm.org/articles/seins-dieu-femme-bible-shaddai, (consulté le 2 septembre 2022).

[219] D. HORVILLEUR, *En tenue d'Ève, féminin, pudeur et judaïsme*, *op. cit.*, p. 110.

respectives est r-h-m, l'utérus. Il s'agirait donc de rendre grâce par ce nom au divin matriciel, nourricier et bienveillant à l'égard de celui qui s'en remet à lui. Mais il faut bien reconnaitre que chanter les louanges du divin en lui prêtant les attributs de cet élément anatomique a de quoi surprendre quiconque observe le monde religieux. L'utérus est l'organe féminin par excellence. [220]

Pour Olivier Clément dans *Le visage intérieur* au chapitre intitulé *La féminité* :

La Bible évoque "les entrailles de miséricorde" de Dieu, sa "compassion maternelle" au sens utérin (par exemple dans le psaume 51 : rahamin pluriel de majesté de rahem utérus). [221]

Ce que confirme la traduction de Chouraqui, dans sa traduction du Psaume 51.

Gracie-moi, Elohîms, selon ton chérissement ;
Selon la multiplicité de tes matrices, efface mes carences. [222]

Othmar Keel, professeur d'Ancien Testament à l'université de Fribourg, renchérit en affirmant lui aussi :

La compassion et la pitié maternelles sont des éléments importants de l'image biblique et coranique de Dieu. Les termes qui s'y rapportent (hébreu : rachum, rachamim ; arabe : rachmani, rachimi) ont la même racine que rechem, que l'on peut traduire par giron maternel.[223]

Dans son article qui étudie les choix de traduction d'André Chouraqui, son auteur Cyril Aslanov parle de « surtraduction ». Une surtraduction qui cherche à préserver la force expressive du texte source [224]

Chouraqui choisit de traduire Rahamim par un « pluriel plus concret » : matrices

La démarche ultra-étymologisante contribue à donner aux textes traduits une tout autre dimension. Au terme de ce qu'on pourrait appeler un décapage, ces écrits font peau neuve, car le mot restitué à sa vérité entraine par une réaction en chaine une réinterprétation du verset où il figure.[225]

Relire les textes bibliques dans une traduction « dite informative ou sémantique » permet de retrouver, pour ceux qui ne peuvent les lire dans la langue source, une vision renouvelée de l'interprétation. Dépoussiérer et revigorer la traduction par des innovations sémantiques permet de donner accès à la richesse sous-jacente de la langue source. Dans notre recherche, retrouver les traces linguistiques du féminin qui ont été oubliées, estompées, transformées, contribuera très certainement à prendre conscience que les textes que nous pensons si bien connaitre ne sont que le fruit de multiples mutations qui ont contribué à orienter, voire pervertir le sens du texte original.

---

[220] D. HORVILLEUR, *Comment les rabbins font les enfants ?*, *op. cit.*, p. 179.
[221] Olivier CLEMENT, *Le visage intérieur*, Paris, Stock (réédition numérique Feni XX), 1978, p. 99.
[222] A. CHOURAQUI, *La Bible*, op. cit., p. Psaumes, Ps 51,3.
[223] O. KEEL, *L'éternel féminin*, op. cit., p. 17.
[224] « Pour-comprendre-la-traduction-Chouraqui-par-Cyril-ASLANOV.pdf ».
[225] Ibid., p. 4.

C Des traductions.

Et c'est ce deuil de la traduction absolue qui fait le bonheur de traduire. Paul Ricœur [226]

Il semble que l'on puisse rapprocher les problématiques du langage mystique et celle des traductions des textes bibliques. Traduire l'expérience ou traduire un texte implique toujours un sentiment de perte ou de frustration. Nous avons vu combien la mise en langage de l'expérience mystique était considérée comme une nouvelle expérience parfois douloureuse. Le langage qui est le média qui permet la communication est celui-là même qui l'empêche ou la limite. Le texte ne peut recouvrir exactement l'expérience. L'indicible est toujours indicible. Le texte en garde la trace. L'expérience sera sans cesse à réécrire, le texte à retraduire et l'interprétation constamment à renouveler.

- La vulgate.

Dans l'article d'André Cabassut, concernant la *Dévotion à Jésus-Mère* une note de bas de page a attiré notre attention. L'auteur y précise la traduction de la Vulgate qu'utilisaient les mystiques de l'époque de Julienne :

Is 49,1 : "Audite me domus Jacob, et omne residuum domus Israel, qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva".

Les expressions mea utero et mea vulva ne figurent que dans cette version de la Bible. Dans la Bible de Jérusalem ces versets sont traduits ainsi :

Iles, écoutez-moi, soyez attentifs, peuples lointains ! Yahvé m'a appelé dès le sein maternel, dès les entrailles de ma mère il a prononcé mon nom.

Chantal Roosz, quant à elle, signale la « disparition de l'allaitement divin » dans les traductions modernes du livre d'Osée.

François de sales disposait de la Vulgate dans laquelle figurait cette traduction, en Os 2,16 : « Je la meneray en la solitude et parleray a son cœur et l'alleteray. ». Dans la Bible de Jérusalem on lit : C'est pourquoi je vais la séduire, je la conduirais au désert et je parlerai à son cœur.

Au livre d'Isaïe 66, 10-12 voici ce qu'il pouvait lire :

[226] André DUSSART, « Paul Ricœur et le deuil de la traduction absolue », *Equivalences*, 2007, vol. 34, n° 1, p. 31-46.

> Esjouissez vous avec Hiérusalem en liesse, afin que alleties et soyes remplis de la mammelle de sa consolation, et vous succies et que vous vous delecties de la totale affluence de sa gloire ; vous serez portés aux tétins et on vous amadouera sur les genoux.[227]

Pour François de Sales qui disposait de la Vulgate, dit-elle, l'allaitement divin ne figurait donc pas que dans le premier verset du Cantique des cantiques…Il semble ainsi que l'accès à ces traductions aient eu une influence sur la pensée de saint François de Sales et surtout sur la manière dont il pouvait l'exprimer.

Nous touchons du doigt et de façon très succincte les questions que soulèvent les différences de traductions. Notre discours sur Dieu, qui est inspiré des textes bibliques est inévitablement influencé par les traductions qui sont à notre disposition.

- Cantique des cantiques.

André Lacocque dans son livre avec Paul Ricœur analyse le texte du Cantique et soutient la thèse que ce serait l'ouvrage d'une femme. [228]

Décidément, disparitions des allaitements et des mamelles…après celles du livre d'Osée voici le premier verset du Cantique dont la traduction semble pour le moins avoir été édulcorée.

> « Es Cantique des Cantiques, l'espouse sacree parlant a son divin Espoux dit que "ses mammelles sont meilleures que le vin." (OC XIV)[229]

Jure Mikuž, dans son ouvrage sur *Le sang et le lait dans l'imaginaire médiéval* précise à propos des sermons de saint Bernard que le premier verset du Cantique des cantiques était traduit ainsi dans la Vulgate : Meliora sunt ubera tua vino. Ici le mot « amour » est traduit par « seins ». [230]

Lors d'une retraite prêchée à des religieuses, au Maroc en 1990, Christian de Chergé, proposera de commenter lui aussi le Cantique des cantiques et nous pouvons lire sous sa plume : « L'Eglise est au féminin, et dans nos langues sémites, l'Esprit est féminin. Et Dieu a du féminin. Cela pourrait être la clé de lecture du Cantique des cantiques : il y a du féminin en Dieu. »[231]

---

[227] C. ROOSZ, « *L'image de Dieu maternel dans l'œuvre de François de Sales* », art cit, p. 57.
[228] J. GREISCH, « *Penser la Bible* », art cit, p. 101.
[229] C. ROOSZ, « *L'image de Dieu maternel dans l'œuvre de François de Sales* », art cit, p. 40.
[230] J. MIKUZ, « Le sang et le lait dans l'imaginaire médiéval », art cit, p. 44.
[231] Christian DE CHERGE et Christian SALENSON, *Retraite sur le « Cantique des Cantiques »*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle cité, 2013, p. 9.

Quatrième bilan.

La « translatio » qu'Alain de Libera présente, lors d'une interview, comme à la fois la traduction, la transmission et la métaphore semble bien récapituler l'ensemble des écueils qui empêche d'envisager un Dieu non-masculin, non tout-puissant et non-Père. [232]

Un détour par la métaphore avec Paul Ricœur, une digression autour des glissements, disparitions et traductions permet de mesurer à quel point nous sommes tributaires du langage. Cette « question primordiale » nous convoque à renouveler notre vocabulaire en retrouvant l'étymologie des mots de l'hébreu ou du grec, en retrouvant le goût d'un langage qui n'est plus celui d'un masculin omniprésent.[233] Il faut nous faire à l'idée, que le vocabulaire dont nous avons besoin pour nous adresser à Dieu ou pour transmettre la Bonne Nouvelle, n'est jamais à prendre au pied de la lettre.

Là aussi des traces souterraines ou masquées, presque oubliées, des champs sémantiques féminins permettent de prendre conscience de ce que nous avons perdu, et nous préservent peut-être d'une compréhension littérale du discours sur Dieu. Les commentaires de Christian de Chergé ou de François Cassingena-Trévedy, nous donnent un aperçu de ce que pourrait offrir une lecture renouvelée des textes à notre disposition. La relecture de l'épisode de la Samaritaine dans l'Evangile de Jean, que propose Sandra Schneiders dans *Le texte de la rencontre* pourrait nous servir de modèle. [234]

---

[232] « Maître Eckhart et ses disciples. » https://www.youtube.com/watch?v=PpB3j9cwNbc&ab_channel=librairiemollat

[233] L. CASTIGLIONI, *Filles et fils de Dieu*, *op. cit.*, p. 179.

[234] S.M. SCHNEIDERS, *Le texte de la rencontre*, *op. cit.*, p. 297.

Troisième partie : *Se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles.*

I Des théologiens du XXe siècle et l'image d'un Dieu féminin.

Avant de clore notre recherche nous ferons état de nos nouvelles découvertes. Le dire Dieu au féminin se trouve aussi dans les écrits de certains de nos contemporains. Au début de ce travail nous ne pouvions pas l'envisager. Notre travail sur les images et la question des langages sera ainsi enchâssé entre des figures majeures, telle Julienne de Norwich, et ceux de cette « dévotion peu connue » qui convoquent notre expérience de femme pour dire Dieu et les figures de grands théologiens du XXe siècle, qui ont repris à leur compte cette affirmation d'un Dieu qui ne peut être uniquement masculin.

A Paul Baudiquey, l'amoureux de Rembrandt. (1926-2001)

(Voir le dossier iconographique)

Dans son commentaire du « Retour du fils prodigue » de Rembrandt, Paul Baudiquey s'exprime en ces termes :

> Rembrandt, dans ce tableau, m'a appris ce que bien des années de théologie ne m'avaient pas appris : à savoir que Dieu est mère autant que père. Que Dieu est femme autant qu'homme. Que la féminité a sa source en lui autant que la masculinité. Et qu'il y a certainement là un abus extraordinaire d'un occident marqué, peut-être trop profondément, par la romanité qui s'entête à masculiniser Dieu alors qu'il a autant le droit d'être féminiser.[235]

Baudiquey résume ainsi l'expérience qu'il a vécu devant le tableau de Rembrandt. Nous pourrions reprendre le début de cette citation et la mettre au fronton de notre Institut. Nous y lisons l'affirmation que l'image est théologienne. Ce dont nous avons essayé de rendre compte au long de notre recherche et de ce mémoire, se trouve exposé ici : la puissance d'une image peut dire plus et mieux que la théologie traditionnelle. Les images nous enseignent et nous donnent accès à un savoir qui n'est pas celui du discours, ou du raisonnement. Par l'image nous pouvons franchir la barrière du savoir et être en prise directe avec une révélation de Dieu. De longues années de théologie n'ont pas enseigné à Baudiquey ce que la contemplation du chef d'œuvre de Rembrandt lui a permis de comprendre.

[235] P. BAUDIQUEY, « Découvrir "Le retour du fils prodigue" peint par Rembrandt | RCF », art cit.

« Les mains du Père, autre visage de son amour, inséparablement masculin et féminin. ». [236]

Baudiquey compare les mains aux ailes de l'Esprit et voit dans ce tableau une représentation de la Trinité : un Père qui reçoit un Fils sous les Mains-Esprit. Un Esprit masculin et féminin. Une main féminine et l'autre masculine, « Elles sont ici les yeux du Père, l'autre visage de son amour. Et comme tout amour visage double : masculin et féminin. ». Baudiquey nous fait prendre conscience que le visage de Dieu n'est pas seulement celui de ce vieillard presque aveugle, usé et fatigué mais aussi celui formé par ces deux mains qui enveloppent le Fils. Mains protectrices, masculines et féminines réunies.

La tête du Fils posé sur le ventre du Père « écrin de la nouvelle et définitive naissance ».[237]

Il voit dans l'ovale formé de la tête, des bras et des mains, une mandorle « Forme inaugurale dont le discret tracé évoque un autre lieu sacré : l'ovale géniteur de la femme, l'humble et glorieuse issue dont nous sommes tous nés. » [238]

A relire les propos de Baudiquey, on ne peut qu'être touché par leur extrême audace ! Cette mandorle est considérée par plusieurs chercheurs comme une figure stylisée de la femme. Baudiquey lit dans le tableau de Rembrandt, l'image en filigrane de la femme inscrite dans la figure de la mandorle.[239] Un Père et un Fils pris dans la divine mandorle. On peut aussi y lire une autre version du « Sein d'Abraham » dans cet enlacement divin. Peut-on aller jusqu'à entendre dans les propos de Baudiquey une allusion à cette « origine du monde » dont nous venons tous. Difficile de ne pas faire le rapprochement avec certaines images de dévotions à la « Plaie du Christ » où la plaie semble évoquer une « mandorle toute féminine ». Ces images très surprenantes n'ont pas été retenues pour notre recherche mais mériteraient un travail d'interprétation. Avant cela Baudiquey nous a fait prendre conscience que la scène qui est représentée est celle d'une naissance, de Dieu qui donne naissance :

> Ecrin de la nouvelle et définitive naissance : celle du Ressuscité.
> Car nous sommes bien au seuil d'une naissance, comme de toute "re-naissance"
> Un creux, un vide où s'ajuste le fils comme pour noyer sa détresse. Un creux, un vide assez vaste, assez plein pour que s'y engendre comme d'un sein maternel, le fils perdu et retrouvé.
> … Il n'en finit pas d'ausculter de la joue la tendresse d'un "ventre maternel", d'accoucher enfin à lui-même.
> Que s'absente à nouveau le " fruit de ses entrailles", il ne resterait de lui qu'une écorce impalpable.

---

[236] Paul BAUDIQUEY, *Rembrandt, le Retour du prodigue*, Paris, Mame, 1995, p. 56.
[237] *Ibid.*, p. 54.
[238] *Ibid.*, p. 54-56.
[239] Dans le *Dictionnaire des symboles, mythes et croyance*s, de Corinne MOREL, on découvre que le terme mandorle vient de l'italien mandorla qui signifie amande et que "l'amande comme l'amandier sont le symbole de la matrice, de la naissance et de la résurection". p 46.

L'agenouillement le fait se "précipiter" à l'intérieur du Père : une manière d'immersion radicale et sans retour. Et du même mouvement, il a l'air d'en émerger, comme un nouveau-né. Ce fils est en train de naître et de *re-naître*. [240]

Et surgit pour nous, l'image du « sein d'Abraham » tel que nous l'avons étudiée plus tôt. Ou la citation de Guillaume de Saint-Thierry que nous l'avons mentionnée : « …non pas seulement pour y mettre mon doigt ou ma main, mais pour entrer tout entier jusqu'au Cœur même de Jésus, dans le Saint des Saints… ».

Dans sa langue si poétique, Baudiquey transmet l'image d'un Dieu toute tendresse maternelle, qui n'en finit pas de nous mettre au monde. Il conclura ainsi :

Rembrandt à sa manière, ne dit pas autre chose : la tendresse sans fond, la compassion sans rivage d'un Dieu, Mère autant que Père, qui a payé trop cher l'apprentissage du goût de l'Homme pour avoir si peu que ce soit le goût du malheur.[241]

B Paul Beauchamp, l'exégète. (1924 -2001)

Paul Beauchamp a déjà été une aide précieuse quand nous avons étudié la question du langage. Dans un livre tardif, *Cinquante portraits bibliques*, il nous livre à deux reprises un commentaire où il mentionne un Dieu Mère. D'abord, Dieu père et mère dans le chapitre consacré à Jacob et Rebecca.

Non seulement Rebecca contrecarre le choix du père, mais elle ne se satisfait pas complètement de la règle qui veut qu'un seul soit béni. […] L'arbitre paternel pense en termes d'unicité. La maternité conciliatrice, qui veut avantager l'un sans se séparer de l'autre, pense avant tout en termes de totalité. Dieu en ce sens, est père et mère. [242]

Dieu mère dans le chapitre intitulé Moïse à la place de Dieu :

Je ne suis pas mère" dit Moïse à Dieu. Ce n'est pas assez. Si notre attention va encore plus loin, nous découvrions ici l'un des passages de la Bible qui nous parle le mieux d'un Dieu qui est mère, poste dont Moïse décline l'offre avec vigueur, parce qu'il n'en peut plus de le remplir. Que Dieu s'en charge lui-même ![243]

Cet exégète renommé n'hésite pas à nommer Dieu mère. Une relecture des textes bibliques et une interprétation nouvelle. Il n'est pas le seul comme nous l'avons vu. Christian de Chergé et François Cassingena-Trévedy eux aussi proposent d'entendre à frais nouveaux certains épisodes du texte biblique.

---

[240] P. BAUDIQUEY, *Rembrandt, le Retour du prodigue*, *op. cit.*, p. 62.
[241] *Ibid.*, p. 95.
[242] Paul BEAUCHAMP, *Cinquante portraits bibliques*, Paris, Editions Points, 2013, p. 42.
[243] *Ibid.*, p. 65.

C Karl Rahner le théologien. (1904-1984)

Dans son ouvrage : *Panorama de la théologie au XXe siècle*, Rosino Gibellini, dans son chapitre sur la théologie féministe, consacre une section à : « au-delà du Dieu père ? question de théologie systématique ». Il est intéressant de noter que Gibellini situe son chapitre sur la *Théologie féministe* entre un chapitre intitulé *Théologie noire* et un autre consacré à la *Théologie du tiers-monde*.

L'auteur a pris soin de resituer les questions soulevées par la théologie féministe à propos de la « *doctrine sur Dieu ».* Il annonce ce qu'il développera tout au long de son article, à savoir :

> La théologie féministe soulève aussi des questions qui intéressent des points centraux de la théologie systématique : la doctrine sur Dieu, la christologie, la mariologie, l'ecclésiologie et l'éthique.[244]

C'est dans ce contexte qu'il nous expose la contribution de Karl Rahner : celle de la dépatriarcalisation du langage sur Dieu. Gibellini cite aussi la théologienne Dorothee Sölle qui met une condition à la réception d'un Dieu Père, celle d'une libération de « l'entartrage patriarcal ».[245]

L'auteur cite le jésuite Karl Rahner, dans un dialogue avec Anita Röper. L'article qui en a été tiré s'intitule *Dieu est-il mâle ?* :

> Pour Rahner – qui en a traité dans un dialogue avec son ex-disciple Anita Röper dans *Dieu est-il mâle ?*
>
> – en disant " père ", quand nous parlons de Dieu, nous ne disons pas nécessairement quelque chose d'autre que " mère ".[246]
>
> Pour Rahner, quand nous disons que Dieu est Père nous affirmons analogiquement des propriétés qui se réalisent non seulement dans l'être-père, mais aussi dans l'être-mère, et si donc on les entend rigoureusement, les deux expressions sont conceptuellement équivalentes, mais dans une société patriarcale – ici Rahner donne raison à Röper - l'expression " Dieu est Père " s'est imposée ; dans une société matriarcale, l'expression " Dieu est mère " serait à sa place et finirait par s'imposer. [247]

Dieu est-il mâle ? Rahner s'appuie-t-il sur les paroles du prophète Osée qui met dans la bouche de Dieu cette affirmation « Je suis Dieu et non pas mâle » ? Nous reprenons ici, la traduction qu'en donne Othmar Keel dans son livre déjà cité.[248]

Retenons de la citation de Rahner, l'idée d'équivalence conceptuelle des deux expressions. Les mots sont forts : Dire « Dieu est Père » équivaut à dire « Dieu est mère ». Ce n'est que le contexte qui a permis cette émergence préférentielle d'un Dieu-Père. Ailleurs et autrement il

---

[244] R. GIBELLINI, *Panorama de la théologie au XXe siècle*, op. cit., p. 503.
[245] Ibid., p. 506.
[246] Ibid.
[247] Ibid., p. 507.
[248] O. KEEL, *L'éternel féminin,* op. cit., p. 12.

aurait pu en être différemment. Question de contexte qui n'est pas lié à la nature même de Dieu ! On pourrait donc de nos jours, utiliser l'une ou l'autre de ces expressions de manière interchangeable. Et Gibellini continue un peu plus loin :

> Pour Rahner, il était impensable que dans une société patriarcale le Christ pût se présenter comme une femme pour accomplir sa mission de prophète des temps messianiques. La masculinité de Jésus était alors le présupposé historique nécessaire pour un possible accomplissement de sa mission, mais elle n'assume pas pour autant une valeur salvifique particulière. […] Or ce serait léser la liberté de Dieu que d'affirmer que Jésus est l'auto-expression de Dieu dans sa masculinité. […] Mais cette thèse rahnérienne a des conséquences dans le domaine ecclésiologique à propos du l*eadership* des communautés chrétiennes.[249]

Nous y sommes. Relire ces propos pour prendre la mesure de ce qu'ils renferment. Il est question de léser la liberté de Dieu lui-même. L'expression est forte. Léser la liberté de Dieu c'est vouloir l'enfermer. Dieu qui nous a voulu libre et que nous enfermons ! Il est question de ce qui est en jeu dans la non-masculinité de Dieu. Il est affirmé que la masculinité du Christ n'est pas celle de Dieu et que cette masculinité du Christ n'a aucune valeur salvifique. Elle n'est qu'un présupposé historique !

Arriverons-nous à mesurer la portée de ces affirmations ? Il semble bien que vole en éclats toute une série d'images de Dieu et du Christ. La structure ecclésiale ou certaines de ses argumentations ne tiennent plus. Il est temps d'entendre les propos de Rahner pour nous aujourd'hui : La masculinité du Christ ou celle des apôtres qui permet d'interdire le sacrement de l'ordre aux femmes n'est plus recevable. Les textes de la Bible et ceux du magistère sont à relire à l'aune des affirmations du théologien : Le contexte de l'époque du Christ a imposé la masculinité du fils de Dieu. Mais pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui cette masculinité n'est plus une valeur en soi.

L'auteur va jusqu'au bout de ce qu'impliquent les affirmations de Karl Rahner : les conséquences dans le domaine ecclésiologique. Sur quoi repose donc ainsi le leadership masculin des communautés chrétiennes ? Nous voyons là comment une simple recherche sur les textes mystiques, les images médiévales ou les textes bibliques, nous amènent à reconsidérer l'ensemble de la structure de l'Eglise et du discours sur Dieu. L'enjeu dont parlaient les théologiennes féministes est bien ici : Modifier le langage sur Dieu, remettre de l'imagination, lui redonner de la richesse et du goût, lui permettre de transmettre de la liberté et de l'inventivité. Permettre de comprendre, qu'avec ce langage, nous ne figeons plus Dieu.

[249] R. GIBELLINI, *Panorama de la théologie au XXe siècle*, op. cit., p. 509.

Ce nouveau langage modifiera immanquablement l'ensemble de la théologie sur laquelle repose l'Eglise et ses enseignements. Il nous faudra faire la part des choses entre le message évangélique et ce qui l'entoure, l'envahit et le déforme.

D Yves Congar le théologien. (1904-1995)

Le théologien Yves Congar dans un de ses livres les plus importants : *Je crois en l'Esprit Saint* publié en 1980, consacre un chapitre à la question de la « féminité du Saint-Esprit ». [250] Nous retrouvons sous la plume de Congar, les contemporains de Julienne de Norwich que nous avons croisés lors de notre étude des textes de la mystique. Congar, d'ailleurs, fait allusion à la recluse de Norwich, mais pour déceler dans ses Révélations la présence de la Sagesse comme figure de l'Esprit Saint. Il nous convie à le suivre dans une étude sur ce qui lui semble plus pertinent : la féminité du Saint-Esprit. La maternité (la mère étant passive dans l'ordre de la génération) ne peut convenir à Dieu d'après lui.

S'appuyant sur Gn 1, 27 il commente ainsi :

> Mais d'autre part, si "Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu, il le créa, homme et femme il les créa.", il doit exister en Dieu, sous une forme transcendante, quelque chose qui réponde à la masculinité et quelque chose qui réponde à la féminité.[251]

Il continue : « Dans la réflexion chrétienne, c'est finalement au Saint-Esprit que va être attribué le caractère féminin de Dieu. » et retrace l'histoire de cette pensée d'un Esprit saint féminin au cours des siècles. [252] Puis Congar nous livre sa pensée :

> S'agissant plus spécialement de l'Eglise - mais cela vaut pour la société – un monothéisme prétrinitaire, ou un « christomonisme » de fait, bref un certain oubli du Saint-Esprit et de la pneumatologie, ont entrainé l'instauration d'un type patriarcal et une dominante du masculin. L'Eglise se trouve désormais devant une double tâche : d'une part, devenir plus pleinement masculine *et féminine,* d'autre part sauver les valeurs féminines sans maintenir les femmes dans le gynécée des qualités charmantes et passives, dont elles veulent sortir pour être traitées simplement et authentiquement comme des personnes.[253]

Nous ne pouvons, bien sûr, que souscrire à cette vision de Congar. Pour lui s'il y a féminité, ce serait celle de l'Esprit. Une Trinité Père, Fils et Esprit féminin. Il compare d'ailleurs l'action de l'Esprit à celui d'une femme. Il appuie sa réflexion sur un travail de réinterprétation du théologien néerlandais Gilles Quispel. Dans le chapitre 12 du livre de l'Apocalypse, la femme fuyant au désert serait la figure de l'Esprit Saint, accompagnant la communauté chrétienne qui

---

[250] Yves Marie CONGAR, « Sur la maternité en Dieu et la féminité du Saint-Esprit » dans *Je crois en l'Esprit Saint*, Paris, Cerf, 1980, p. 206-218.
[251] *Ibid.*, p. 207.
[252] *Ibid.*, p. 209.
[253] *Ibid.*, p. 215.

a fui la persécution, comme la shékinah accompagne le peuple en exil. Il continue en précisant le rôle de L'Esprit qui agit comme une mère dans l'éducation qui nous est nécessaire. Cette mère qui désigne le Père, et le Fils qui est notre frère.

> Enfin il [l'Esprit Saint] nous apprend l'exercice des vertus et des dons d'un fils de Dieu par grâce. C'est le rôle d'une mère. Par une présence quotidienne et une communication plus affective qu'intellectuelle, la mère forme la conscience de l'enfant. C'est comme nous l'avons montré, le rôle de la Tradition dans l'Eglise : L'Esprit qui en est le sujet transcendant, y complète l'apport du Verbe en l'intériorisant et en l'actualisant dans la suite des jours par une action intime d'éducation et une sorte d'imprégnation : rôle maternel et féminin composant, pour y mettre le sceau de l'achèvement, avec celui du Père et celui du Verbe-Fils.[254]

Ici notre réflexion sur la trace du féminin prend un tour nouveau. Ce serait, peut-être, la première fois, chez un théologien du XXe siècle, que la féminité serait d'avantage celle de l'Esprit que celle de Dieu dans l'économie de la Trinité. L'idée sur laquelle nous pouvions buter, un Dieu mère alors même que le Christ désigne Dieu comme son Père trouve ici une forme de résolution : C'est l'Esprit Saint féminin qui participe de la Trinité, qui en est, en quelle sorte, la partie féminine, et surtout celle qui désigne Dieu comme Père, pour reprendre les termes de Congar, et le Fils comme notre frère. Une part féminine assumée non par Dieu Père mais par L'Esprit. Une part qui d'ailleurs n'est plus, comme pour d'autres auteurs, réduite à la maternité mais plutôt endossant le rôle maternel de l'éducation sensible, et de l'éveil de la conscience.

Notons aussi et nous y reviendrons, que Congar lie dans sa réflexion, le constat d'une Eglise « prétrinitaire » et patriarcale et le langage.[255] Dire un Dieu Tout-Puissant, Maitre et Seigneur, s'inscrit sans doute dans le cadre de cette Eglise où Congar déplore l'absence de la complète réception du « Saint Esprit dans la Tri-unité divine ».[256]

E Maurice Zundel le mystique. (1897-1975)

- La maternité de Dieu selon Maurice Zundel.[257]

Nous avons commencé par visiter les textes de Julienne de Norwich, femme et mystique. Nous avons constaté avec le frère André Cabassut que Julienne n'était pas la seule à utiliser ce vocabulaire féminin. De mystique à mystique, le fil semble venir des prophètes et ne pas se rompre jusqu'à nous. S'il disparait parfois comme une rivière qui se fait souterraine, il n'en

[254] *Ibid.*, p. 218.
[255] L'expression est de CONGAR.
[256] Yves Marie CONGAR, *Je crois en l'Esprit Saint, le fleuve de Vie coule en Orient et en Occident.*, Paris, Cerf, 1980, vol.3, p. 23.
[257] R. MARTINEZ DE PISON LIEBANAS, « *La maternité de Dieu selon Maurice Zundel* », art cit.

existe pas moins. Ainsi cette « dévotion » pour reprendre l'expression d'André Cabassut ne s'est pas éteinte avec saint François de Sales. Dans son article, Rámon Martínez de Píson Liébanas recense dans l'œuvre du théologien mystique toutes les fois où Zundel témoigne d'un Dieu mère.

Maurice Zundel (que Paul VI considérait comme un génie mystique du XXe siècle), met au cœur de sa théologie l'expérience des femmes : « Il a consacré toute sa vie à montrer la nouveauté de l'Evangile et à "dire" Dieu d'une façon différente en tenant compte aussi de l'expérience des femmes ».[258] Rámon Martínez de Píson Liébanas dans son passionnant article *: Maternité de Dieu selon Maurice Zundel* nous dévoile la vision du théologien qui lui aussi, sans que nous sachions s'il a lu Julienne de Norwich et ses contemporains, nous dresse un portrait de Dieu Mère. [259] [260]

« Le prêtre suisse Maurice Zundel (1897-1975) a consacré toute sa vie et sa pensée à nous parler de ce " Dieu différent ", un Dieu qui est mère et père » affirme Rámon Martínez de Píson Liébanas dès l'introduction de son article. Il discerne quatre images qui véhiculent le "dire" Dieu au féminin : la *femme* et la *mère* ; *Marie* ; la *Croix* de Jésus-Christ et, enfin, *tout être humain* homme et femme."[261]

Zundel puise son inspiration dans l'expérience des femmes : la femme modèle de la personne humaine non reconnue dans sa dignité, maintenue dans une pauvreté : « C'est l'image la plus opposée au pouvoir qui écrase. » [262] La Femme, chez Zundel est la figure de l'humilié, de celle qui a été assignée aux images de futilité, de sensualité et de superficialité mensongères, et à contrario celle qui par la maternité révèle le « "dire" Dieu au féminin » : tendresse et fragilité. Zundel s'inspire du rapport mère-enfant pour parler du rapport de Dieu avec l'homme comme enfant chéri et unique de sa mère qui l'aime de façon totalement gratuite et désintéressée. Marie incarnera pour lui la figure paradigmatique de Dieu mère. Il voit aussi dans « la croix » une manifestation maternelle de Dieu. Un Dieu qui meurt d'amour pour ses enfants.

Avant de nous présenter cette recherche sur les écrits de Zundel, l'auteur a pris soin de rappeler l'existence de « traces du féminin pour dire Dieu » dans d'autres écrits très anciens. Il inscrit ainsi les travaux du mystique dans une tradition chrétienne qu'il fait remonter jusqu'aux premiers siècles.

---

[258] Ibid., p. 487.
[259] R. MARTINEZ DE PISON LIEBANAS, « *La maternité de Dieu selon Maurice Zundel* », art cit.
[260] Il est vraissemblable que ZUNDEL n'a pas lu les mystiques dont nous avons parlé dans notre travail de recherche. Dans plusieurs de ses textes il livre une vision du Dieu du Moyen Age dont il faut sortir : « un Dieu patriarche céleste, représentant du pouvoir absolu. »
[261] R. MARTINEZ DE PISON LIEBANAS, « La maternité de Dieu selon Maurice Zundel », art cit, p. 474.
[262] *Ibid.*, p. 482.

. Devant la nécessité d'expliquer la génération du Fils, on a recours à l'intimité relationnelle de la vie utérine : Dieu le Père enfante le Fils. Dieu est aussi conçu munis de dimensions féminines, un peu comme une personne possédant un *utérus* d'où est né le Fils. Ainsi lors de l'ouverture du XIe concile de Tolède (Espagne), le 7 novembre 675, le métropolitain Quiricius proposa un symbole de foi qui fut adopté peu après. Dans ce symbole, en parlant de la génération du Fils on peut lire : " Nec enim de nihilo, neque de aliqua substancia, *sed de Patris utero*, id est, de substancia eius idem Filius genitus vel natus esse credendus est." [263]

La période durant laquelle on rencontre un vocabulaire singulier inspiré du féminin pour parler de Dieu semble s'étendre encore, des textes de l'Ancien Testament jusqu'à nos jours. L'auteur souligne que ce vocabulaire qu'emprunte Zundel est présent dans ses écrits dès le début de son œuvre. On le retrouve dans des livres, mais aussi dans des homélies, des lettres, des articles, des conférences, les prédications destinées aussi bien à des étudiants, des religieuses qu'au Vatican à la demande du pape. Zundel n'emploie donc pas ce langage particulier uniquement pour s'adresser à des femmes. Il s'insurge contre l'image d'un Dieu hérité de la tradition :

> On a stéréotypé Dieu, figé le visage de Dieu, on L'a rendu artificiel et fade comme l'art de Saint Sulpice. On L'a tiré hors de Lui et fait un personnage fabriqué, tellement étranger à toute pulsion de notre cœur que nous avons envie de nous enfuir dès que l'on prononce le nom de Dieu.[264]

Ici Zundel, avec ce portrait si peu flatteur et tellement vrai de ce Dieu défiguré, pétrifié et sclérosé, nous expose les conséquences de cette caricature. Plus loin Liébanas cite encore « Il ne faut jamais oublier que le visage de Dieu est un visage de Mère. »

> Vous ne pouvez prier longtemps, vous êtes fatigués des mots, dégoûtés des formules, exaspérés par les gestes ? Il vous sera toujours possible, j'en suis sûr, de pousser ce cri qui est peut-être la plus profonde prière : "Maman !" […] Il faut que nous soyons une maman pour Dieu ! [265]

La relation maternelle consolante, la responsabilité maternelle, deux façons nouvelles d'envisager la relation de Dieu avec l'humain. Un Dieu différent qui guérit des fatigues, des dégoûts et des colères de l'homme qui n'en peut plus d'un langage mensonger et culpabilisant. Voilà ce que nous propose Maurice Zundel et qui semble en partie répondre au défi théologique du langage dont parlent les théologiennes que nous avons croisées :

> Il y a déjà plus de soixante ans, Maurice Zundel nous appelait à veiller à ce que le langage de la foi, quelle que soit sa forme, soit dans la mesure du possible comme le sacrement de cette expérience libératrice de l'être humain et de Dieu. Si le langage de la foi n'est pas enraciné dans cette expérience, il risque d'abîmer Dieu et d'égarer la personne. [266]

---

[263] *Ibid.*, p. 473.
[264] *Ibid.*, p. 475.
[265] *Ibid.*, p. 478-479.
[266] *Ibid.*, p. 485.

Zundel insiste ici sur l'importance de la fidélité du langage dans sa façon de rendre compte de l'expérience de Dieu. Il parle de la parole comme « sacrement » de l'expérience libératrice. Expérience peut-être, de pouvoir dire Dieu autrement. Il parle aussi d'un Dieu abîmé lorsque le langage tord l'idée de Dieu.

> Selon Zundel, nous sommes encore loin d'avoir saisi tout le sérieux de ce qu'implique, au point de vue de la réflexion théologique, cette découverte d'un Dieu différent, d'un Dieu qui est père et mère.[267]

Zundel à son tour semble lier un discours sur un Dieu différent qu'il qualifie de mère et pour lequel il déploie un vocabulaire féminin et le constat d'une Eglise qui n'a pas encore pris pleinement conscience des conséquences de la révélation d'un Dieu père et mère et d'une Trinité divine.

> La nouveauté que la révélation de Jésus Christ apporte concerne d'abord la perception même de Dieu : d'un Dieu conçu comme monarque absolu, on passe à la manifestation d'un Dieu Trinité, d'un Dieu pur Amour.[268]

F Des manières d'être théologien.

Avant de conclure ce travail et d'en estimer les fruits, il faut reconnaitre que ces hommes contemporains ont de quoi nous étonner. Voilà bien *des routes pour arriver à des découvertes utiles.*

Théologien, mystique, amoureux de l'art et exégètes, chacun dans sa discipline, s'est exprimé sur un Dieu « différent » pour reprendre les mots de Zundel. Des hommes, catholiques, et ordonnés. Notons d'abord que ces citations glanées dans les écrits de ces différents auteurs ne font jamais l'objet d'un travail particulier. Ces remarques sur un Dieu mère ou femme se situent dans des textes dont ce n'est pas le sujet principal. Ils ne s'en expliquent pas, d'ailleurs. Il semble que pour ces auteurs cela ne pose aucun problème et ne mérite aucun commentaire. L'enjeu de leurs affirmations n'est jamais explicité. Pour ce qui est de Rahner c'est bien Gibellini et non Rahner lui-même qui souligne les conséquences des propos du théologien jésuite.

Karl Rahner dans sa façon d'affirmer une parfaite équivalence entre Dieu-Père et Dieu mère, et de refuser la valeur salvifique de la masculinité de Jésus revisite le contexte des Ecritures. Il affirme aussi que cette réflexion touche aussi à la liberté de Dieu lui-même.

---

[267] Rámon MARTINEZ DE PISON LIEBANAS, « La fragilité selon Maurice Zundel » dans *Dire Dieu aujourd'hui*, Québec, Fides, vol.54, p. 236.
[268] *Ibid.*, p. 220-221.

Yves Congar quant à lui apporte un regard neuf sur l'Esprit Saint qui serait d'après lui la part féminine de la Trinité. Une part authentiquement féminine et non uniquement maternelle. Sa réflexion l'amène à formuler un constat quant à l'Eglise patriarcale, et aux tâches qu'elle doit se donner pour corriger cet état de fait.

Maurice Zundel s'empare du vocabulaire féminin pour dire ce Dieu différent. Il revisite le langage à partir de l'expérience des femmes. En cela il est proche de Julienne de Norwich que Roland Maisonneuve appelle « la théologienne de l'incarnation ». [269]

Il nous incite à nous adresser à Dieu en l'appelant « maman » et en nous dégageant de toute vision étriquée. Il nous offre un espace de liberté dégagée des rituels et des mots qui n'ont plus de sens. Il insiste sur la nécessité d'un langage qui n'abîme pas Dieu et qui n'égare pas le croyant.

Paul Baudiquey s'extasie et, grâce à l'œuvre d'art, fait l'expérience d'un art théologien. L'audace de ses propos permet de rentrer dans l'œuvre de Rembrandt et de voir Dieu autrement. Surtout il donne à entendre sa lecture d'image comme une nouvelle théo-logie.

Quant à Paul Beauchamp, François Cassingena-Trévedy et Christian de Chergé, ils revisitent l'Ancien Testament. Ils en dégagent l'affirmation que Dieu est Mère et femme. Ils nous offrent une nouvelle interprétation et nous invitent à poser un autre regard sur ces textes.

Retrouver le contexte et l'analyser pour l'aujourd'hui de nos vies, proposer une nouvelle interprétation du texte biblique, et se laisser instruire par les expériences, celle de l'œuvre ou celle des femmes, redonner une véritable fonction à L'Esprit saint dans l'économie de la Trinité : Voici ce que ces auteurs nous enseignent, voilà ce que revendiquent Sandra M. Schneiders avec *L'herméneutique critique féministe* [270] et les théologiennes que nous avons déjà citées. Ils viennent ensemble donner quelques réponses « au défi principal » dont parle Castiglioni en référence à Gibellini et Parmentier : défi biblique, théologique, christologique, ecclésiologique et anthropologique.[271]

Ce travail de recherche n'est pas exhaustif, et il y a fort à parier que d'autres femmes et hommes de toutes les époques ont eu cette intuition que Dieu n'est pas que masculin, maitre, seigneur tout puissant.

---

[269] J. DE NORWICH, *Le livre des révélations,* op. cit., p. 54.
[270] S.M. SCHNEIDERS, *Le texte de la rencontre*, op. cit., p. 298.
[271] L. CASTIGLIONI, *Filles et fils de Dieu*, *op. cit.*, p. 157.

II Reprise théologique.

A Soupçons et maïeutique.

Ces deux expressions semblent pouvoir être programmatiques de notre démarche :

- Soupçons.

En référence à l'herméneutiques critique féministe où le soupçon est envisagé comme méthode d'interprétation, Lucas Castiglioni cite l'expression « d'herméneutique du soupçon androcentrique »[272]. Elisabeth Schüssler Fiorenza parle « d'herméneutique féministe de suspicion ». La notion de soupçon est empruntée à Ricœur.

Soupçonner que l'interprétation traditionnelle des textes bibliques est entachée d'androcentrisme. Soupçonner alors que derrière celle-ci, il y a du féminin caché, invisibilisé.

Soupçon de féminin dans les Visages de Dieu : un soupçon étant aussi une petite quantité (en cuisine) ou un terme d'enquête ou de quête, pourrions-nous rebaptiser notre travail : Soupçons de féminin dans les Visages de Dieu ? Ici Visage est au pluriel.

Claude Geffré dans son article *Croire et interpréter* articule herméneutique de réappropriation et herméneutique du soupçon.[273] L'enjeu, est pour l'auteur de dévoiler les présupposés conscients et inconscients des interprétations. Il s'agit de « démasquer les intérêts en jeu qui ont conditionné la production de tel ou tel discours ecclésial ». Plus loin il précise :

> Mais s'il est vrai qu'on peut lire et qu'on doit même lire l'Ecriture à la lumière de la tradition ultérieure de l'Eglise, il faut savoir pratiquer l'opération inverse, c'est-à-dire relire de manière critique la tradition surtout quand celle-ci a donné naissance à des systèmes théologiques et a abouti à des formulations dogmatiques. [274]

L'acte théologique est donc une manière soupçonneuse d'appréhender les textes bibliques ainsi que ceux de la tradition. Une façon particulière de poser les bonnes questions. De se poser les bonnes questions ? Sandra Schneiders articule soupçon et réparation. Réparation comme l'art de reposer les bonnes questions pour ne pas rester dans le soupçon.

- Maïeutique ou l'art de poser les bonnes questions.

A l'instar de Socrate, dont la tradition rapporte que la mère était sage-femme, l'art d'accoucher ou plutôt de faire accoucher en posant les bonnes questions, serait celui pour nous

[272] *Ibid.*, p. 285.
[273] Claude GEFFRE, *Croire et interpréter : le tournant herméneutique de la théologie*, Paris, Cerf, 2001, p. 28.
[274] *Ibid.*, p. 29.

d'essayer de réinterroger les textes ou les images.[275] Envisager que, dans la façon dont on questionne et interprète les textes, il y a parfois cet écueil : ne pas poser les bonnes questions. Nous verrons que l'interprétation des traces demande une éthique : une éthique dans le choix des traces et dans l'interprétation qu'on peut avancer. La tradition a-t-elle toujours eu à cœur de poser les bonnes questions pour que le texte donne « naissance » à plus de sens ?

- Passé utilisable.

Dans son ouvrage, Gibellini cite l'historienne Eleanor McLaughlin à propos de la recherche historico-critique, un des domaines où les théologiennes cherchent à repenser la théologie traditionnelle ; On « ne doit pas seulement être critique vis-à-vis de la tradition mais aussi aller à la recherche d'un passé utilisable par les femmes pour leur expérience d'aujourd'hui ».

> " Par recherche d'un passé utilisable [usable past…] j'entends un examen de l'histoire chrétienne sur la base des questions nouvelles qui surgissent de l'engagement de chercher, pour les femmes et pour toute l'humanité, la plénitude d'épanouissement [wholeness]. A partir de ces questions nait une histoire qui rectifie les omissions et revoit les interprétations." [276]

Présenter les textes de Julienne de Norwich et de cette « dévotion peu connue », dévoiler à nouveau les enluminures du Moyen Age, les confronter aux textes, aura peut-être permis de mettre au jour ce « passé utilisable » dont parle Eleanor McLaughlin. Aurons-nous aussi permis qu'à nouveau nous découvrions la richesse de de ces langages oubliés ? Pourrions-nous demander quelles sont les bonnes questions à poser à un texte ? Questionner le questionnement même. Après cette recherche pourrons nous nous rapprocher de Dieu par des « chants » plus justes ?

Claude Geffré aborde à sa manière lui aussi, cette idée de théologie herméneutique. Interpréter, faire de la théologie c'est aussi chercher un « passé utilisable ». Reconnaitre une tradition de langage qui nous précède ; relire la tradition et y déceler ce que l'auteur appelle une « herméneutique conciliaire ». Il redit ce qu'il considère comme acte théologique et qui peut s'appliquer à notre travail :

> La théologie tend à se comprendre non pas simplement comme un discours sur Dieu mais comme un discours qui réfléchit sur le langage sur Dieu, un discours sur un langage qui parle humainement de

[275] La lecture de l'article de Chloé TITLI intitulé : « Particularité de la maïeutique socratique : la métaphore de Socrate accoucheur dans le *Théétète* de Platon. » paru en 2009, nous a semblé instructif et fort réjouissant. Preuve s'il en est que ce vocabulaire bien féminin a déjà cours dès l'Antiquité et dans un contexte philosophique !

[276] R. GIBELLINI, *Panorama de la théologie au XXe siècle*, op. cit., p. 500.

> Dieu. […] Il n'y a pas de savoir direct de la réalité en dehors du langage et le langage est toujours une interprétation.[277]

Rechercher des traces de féminin dans le langage sur Dieu est bien acte de théologie. Repenser le langage, rendre compte d'autres langages aussi. Montrer comment un langage peut déformer l'interprétation en fonction de l'identité de l'interprétant.

> Il n'y a pas de révélation au sens fort, c'est-à-dire transmission d'une nouveauté dans l'ordre du message, sans que cette révélation coïncide avec une révélation intérieure du sujet à lui-même, avec une illumination. Autrement dit le critère de ce qu'est la Parole de Dieu pour moi aujourd'hui et le critère du langage fidèle à cette parole de Dieu comme évènement c'est que le langage soit *interprétant* pour moi, c'est-à-dire qu'il permette cette appropriation qui coïncide avec cette révolution spirituelle que nous appelons une conversion. Autrement, c'est un message qui reste encore extérieur à moi, qui est de l'ordre du savoir et qui n'est pas de l'ordre de la vérité salutaire d'un point de vue existentiel.[278]

Le langage sur Dieu ne peut échapper à cette exigence d'être révélateur pour l'interprétant et nous avons vu combien l'interprétant est redevable de son expérience, de son histoire ou de son sexe. Pour que je puisse m'approprier le langage sur Dieu, pour qu'il soit « *interprétant* pour moi *»,* il ne peut avoir été élaboré uniquement par une tradition cléricale, masculine ou patriarcale. Le langage univoque sur Dieu ne permet plus de faire évènement ; c'est un langage de savoir qui ne peut qu'être extérieur à l'expérience des femmes, comme l'ont souligné les théologiennes que nous avons citées mais aussi Zundel. Claude Geffré dans *La révélation hier et aujourd'hui* conclue son exposé ainsi :

> Il faut restaurer le langage symbolique, celui qui éveille des possibilités dans l'homme. C'est un langage surdéterminé du point de vue de son sens, un langage qui dit plus que ce qu'il dit, un langage qui a prise sur moi parce qu'il éveille des possibilités d'existence inconnues. [279]

Peut-être avons-nous contribué modestement à cette restauration en mettant à nouveau en lumière les textes que nous avons étudiés, ceux d'hier et ceux de notre temps. Aurons-nous réussi à mettre en avant un peu de ce langage qui dit un plus ? Dieu mère ou femme, Jésus mère comme possibilités nouvelles insoupçonnées.

Soupçons, maïeutique, passé utilisable, voilà sans doute les moyens utilisés pour retrouver les traces enfouies d'un Dieu qui ne peut être réduit à du masculin, pour interroger à frais nouveaux ces traces : *des découvertes utiles.*

---

[277] C. GEFFRE, *Croire et interpréter*, *op. cit.*, p. 14.
[278] *Ibid.*, p. 22.
[279] Claude GEFFRE, « La révélation hier et aujourd'hui, De l'Ecriture à la prédication ou les actualisations de la Parole de Dieu. » dans *Révélation de Dieu et la gages des hommes*, Paris, Cerf, p. 121.

B Archéologie et orpaillage.

Sur le talus d'un chemin creux près de notre maison de campagne nous allions chercher des « étoiles », petits fragments de coquillages préhistoriques, fossiles grands comme un ongle, traces de la présence de la mer en Bourgogne.

- Qu'est-ce qu'une trace ? Justification du titre.

Interroger une trace c'est entamer l'archéologie d'un effacement et d'une résurgence. […] En elle-même une trace est muette, elle n'existe que dans la mesure où elle est interrogée. […] La faire parler suppose donc non seulement la reconnaitre en tant que trace, mais la faire émerger dans un espace de vérité. [280]

Lire cet énoncé a provoqué notre étonnement : celui de voir sous la plume de Luba Jurgenson la formulation de ce qu'intuitivement j'avais soupçonné. L'auteure continue dans son article en soulignant « l'ouverture sur la dimension éthique » qu'exige le traitement de la trace. Elle redit aussi combien la façon dont sera interprétée la trace, engage son interprète.

J'aime à penser que si on est théologienne, on peut l'être comme on est archéologue, orpailleuse. La collecte de traces représente l'essentiel de ce travail. À partir d'une intuition, il fallait trouver du matériel qui permette une étude. Trouver des traces pour établir la pertinence de l'intuition et de la recherche.

La trace dit l'absence comme celle du pas dans la neige : absence du féminin dans l'image de Dieu.

La trace dit la présence absente, le peu, le presque imperceptible, celle du féminin invisibilisé. La trace fait le pari de la discrétion, celle peut-être de ce Dieu qui s'abaisse à prendre notre condition humaine, et qui ici, dans notre recherche se montre comme femme en gésine. Femme moindre d'un homme dans une société, celle du Moyen Age ou celle du peuple hébreu, où la secondarité de la femme est une constante. Mais n'est-ce pas encore le cas dans notre Eglise ? Femme non pas forte mais fragile : parturiente allongée et souffrante, comme femme qui offre de sa vie, de son lait. De cette fragilité dont parle Maurice Zundel et qui lui fait comparer un Dieu fragile et différent à une femme.

[280] Luba JURGENSON, « *Trace* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire. Revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz*, 1 mars 2014, n° 117, p. 152-153.

La trace est l'indice, la mémoire d'un évènement passé ; évènement de l'écriture de ces mystiques ou de ces imagiers. En cela, retrouver les traces c'est faire mémoire, ici d'une image féminine de Dieu. Retrouver les textes et les images où ce langage affleure.

> Ce côté événementiel de la « trace » nous ramène toujours plus haut, jusqu'aux étoiles qui remémorent l'histoire du cosmos…[281]

La trace (Sered) en hébreu vient de (sarad) ce qui survit. Ce qui reste (leqet en hébreu) vient de (laqat) glaner ; idée de récolte, de glanage.

La trace ne dit pas *le tout.* Muette elle se laisse interpréter. Lire ces traces toujours muettes et les interpréter c'est selon Sybille Krämer avant tout :

> …ramasser, sélectionner, ordonner préparer. […] les traces doivent s'assembler à la manière de fragments, pour donner une forme pleine. Plus les traces seront nombreuses plus cela sera réussi. [282]

> Les traces représentent en somme le lieu où les choses muettes « se mettent à parler » grâce à notre intuition. [283]

Cette idée du « pas tout », d'un dévoilement progressif et toujours incomplet semble venir épouser celui d'un Dieu toujours indicible. On ne pourra jamais tout dire sur Dieu. [284]

La trace devient un *symbole*, lorsqu'il s'agit de la trace d'un évènement la trace devient le symbole de l'évènement lui-même. Voir la « trace » revient à voir l'évènement lui-même dans un présent renouvelé. Ces traces d'un Dieu-mère, d'un Dieu sage-femme, d'un Dieu qui enfante et qui allaite, et que nous avons relevées, deviennent symbole de la maternité de Dieu pour nous lecteurs. Aujourd'hui nous sommes mis en contact avec ces figures neuves pour nous et qui font évènement.

La trace est un *futur*, elle se situe après l'évènement : elle ouvre donc un « après » modifié. Parce qu'il y a eu évènement et qu'il en reste une trace le cours des choses est changé. Pour nous aussi le cours des choses est changé. Découvrir ce féminin de Dieu change définitivement notre compréhension de « Dieu ». Nous ne pourrons plus entendre la Parole de Dieu comme si cette rencontre n'avait pas eu lieu.

La mémoire et le symbole appartiennent tous deux au vocabulaire théologique. La mémoire et le symbole ouvrant sur un « futur », semblent pouvoir dire un surplus de sens toujours

---

[281] P. BEAUCHAMP, *L'un et l'autre testament*, *op. cit.*, p. 70.
[282] Sybille KRÄMER, « *Qu'est-ce donc qu'une trace, et quelle est sa fonction épistémologique ?* État des lieux », *Trivium. Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften*, traduit par Cécile Chamayou-Kuhn, 30 mars 2012, n° 10, p. 7.
[283] *Ibid.*, p. 8.
[284] Delphine HORVILLEUR parle d'instaurer une fête du « pas que » en références aux « pâques » juives et chrétiennes.

actualisable. Dieu toujours présent. Pouvons penser alors, que la « Trace » puisse être un mode de l'autocommunication de Dieu ?

- L'autocommunication de Dieu comme trace.

Dieu presque indicible ou presque invisible

Dans son article sur la trace (vestigium) dans le *Dictionnaire critique de théologie*, l'auteure Marie-Anne Vannier nous retrace l'histoire de ce concept théologique :

> Le terme se trouve repris à l'époque patristique et médiévale, non à partir de la seule problématique de l'image mais pour exprimer une orientation vers la ressemblance et, plus largement le rapport entre le cosmos, l'homme et Dieu. Reconnaitre la trace de Dieu dans la créature, c'est contempler l'auteur à travers son œuvre, remonter du cosmos à son créateur et unifier ainsi cosmologie et théologie symbolique. Le concept de « trace », ainsi utilisé est au fondement de l'esthétique chrétienne. […] Une réflexion sur le thème de la trace a toutefois été reprise au XXe siècle, non plus à partir du monde mais à partir d'autrui, dans l'œuvre d'E. Levinas.[285]

Magdalene Thomassen dans sa thèse sur les *Traces de Dieu dans la philosophie d'Emmanuel Lévinas* nous redit :

> Or même si le Visage marqué par la trace signifie par lui-même, il est clairement affirmé ici que c'est Dieu qui a laissé cette trace, que Dieu " se montre" par la trace.[286]

Dans *La trace de l'autre,* Lévinas conclue ainsi :

> Etre à l'image de Dieu, ne signifie pas être icône de Dieu, mais se trouver dans sa trace. […] Il ne se montre que par sa trace, comme dans le chapitre 33 de l'Exode. Aller vers Lui, ce n'est pas suivre cette trace qui n'est pas un signe, c'est aller vers les Autres qui se tiennent dans sa trace. [287]

- Hommes-traces.

Ne sommes-nous pas foncièrement des hommes-traces ? Jean Greisch souligne que notre vie commence par un évènement auquel nous avons participé mais dont nous n'en avons que la trace.[288] Plus loin il nous précise :

> Il suffit de jeter un regard sur l'héritage chrétien des néoplatoniciens, aussi bien chez les penseurs comme Scot Erigène que chez les mystiques rhénans, pour se rendre compte que cette notion de trace a laissé des traces considérables dans les spéculations philosophiques et théologiques, parmi lesquelles on mentionnera en premier lieu la thèse augustinienne que l'être temporel conserve la trace

[285] J.-Y. LACOSTE et O. RIAUDEL, *Dictionnaire critique de théologie,* op. cit., p. 1402.
[286] M. THOMASSEN, *Traces de Dieu dans la philosophie d'Emmanuel Levinas*, *op. cit.*, p. 184.
[287] Emmanuel LEVINAS, « *La Trace De L'autre* », *Tijdschrift voor Filosofie*, 1963, vol. 25, n° 3, p. 623.
[288] Jean GREISCH, « *Trace et oubli : entre la menace de l'effacemen*t *et l'insistance de l'ineffaçable* », Diogene, 2003, vol. 201, n° 1, p. 82-106.

de l'UN (vestigium unitatis) et sa vaste tentative de retrouver partout dans la réalité créée les empreintes d'un Dieu trinitaire. [289]

Toute la création porterait inscrite au plus profond d'elle-même la trace de son Créateur. Les références à Platon et Plotin seront reprises par Lévinas et ses commentateurs :

Ayant son origine dans l'idée platonicienne du Bien « au-delà de l'être », c'est la recherche néo-platonicienne surtout qui donne à la notion de trace –'ichnos- une place importante. Nous trouvons une célèbre formulation-clef chez Plotin lui-même : " la trace de l'Un fait naitre l'essence, et l'être n'est qu'une trace de l'Un." [290]

Cette trace que Dieu nous offre, reste volontairement fugace, imprécise. Pouvons-nous désirer impunément envisager Dieu sans le dévisager ? Conserver cette expression « trace » à côté de « l'image » dans le titre de notre recherche permet d'introduire dès le titre la possibilité de la polysémie comme richesse et interprétation potentielle. Mais nous l'avons vu, les traces sont toujours à interroger ?

A la fin de sa thèse Clarisse Picard, formule cette hypothèse :

Je forme l'hypothèse que la *hylé* ou *prima materia*, matière organique et psychique, est, en elle-même, à la fois *ni féminine ni masculine et féminine et masculine*. Par là même, ne pourrions-nous pas aussi former l'hypothèse que Dieu est, en lui-même, à la fois *ni féminin ni masculin et féminin et masculin* ? [291]

Ainsi par d'autres chemins, à l'aide d'autres outils, elle arrive à formuler une hypothèse qui semble faire écho à la question que nous avions posée au début de notre recherche. Cela ne fait que renforcer notre conviction qu'il y a bien là un nouveau champ qui s'ouvre à la réflexion théologique et philosophique. Cette hylé marquée du sceau de Dieu nous fait porteur de la trace de Dieu, trace masculine et féminine, trace ni masculine, ni féminine

C Me tenir dans la trace.

Me tenir dans la trace comme nous y invite Emmanuel Lévinas. Sylvie Germain dans *Mourir un peu,* m'invite, elle aussi à chercher des traces et à me tenir dans la trace : « Et cet amour [celui du prochain] est indissolublement lié à celui de Dieu, dans la trace duquel se tient chaque homme. »[292].

Dieu le Père, lors de la Passion puis de la résurrection est « en parturition », il réenfante l'homme créé depuis des millénaires pour que " la lumière soit " dans le cœur de chacun. [293]

---

[289] Ibid., p. 103.
[290] M. THOMASSEN, *Traces de Dieu dans la philosophie d'Emmanuel Levinas*, *op. cit.*, p. 160.
[291] Clarisse PICARD, *Philosophie de l'enfantement : cinq méditations*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 237.
[292] Sylvie GERMAIN, *Mourir un peu*, Paris Perpignan, Desclée de Brouwer, 2017, p. 163.
[293] *Ibid.*, p. 156.

En relisant Sylvie Germain, auteure contemporaine, on peut prendre conscience que cette figure du Christ « parturiant » a traversé les époques. Qu'elle est présente aussi bien dans les textes que dans les images.

Après avoir lu les mystiques, les théologiens et les théologiennes, les poètes, après avoir contemplé les images médiévales que pouvons-nous retirer de ce travail ?

Quelques traces du féminin dans l'image de Dieu ont pu être mises en lumière. Je me souviens de ces dessins « numérotés » que je faisais enfant. Il s'agissait de relier des points éparses et numérotés et apparaissait l'image impossible à voir avant de les avoir reliés. Chacun des auteurs cités, chacune des images présentées sont comme ces points. Mon travail a consisté, finalement à trouver ces points et à tenter de les relier pour qu'une image puisse se révéler…

La rencontre avec Julienne de Norwich, et celle avec les images étudiées m'interrogent sur ce qui a permis qu'émergent ces autres façons de « dire » Dieu. Ne faut-il pas envisager que notre époque, par bien des aspects, est un nouveau Moyen Age, temps où l'Eglise est en crise, temps où la femme advient à l'indépendance, temps mouvementé de guerres et d'épidémies ? Reprendre alors le chemin entamé par Dame Julienne ?

Me tenir dans la Trace : De mon expérience, j'ai appris que Dieu me porte à la façon d'une mère. Je le porte à la façon d'une mère. Comme tout homme porte en lui son Dieu. Porter au langage, jolie expression qui dit quelque chose, justement, de ce porter divin au-dedans et qui nait au bord des lèvres par la parole.

Me tenir dans la Trace : Me souvenir de mon expérience et en refaire une lecture théologique. Mon expérience me permet de dire Dieu. Un Dieu profondément femme, si femme est cette capacité unique de porter au-dedans, cette capacité à donner vie et à rendre compte de cette expérience particulière.

Les images médiévales du Christ accouchant ont renouvelé profondément la lecture de l'évènement de la Passion : Le Christ ne se sacrifie pas, Dieu le Père ne le sacrifie pas non plus. Le Christ ne se *dérobe* pas à l'invitation de la Vie qui passe par son corps, comme la future mère ne se dérobe pas aux souffrances de l'accouchement, quand l'heure vient, consciente qu'elle donne la vie. Le Fils n'obéit pas à son père. Dieu n'est plus le « pervers » qui regarde son fils souffrir. N'est-il pas plutôt comme ces femmes qui ont tenu la main de leur fille qui accouche ? Dieu sage-femme comme les images nous l'ont montré. Les mères ne peuvent se substituer à leurs filles, mais restent là pour accompagner cette Vie qui doit passer. Nous pouvons aussi comprendre la présence des femmes à cet instant au pied de la croix. Les souffrances endurées ne sont plus absurdes.

Dieu et le Christ sont tous deux tournés vers la Vie donnée pour l'Eternité ! Ne peut-on pas dire que le Christ donne sa vie pour nous, mais aussi à notre manière de femme ? Ce don de la Vie, bien sûr, accompagné de douleurs, de peurs et de mort. L'analogie de l'accouchement nous permet de comprendre autrement ce « sacrifice » si mystérieux du Christ. Ce Dieu qui s'abaisse à donner la Vie comme une femme : l'accouchement comme kénose ? Kénose comme un « videment de soi »[294] Accouchement comme « radicale suspension de soi », selon la phénoménologie de l'enfantement que développe Clarisse Picard.[295]

Me tenir dans la Trace : Mon expérience me permet aussi d'imaginer ce qu'« être enclos en Dieu » veut dire.

Ne me faut-il pas faire un pas de plus, et du « va vers toi », pour ton bien, répondre un « me voici » ?

Une réconciliation avec moi-même. Je suis enfin en chemin avec mon Dieu, vers la femme apaisée. Chaque citation, chaque découverte a été comme la perle de la parabole, une consolation, consolation d'une tristesse inconnue mais réelle.

Les traces ont permis de commencer un nouveau tracé, un nouveau contour de ce visage de Dieu. Une esquisse, une ébauche, un contour toujours imprécis, certes, heureusement même, mais moins masculin et tout puissant. Une trace, qui se retire dans l'ombre afin que nous ne puissions pas mettre la main dessus. Lors de notre étude de la métaphore nous avions conclu à La nécessité d'un langage plus respectueux de Dieu, de l'homme et de la Parole qui se donne en mots humains. Nous avions aussi mesuré l'importance des « images frappantes » pour changer le langage et par là-même notre relation à Dieu.

Un tracé, une ébauche qui nous garde dans la chasteté envers notre Dieu. Un langage signe de cette chasteté, qui n'assigne pas Dieu au père, patriarcal et tout puissant. Les propos de Rahner sont clairs : il s'agit de ne pas « léser la liberté de Dieu ». Zundel parle d'abîmer Dieu. Ici le féminin pourrait devenir une façon de définir le « Tout Autre » pour l'homme comme pour la femme. Le Différent comme l'entend Zundel, où comme le définit Paulette Kayser dans sa thèse intitulée : *Emmanuel Lévinas :la trace du féminin*. Un féminin comme le nom de la « différence irrécupérable, la différence des différences […] l'autre par excellence. »[296]

Clarisse Picard dans *Philosophie de l'enfantement,* confirme à propos de Lévinas :

> Plus encore, le féminin dont il est question ne serait pas seulement, chez Lévinas, « l'hospitalité absolue », « l'accueillant par excellence », « l'accueillant en soi », il est également « l'altérité » par

[294] Kénoô en grec : vider.
[295] C. PICARD, *Philosophie de l'enfantement*, *op. cit.*, p. 133.
[296] Paulette KAYSER, *Emmanuel Levinas : la trace du féminin*, 1re éd., Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 8-9.

excellence. En ce sens, si le féminin est la condition de possibilité d'accueil et de recueillement dans l'intimité de la demeure, il est aussi l'Autre.[297]

D Trinité inouïe.

Mais à relire Zundel et Congar conjointement, nait une autre interrogation : tous deux font le constat d'une Eglise « prétrinitaire ».

Congar lie dans sa réflexion l'état de l'Eglise qui pratique « un certain oubli du Saint Esprit » et une propension de cette dernière à l'androcentrisme et au patriarcat.

> S'agissant plus spécialement de l'Eglise - mais cela vaut pour la société – un monothéisme prétrinitaire, ou un « christomonisme » de fait, bref un certain oubli du Saint-Esprit et de la pneumatologie, ont entrainé l'instauration d'un type patriarcal et une dominante du masculin. [298]

Zundel pense que l'Eglise doit changer de Dieu, quitter une « conception *théiste »*, abandonner le Dieu monarque pour le Dieu Trinité : « Pour ma part, je pense qu'une grosse majorité de chrétiennes et de chrétiens continuent d'en avoir une conception proprement théiste. » [299]

> La nouveauté que la révélation de Jésus Christ apporte concerne d'abord la perception même de Dieu : d'un Dieu conçu comme monarque absolu, on passe à la manifestation d'un Dieu Trinité, d'un Dieu pur Amour. [300]

Ainsi, il semble bien, d'après nos auteurs que le langage patriarcal sur Dieu et la notion d'un Dieu « prétrinitaire » soient liés. Pouvons-nous penser que ce langage qui perdure dans l'Eglise, celui d'un Dieu tout-puissant et monarque ou celui déployé par une Eglise patriarcale, est la marque d'une absence de prise en compte de l'inouï de la Trinité ? Ce langage que nous déplorons serait-il la marque d'une époque qu'il serait bon de quitter ? Une Eglise plus consciente de la Trinité comme révélation de Dieu ne serait-elle pas amenée à repenser ce langage enfermant et clérical en faisant place à un Dieu mère, un Jésus mère accouchant et à un Esprit Saint féminin ?

Jürgen Moltmann, théologien protestant, fait le même constat dans son article *Le père maternel,* lorsqu'il écrit *:*

---

[297] C. PICARD, *Philosophie de l'enfantement*, *op. cit.*, p. 93.
[298] Y.M. CONGAR, « Sur la maternité en Dieu et la féminité du Saint-Esprit », art cit, p. 215.
[299] R. MARTINEZ DE PISON LIEBANAS, « La fragilité selon Maurice Zundel », art cit, p. 226.
[300] *Ibid.*, p. 221.

> L'ordre patriarcal du monde – Dieu-Père, Saint-Père, père de la nation, père de famille – est un ordre monothéiste et non un ordre trinitaire. [301]

Et plus loin, il continue ainsi :

> La *doctrine chrétienne de la Trinité* avec ses assertions sur le Père maternel constitue un premier essai de dépasser le langage masculin dans le concept de Dieu, sans passer à des représentations matriarcales. Sa véritable intention est de conduire à une communauté de femmes et d'hommes sans subordinations et sans privilèges. […] Seule une communauté libérée du sexisme et de la domination de classe peut devenir l'image d'un Dieu trinitaire.[302]

Ordre patriarcal, langage masculin, ne peuvent être ceux d'une Eglise réellement trinitaire ! La Trinité divine ne peut se dire dans le langage qui est le nôtre aujourd'hui !

Julienne de Norwich, elle aussi, dans *Le livre des Révélations,* tissait ensemble l'idée d'un Dieu « Tri-Un », une Trinité et un vocabulaire maternel et féminin pour dire Dieu. Nous voici revenus au début de notre recherche pour en découvrir un nouvel aspect. Nous avions souligné cette Trinité que Julienne décline de nombreuses manières tout au long de son ouvrage comme une basse continue. Grâce à Congar, Zundel et Moltmann nous pouvons apprécier combien Julienne est prophétesse. Prophétesse de cette Trinité toujours à explorer. Dieu Tri-Un qui se dit en langage féminin.

Jacques Lison, dominicain, dans son article intitulé *Dire le "scandale trinitaire" aujourd'hui,* note :

> La doctrine de la Trinité n'a plus de prise sur la vie concrète des croyants, elle est devenue une discipline isolée et négligée en théologie même. Ce diagnostic de Karl Rahner qui voyait là un retour du monothéisme, a beaucoup impressionné et il est souvent rappelé ; mais les faits continuent malheureusement à le confirmer largement. [303]

Lison vient lui aussi confirmer le constat de Congar ou Zundel. Karl Rahner avec lui. Plus loin Lison parle de jargon ecclésiastique ou de la perte du sens trinitaire. Dans ce contexte il note et c'est cela qui attire notre attention que :

> La Trinité évite en effet que Dieu se concentre tout entier dans la solitude de son unicité. Elle permet donc la différence en Dieu, mais elle empêche que cette différence du Père et du Fils ne les enferme dans un face à face narcissique. [304]

---

[301] Jürgen MOLTMANN, « Le Père maternel : Le patripassianisme trinitaire surmonte-t-il le patriarcalisme théologique ? », *Concilium*, 1981, n° 163, p. 79-86.
[302] *Ibid.*, p. 83.
[303] Jacques LISON, « Dire le "scandale trinitaire" aujourd'hui » dans *Dire Dieu aujourd'hui : actes du Congrès de la Société Canadienne de Théologie*, Montréal, Fides, 1994, p. 175.
[304] *Ibid.*, p. 181.

Pouvons-nous rapprocher ces propos de Lison et ceux de Elian Cuvillier et de Jean Daniel Causse dans *Traversée du Christianisme*, qui à propos du Saint Esprit parle d'une « figure d'altérité » ? [305]

Ils constatent que « l'Esprit est une instance de coupure ou de césure » et peu après que « la trinité est une structure de langage ». Une structure de langage qui permet la césure et la mise en relation. Cette césure donne à interpréter, ouvre l'imaginaire.

Nous pourrions alors nous demander dans quelle mesure trouver un nouveau langage pour dire Dieu, un langage qui lui aussi introduise de l'altérité, du jeu, et ouvre vers une image différente de Dieu par la puissance d'évocation que provoquent des champs lexicaux maternels et féminins ne serait pas une autre manière de retrouver un « Dieu Un en mode pluriel ».[306]

Ainsi le langage sur Dieu Père, Tout-Puissant, Maitre et Seigneur serait-il le symptôme d'une « maladie » : sclérose d'une Eglise dans l'incapacité de penser et de dire un Dieu Trinité, cécité d'une Eglise impuissante à recevoir la Trinité insaisissable. Un langage comme révélation d'un Dieu fossilisé, langage gangréné de métaphores mortes dont nous avons évoqué les ravages.

Appeler de nos vœux un langage pour dire Dieu moins univoque est-ce dans le même temps, permettre d'entrevoir un Dieu vraiment Trinitaire ? Envisager du féminin dans le langage sur Dieu est-ce permettre une conscience accrue de cette incroyable révélation ?

Trouver un nouveau langage, un nouveau champ lexical, de nouvelles métaphores, un nouveau type de récit pour dire l'indicible ; se heurter comme les femmes mystiques que nous avons visitées à l'insuffisance des mots. Essayer de dire autrement, de renouveler les images de Dieu afin de s'en approcher d'un peu plus près.

Une vision renouvelée et apaisante du rapport à ce Dieu indicible : ni seulement père ni seulement mère mais qui ~~est~~ Père-et-Mère-et-Esprit.

Brigitte Cholvy, dans *les analogies christiques d'Henri de Lubac,* nous donne à lire le théologien. « Pour Lubac, notre temps n'est rien d'autre que le temps de la préparation du second avènement de la venue du Christ, c'est-à-dire la venue du Royaume. »[307]

Cholvy cite Henri de Lubac : « …Le Christ est venu lorsque les temps furent accomplis. […] On peut soutenir une thèse analogue pour notre période intérimaire. […] Dieu utilise sans aucun

---

[305] Jean-Daniel CAUSSE et Élian CUVILLIER, *Traversée du christianisme : exégèse, anthropologie, psychanalyse*, Montrouge, Bayard, 2012, p. 115.
[306] *Ibid.*, p. 111.
[307] B. CHOLVY, « Les analogies christiques d'Henri de Lubac », art cit, p. 142.

doute nos progrès terrestres pour préparer la fin des temps. ». C'est cette idée de progrès terrestre qui retient l'attention. Notons qu'ici Lubac parle de « période intermédiaire », une autre façon de parler de notre époque. Il n'utilise pas le terme de Congar mais nous situe dans une période de gestation, d'attente tournée vers la parousie qui verra la pleine compréhension de la Trinité.

Ne pouvons-nous pas considérer qu'un des progrès qui peut préparer la fin des temps serait de faire advenir un langage différent sur Dieu ? Un progrès pour les femmes et les hommes de notre temps. Un progrès pour *se frayer des routes*….

Epilogue provisoire : Va vers toi ?

I Aller au bout.

- Souviens-toi Israël !

La tentation est forte d'en rester là. De garder pour moi ces *découvertes utiles* et transformantes. Se risquer à une parole ? laquelle ? Que dire de plus, que dire de mieux ?

Balbutier.[308] S'inscrire dans la longue lignée des « explorateurs » de Dieu.

« Souviens-toi ! »

N'est-ce pas ce que nous avons fait en cherchant les traces, en exhumant les textes et les citations, en revisitant les traductions bibliques ? Le travail est amorcé. Mais « souviens-toi » c'est aussi se souvenir de ce que cette recherche représente comme expérience. Expérience intellectuelle, mais aussi psychologique, spirituelle et quasiment charnelle : ces émotions à la lecture des auteurs, ces émerveillements à la découverte des images.

Quelle que soit la trace, en tant que témoin, nous sommes invités à prendre la parole pour témoigner ce que qui a été trouvé. De ces « petits restes » si présents dans la Bible. De ce qui a eu lieu. Parce que la trace confirme l'évènement, parce qu'on peut, peut-être, y lire la présence de Dieu, il me faut écouter, recevoir, me souvenir et parler. La parole est acte. Denis Vasse dans « La vie et les vivants » donne une belle définition de ce qu'est la parole et je la fais mienne.

> La parole est aussi lumière ! Elle permet à l'homme de faire la vérité sur le monde, sur les autres et sur lui. Il reconnait à cette lumière ce qu'il désire et qui le fait vivre, ce qu'il ne savait pas d'avance, ce qu'il cherchait même à ignorer sous prétexte qu'il pensait pouvoir l'imaginer et le vouloir par lui-même. […] L'Esprit se révèle et ne peut se révéler nulle part ailleurs que dans la chair d'un corps vivant. Il n'y a pas d'homme sans voix. [309]

Beauchamp, son camarade et ami, ajoute : « Mon récit m'avoue, il ne me justifie pas. Il est ma contingence sous forme de désir. »[310] Oui ce récit m'avoue, il parle de moi. Il parle de Dieu et de moi.

---

[308] A. GOUNELLE, *Dieu encore et toujours*, *op. cit.*
[309] Denis VASSE et Françoise MUCKENSTURM, *La vie et les vivants*, Paris, Seuil, 2001, p. 67-71.
[310] P. BEAUCHAMP, *L'un et l'autre testament*, *op. cit.*, p. 51.

- Une femme sans tête : un corps d'appoint.

Il n'en reste pas moins que ces traces laissent entrevoir un féminin tronqué : une femme sans tête. Un féminin entièrement utérin et nourricier. Maud Amandier et Alice Chablis dans *Le déni " ils sont au pouvoir, elles sont au service",* se posent la question de savoir à qui appartient le corps des femmes qu'elles qualifient de corps d'appoint : « …soumise à son mari, la femme est explicitement ce corps d'appoint qui permet à l'homme de profiter de la vie. » [311]

Nous n'avons rencontré que des ventres, des entrailles et des seins nourriciers. Certes tout cela est bien du féminin. Mais la femme n'est-elle que cela ? Un homme est-il une femme sans utérus ? Une autre étude qui prendrait en compte le rôle des femmes dans la Bible, dans la réflexion théologique ou dans l'histoire de l'Eglise permettrait d'affiner notre regard.

Alors peut-être, nous n'aurons plus à lire que la femme doit accoucher comme un homme ou abandonner sa féminité pour être à l'image de Dieu. Pays amers.

En relisant ce travail je mesure combien il m'a emmenée sur des pistes surprenantes et dans un même temps m'a engagée à réévaluer ces questions : qui est Dieu pour moi, qui suis–je et qu'est-ce qu'une femme ? Cette aide contre ? Cette voix qui met en garde, qui rappelle la force du langage et proclame qu'un langage univoque blesse le « Dieu de la Trinité », lèse sa liberté et abime l'humain.

N'est-il pas question, finalement plus largement que de féminin et de masculin, de Vie et de mort. L'utérus n'étant que ce passage vers la vie et l'allaitement, cette nourriture qu'il nous faut sans cesse retrouver. Paul Beauchamp dans *L'un et l'autre Testament*, souligne : « La nutrition est soumise au recommencement : la foi l'est exactement dans la même mesure, et le récit [biblique] associe étroitement l'une et l'autre. »[312]

Nous n'en aurons donc jamais fini de ces questions ? Sûrement pas plus que de manger ou de respirer.

- Vers un « porter Dieu » enthousiaste.

Enthousiaste : celui qui porte Dieu à l'intérieur de lui.

Maurice Zundel nous fait cette invitation qui rejoint notre intuition :

> Mais il y a un autre motif d'insister sur cette maternité divine, c'est que c'est là notre vocation, nous avons précisément la charge d'enfanter Dieu. Il y a donc en chacun de nous une vocation

[311] Maud AMANDIER et Alice CHABLIS, *Le déni : enquête sur l'Église et l'égalité des sexes.*, Montrouge, Bayard, 2014, p. 144.
[312] P. BEAUCHAMP, *L'un et l'autre testament*, *op. cit.*, p. 48.

de *Théotokos*. Nous avons tous à être mère de Dieu, nous avons tous à enfanter Dieu et je dirais que c'est là le sens même du Christianisme.[313]

Comme mère je suis invitée à prendre appui sur ma propre expérience pour entrevoir comment Dieu aime, comment il enfante et comment il se donne.

Mes expériences de femme et de mère viennent créer un socle sur lequel je peux bâtir une façon de dire Dieu : une théo-logie.

« Toutes choses finiront bien » ; « All shall be well ! » cette phrase revient à de nombreuses reprises dans le récit de Julienne de Norwich comme un refrain qui scande le texte. Une répétition qui permet au lecteur de se persuader que cette promesse ne s'adresse pas seulement à Julienne mais bien à nous tous. Julienne et Zundel ne font que s'inscrire dans un mouvement plus ancien : celui d'Origène et des pères grecs qui ont développé le thème de la « naissance du Verbe dans l'âme ».

> Chaque âme porte le Christ en elle, comme en un sein maternel. Si elle n'est pas transformée par une sainte vie, elle ne peut être dite mère du Christ. Mais chaque fois que tu accueilles en toi la parole du Christ et que tu lui donnes forme en ton intimité, quand tu la façonnes en toi comme en un sein maternel par ta méditation tu peux être dit mère du Christ. Saint Grégoire de Naziance [314]

Julienne n'a pas déplacé l'Eglise. Sa pensée est arrivée jusqu'à nous à travers les traces retrouvées dans les Ecritures, les images et les récits. Les mots de Luisa Muraro viennent redire autrement ce que nous croyons fermement : « L'écriture va de l'avant comme le creusement rudimentaire d'un tunnel : on creuse avec les mots dans la masse des mots. Pour faire passer de la pensée naturellement. » [315] C'est ce que Julienne a fait.

Cette lumière, cette pensée nous indique un chemin et nous éclaire les traces d'un Dieu discret et indicible. UN Dieu, Trinité aux multiples visages, qui s'est révélé à Julienne de Norwich :

> Je le vis. Dieu se réjouit d'être notre père. Dieu se réjouit d'être notre mère. Dieu se réjouit d'être notre véritable époux et d'avoir notre âme pour épouse bien-aimée. Chap. 52

Partons joyeusement avec ce dernier viatique : « All shall be well ! ». Croire Julienne c'est l'écouter quand elle fait cette promesse.

> Cette parole : "Tu ne seras pas vaincue.", il l'a prononcée avec force, comme une assurance et un réconfort contre toutes les tribulations qui peuvent advenir. Il ne dit pas : " Tu ne connaitras pas les tempêtes. Tu ne connaîtras pas les dures peines. Tu ne connaîtras pas la détresse." Mais il dit : " tu ne seras pas vaincue." Chap. 68

---

[313] Maurice ZUNDEL, *Sainte Marie, Mère de Dieu : devenir « mère du Christ »*, https://mauricezundel.com/sainte-marie-mere-de-dieu-devenir-mere-du-christ/ , 31 décembre 2021, (consulté le 27 juin 2022).

[314] Pierre MIQUEL, « La naissance de Dieu dans l'âme », *Revue des sciences religieuses*, 1961, vol. 35, n° 4, p. 388-389.

[315] L. MURARO, *Le Dieu des femmes*, *op. cit.*

II Va dire à mes frères.

- Ezèr khenegheddo.

Et j'entends le projet de Dieu pour chacune et chacun d'entre nous : « être une aide contre »

> Je ferai pour lui une aide comme devant et contre lui. Je dois traduire par deux mots- devant et contre- le mot hébreu " neghed ". Khenegheddo employé de cette façon, soit " comme devant et contre lui ", n'apparait que dans ce chapitre et nulle part ailleurs dans les Ecritures. Rashi traduit par " une aide contre lui " en expliquant que la femme sera pour lui une aide et que si l'homme ne se montre pas digne d'elle, elle sera contre lui. C'est cette lecture qui rend compte de la nature décisive de la femme sans l'affubler de l'habituelle condition de génitrice. Mais ce neghed ne contient pas seulement le contre. Sa racine prévoit le devant, elle comporte le rang de qui se place naturellement devant une armée, et elle produit d'autre part la racine du verbe raconter, car celui qui se met à raconter une histoire se place naturellement devant les autres, non seulement frontalement, mais aussi dans ce devant vers lequel il veut conduire l'écoute des autres.[316]

Cette formule que Dieu utilise pour la première et dernière fois, « une aide contre lui » ne dit-elle pas la vocation de la femme ! Sous la plume d'Erri De Luca qui jette sur les textes bibliques un regard original, notre nature décisive, n'est pas d'abord d'être mère, mais de parler, de raconter ! Une féminité qui semble délestée de l'obligatoire maternité !

Nous savons que la première fois qu'apparait une expression dans la Bible doit attirer notre attention. Combien plus quand c'est la seule fois ! une sorte d'apax…ce terme de ezèr n'étant utilisé que pour qualifier Dieu lui-même.

Notre vocation serait donc de nous tenir « comme une aide contre ». Une aide en vis-à-vis, mais aussi un garde-fou. Alors tenons-nous en face, sujet parlant et vigilant. [317]

André Wénin, lui aussi insiste sur cette « aide » qui dit-il « dans la Bible décrit une intervention indispensable pour sauver d'un péril mortel et qui est quasiment toujours le fait de Dieu. »[318] Nous sommes loin de « l'aide-ménagère et seconde » que nous avons pu entendre dans le discours de l'Eglise entre sacristie et bouquets ! Wénin souligne lui aussi la proximité entre nègèd et nagad : vis-à-vis et raconter ou rapporter.

Notons que ce verset biblique précède immédiatement l'épisode de la « création d'Eve » qui pourtant n'a pas été interprété par nombre de nos prédécesseurs dans cet esprit, assignant à la femme tirée de la côte une place définitivement seconde. Paul Beauchamp, nous l'avons vu

[316] Erri DE LUCA, *Noyau d'olive*, Paris, Folio, 2013, p. 51.
[317] *Ibid.*
[318] A. WENIN, *D'Adam à Abraham ou Les errances de l'humain*, *op. cit.*, p. 72.

plus haut dans notre recherche précise dans un commentaire de Gn 2,15-24, texte de la « création d'Eve » : « vint la femme et advint l'homme à la parole. » [319]

Au moment précis où l'homme va être confronté à l'altérité, il lui adviendra la parole.

Mais dans un même élan comme le souligne Wénin, l'homme s'avère incapable de consentir à l'altérité et congédie Dieu.[320] Refuser l'altérité, celle de la femme, n'est-ce pas se passer de Dieu ?

Nous pouvons entendre que notre façon de nous tenir contre et parlant, permettra peut-être de sauver l'humain d'un « péril mortel » : celui de se passer de Dieu, d'affadir sans cesse un langage sur Dieu fossilisé et erroné. Un langage comme un cancer pour l'imagination. Parler en langage plus respectueux, parler en langue maternelle, permettrait de nous sauver tous, collectivement, et de nous faire accéder à une meilleure réception de ce Dieu, qui sans cesse, et nous échappe et s'offre dans sa Trinité toujours inouïe.

Nous tenir comme une force de parole qui redit combien le langage est essentiel. Combien le questionner constamment, est acte théologique et ouverture à la Trinité.

Remettre constamment sur le métier cet ouvrage. Celui de penser un langage toujours capable de produire du neuf, du beau, du différent, de l'autre et de rendre témoignage d'un Dieu loin de l'image qui est souvent la nôtre et qu'en donne Sylvie Germain quand elle parle « des croyants assoupis dans leur foi ou tout amidonnés de dogme »[321] ,« fossilisés ». [322]

Penser un langage comme « une viande forte », langage de Julienne, comme des « imagenes agentes », ces « images frappantes » qui font évènements visuels dans nos enluminures ou évènements de langage.[323]

Réentendre pour notre compte la mission que Jésus confie à Marie Madeleine « Va dire à mes frères… » (Jn 20, 17) et relire aussi ce que nous disent Congar, Zundel ou Rahner à propos de l'Eglise. En être les sentinelles.

> . Si le langage de la foi n'est pas enraciné dans cette expérience (expérience libératrice de l'être humain et de Dieu), il risque d'abîmer Dieu et d'égarer la personne. [324]

> L'Eglise se trouve désormais devant une double tâche : d'une part, devenir plus pleinement masculine *et féminine,* d'autre part sauver les valeurs féminines sans maintenir les femmes dans le gynécée des qualités charmantes et passives, dont elles veulent sortir pour être traitées simplement et authentiquement comme des personnes. [325]

---

[319] P. BEAUCHAMP, « La création des vivants et de la femme. Lecture allégorique de Gn 2,15-24 », art cit, p. 108.
[320] A. WENIN, *D'Adam à Abraham ou Les errances de l'humain*, *op. cit.*, p. 86.
[321] S. GERMAIN, *Mourir un peu*, *op. cit.*, p. 45.
[322] *Ibid.*, p. 18.
[323] Aurélien DRU, « L'Art de la Mémoire de Frances A. Yates. La mnémotechnie de l'Antiquité à la Renaissance : d'une discipline méthodique d'ordonnancement des pensées à une pratique ascétique de perfectionnement spirituel », p. 2018.
[324] R. MARTINEZ DE PISON LIEBANAS, « La fragilité selon Maurice Zundel », art cit, p. 235.
[325] Y.M. CONGAR, *Je crois en l'Esprit Saint, le fleuve de Vie coule en Orient et en Occident.*, *op. cit.*, p. 215.

- Va dire.

Au terme de notre travail, j'ai envie de croire que nous avons légèrement modifié notre image de Dieu. Nous nous sommes frayés des routes nouvelles. Après avoir visité les terres mystiques, celles des plaines aux menstrues de lait et de miel, celles des enluminures, et être arrivée jusqu'à rencontrer le « Dieu différent » de Zundel, j'ai l'assurance que ces traces ont toujours existé.

Les hommes ont toujours eu recours à ce parler différent, ce parler en féminin, cette langue maternelle, cette langue du maternel. De temps en temps cette rivière s'enfouie dans les sables de l'oubli ou de la bien-pensance.

A nous de désensabler, de permettre de nouvelles résurgences, de creuser pour retrouver et mettre au jour de nouvelles traces. Nul besoin d'inventer une langue compliquée, simplement transmettre la langue de la Bible, de Julienne et de ces contemporains, celle des images, de Zundel et celle de Congar. Les mots sont déjà là, il nous faut nous en emparer et les transmettre comme une autre bonne nouvelle.

Ici un langage féminin, un langage du féminin, comme la marque d'une attention renouvelée à l'incroyable de la révélation d'un Dieu trinitaire, autre et trinitaire.

Nous avons de quoi *arriver à des découvertes utiles.*

III Repartir : de prologue à prologue.

Cette recherche n'est pas close, loin s'en faut. Elle ouvre sur d'autres explorations et permettra à des femmes et des hommes de faire des pas supplémentaires en apportant des éléments nouveaux, des traces nouvelles ou d'autres développements théologiques. La multitude des chercheurs, la multitude des regards, donneront à voir un Dieu différent. Des pans entiers de cette problématique n'ont pas été abordés.

Nous devrions repartir dans le temps et dans l'espace. Nous pourrions voyager vers la « Sophia » dans les textes anciens. Une étude du livre d'Isaïe permettant de mettre en lumière ces images féminines de Dieu n'a, semble-t-il pas été réalisée. Une relecture du Cantique des cantiques avec cette clé de lecture que nous a donné Christian de Chergé.

Nous irions relire certaines lettres de Paul où l'apôtre se compare à une mère.[326](Lettre aux Thessaloniciens ou aux Galates)

Nous aurions sûrement à explorer les textes sur « la naissance de Dieu dans l'âme » qui dans un langage très explicite nous parlent de « l'âme prête à concevoir », de « l'âme grosse de Dieu aussi souvent qu'elle pense à Lui. »…[327]

Nous pourrions explorer d'autres langues et d'autres cultures à l'instar du malgache et du ray-aman-dreny. Paul Baudiquey et Maurice Zundel mériteraient eux aussi que nous passions plus de temps en leur compagnie.

Nous pourrions nous poser la question du rôle de la mémoire : la Bible des pauvres met en place des moyens mnémotechniques. Il semble que le *Livre des Révélations* soit lui aussi teinté des « arts de la mémoire » qui avait cours au Moyen Age. [328] La mémoire et l'oubli : celui de cette langue qui a été parlée depuis longtemps et que nous devrions réapprendre à parler. La « métaphore vive » par sa charge « d'évènement de langage » ne participe-t-elle pas de la mnémotechnie, et dans ce cadre, l'utilisation d'images féminines ne participent-elles pas de cet art du souvenir ? [329]

Dieu comme femme ou mère, Jésus accouchant ou l'Esprit comme figures féminines auront marqué notre mémoire et nous invitent à laisser les oripeaux de langage patriarcal. Nous aurions à revisiter, enrichis de ces découvertes, les grandes affirmations théologiques, dogmatiques, et ecclésiologiques ou pneumatologiques.

Ce travail n'est-il pas lui-même que le prologue d'un travail plus vaste à entreprendre et à faire connaitre aux femmes et aux hommes de notre temps ?

Ces traces, celles que nous avons découvertes, celles à découvrir ne seraient-elles pas celles d'une nappe phréatique, dont nous ne verrions que des résurgences éparses mais qui irriguent secrètement tout notre monde ?

Nous ne pouvons que mentir et être atteints de folie mortelle comme nous le disent ensemble saint Justin et Grégoire de Nysse, et pourtant nous avons reçu une mission : dire Dieu en langage d'humain puisque c'est celui qu'emprunte Dieu lui-même ! [330]

---

[326] S. BUTTICAZ et C. COMBET-GALLAND, « L'homme de Tarse, Mère et sage-femme », art cit.
[327] P. MIQUEL, « La naissance de Dieu dans l'âme », art cit.
[328] Robert BOENIG, « Julian of Norwich and the art of memory », *Studies in spirituality*, 2009, n° 19, p. 25-34.
[329] Frances YATES dans *L'art de la mémoire* parle « d'imagenes agentes » ou images frappantes qui suscitent un choc émotionnel et facilite le processus de mémorisation.
[330] Voir les citations du paragraphe « Nommer Dieu ».

Père, Dieu, Créateur, Seigneur, Maître ne seraient que des balbutiements ? Si comme le dit Saint Justin, les mots pour désigner Dieu ne sont pas des noms mais « des appellations motivées par ses bienfaits et par ses œuvres », ajoutons l'appellation de « Mère » ou mieux de « femme » qui dira un peu des bienfaits et des œuvres de Dieu.

Il est temps de nous reposer la question : Dieu peut-il se dire au féminin ? Dieu s'est-il déjà dit au féminin sans que nous l'ayons reconnu ? Dieu, pouvons-nous le dire aussi au féminin ? Et plus encore, laissons-nous à Dieu la liberté de se dire autrement ? Sommes-nous prêts à l'entendre ? Sommes-nous disposés à le découvrir dans les signes des temps, ces traces parfois infimes où il se dévoile toujours différent ?

Ecoutons pour finir ces quelques mots de Paul Beauchamp :

> Dans la mesure où le récit est vivant, - et j'espère que le mien l'a été - le narrateur à la différence de ceux qui "racontent toujours la même chose" ne cherche pas une oreille comme " cible " (ce que disent les publicitaires), mais quasiment comme refuge, lieu de franchise et d'accueil.[331]

Et je garde au cœur ce Dieu qui ~~est~~ ray-aman-dreny.

Douceline Duthoit Bertrand Juin 2023 [332]

[331] P. BEAUCHAMP, *L'un et l'autre testament*, *op. cit.*, p. 51-52.

[332] Que cette ultime note de bas de page soit un éloge à toutes ces notes discrètes glanées au fil de mes lectures.Elles ont été des traces précieuses. Elles sont à l'origine de splendides découvertes ! Qu'elles en soient remerciées !

Bibliographie.

Le bestiaire de la Bible : le pélican, symbole de l'amour du Christ, https://fr.aleteia.org/2019/06/25/le-bestiaire-de-la-bible-le-pelican-symbole-de-lamour-du-christ/ , 25 juin 2019, consulté le 24 octobre 2022.

ALBOCICADE, *Le Physiologue, Bestiaire Spirituel*, s.l.

AMANDIER Maud et CHABLIS Alice, *Le déni : enquête sur l'Église et l'égalité des sexes.*, Montrouge, Bayard, 2014, 392 p.

ATTIAS Jean-Christophe, *Moïse fragile*, Paris, Alma éditeur, 2015.

BAGLIANI Agostino Paravicini, « Le corps féminin au Moyen Âge / Il corpo femminile nel Medioevo. Micrologus e-book. Préface. », *to order this e-book: https://www.hoepli.it/ebook/le-corps-feminin-au-moyen-age-il-corpo-femminile-nel-medioevo/9788884505613.html*.

BALMARY Marie, *La divine Origine : Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 2000.

BASCHET Jérôme, *Le sein du père : Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard (coll. « Le temps des images »), 2000, 413 p.

BASCHET Jérôme, « Le sein d'Abraham : un lieu de l'au-delà ambigu (théologie, liturgie, iconographie) », *Civilisation Médiévale*, 1996, vol. 3, n° 1, p. 71-94.

BASCHET Jérôme, « Eve n'est jamais née. Les représentations médiévales et l'origine du genre humain », p. 38.

BASTIT Agnès, « L'Evangile selon Iréné », *Fondation Saint Irénée*, 1 janvier 2020.

BAUDIQUEY Paul, *Rembrandt, le Retour du prodigue*, Paris, Mame (coll. « Un certain regard »), 1995, 103 p.

BAUDIQUEY Paul, *Découvrir « Le retour du fils prodigue » peint par Rembrandt | RCF*, https://www.rcf.fr/articles/vie-spirituelle/decouvrir-le-retour-du-fils-prodigue-peint-par-rembrandt, consulté le 1 septembre 2022.

BEAUCHAMP Paul, *Cinquante portraits bibliques*, Paris, Editions Points (coll. « Points »), 2013.

BEAUCHAMP Paul, « La création des vivants et de la femme. Lecture allégorique de Gn 2,15-24 » dans *La vie de la Parole. De l'Ancien au nouveau testament*, Belgique, Desclée, 1987.

BEAUCHAMP Paul, *Parler d'écritures saintes*, Paris, Editions du Seuil, 1987, 118 p.

BEAUCHAMP Paul, *L'un et l'autre testament*, Paris, Seuil (coll. « Parole de Dieu »), 1977, vol.2. Accomplir les Écritures.

BEGUIN Édith, « Résonances de la lettre du féminin », *Les Lettres de la SPF*, 2015, vol. 34, n° 2, p. 107-114.

BENOIT XVI, *Jésus de Nazareth*, Paris, Flammarion, 2007.

BERNARD Matthieu, « La Parole et le Jugement. Lecture d'Isaïe 66 », *Nouvelle revue théologique*, 2011, vol. 133, n° 4, p. 529-546.

BLUM André, « Un manuscrit inédit du XIIIe siècle de la « Bible des pauvres » », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, 1925, vol. 28, n° 1, p. 95-112.

BOENIG Robert, « Julian of Norwich and the art of memory », *Studies in spirituality*, 2009, n° 19, p. 25-34.

BOENIG Robert, « The God-as-Mother Theme in Richard Rolle's Biblical Commentaries », *Mystics Quarterly*, 1984, vol. 10, n° 4, p. 171-174.

BOESPFLUG François, *Dieu et ses images : une histoire de l'Éternel dans l'art*, Montrouge, Bayard, 2017.

BOESPFLUG François, *Le texte ou/et l'image ?*, Vallet, M-Editer (coll. « Livre'L »), 2010.

BŒSPFLUG François, « Dieu En Mère ? Féminité et maternité de la figure de Dieu le Père dans l'art médiéval d'occident (XIe-XVe siècle) », *Revue des sciences religieuses*, 15 mars 2009, n° 83/1, p. 23-49.

BOESPFLUG François, « L'art chrétien comme "lieu théologique" », *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1999, vol. 131, n° 4, p. 385-396.

BOESPFLUG François et FOGLIADINI Emanuela, *Crucifixion : la crucifixion dans l'art un sujet planétaire.*, Montrouge, Bayard, 2019.

BORRESEN Kari Elisabeth, « L'usage patristique de métaphores féminines dans le discours sur Dieu », *Revue Théologique de Louvain*, 1982, vol. 13, n° 2, p. 205-220.

BUFFON Georges-Louis Leclerc comte de (1707-1788) Auteur du texte, *Histoire naturelle, générale et particulière. Tome 1 / avec la description du Cabinet du roy.*, s.l., 1749.

BUTTICAZ Simon et COMBET-GALLAND Corina, « L'homme de Tarse, Mère et sage-femme » dans *Une Bible. Des hommes.*, Genève, Labor et Fides, 2021, p. 206-229.

BYNUM Caroline Walker, « Jesus as Mother and Abbot as Mother : Some Themes in Twelfth-Century Cistercian Writing », *The Harvard Theological Review*, 1977, vol. 70, n° 3/4, p. 257-284.

CABASSUT André, « Une dévotion médiévale peu connue. La dévotion à "Jésus Notre Mère". », *Revue d'ascétique et de Mystique*, 1949, vol. 25, p. 234-245.

CASSIN Barbara, « Politique des langues », *Hermès, La Revue*, 2018, vol. 80, n° 1, p. 187-195.

CASSINGENA-TREVEDY François, *Étincelles. 1*, Genève, Ad solem, 2004, 150 p.

CASTIGLIONI Luca, *Filles et fils de Dieu : égalité baptismale et différence sexuelle*, Paris, Cerf (coll. « Cogitatio fidei »), 2020, 687 p.

CAUSSE Jean-Daniel et CUVILLIER Élian, *Traversée du christianisme : exégèse, anthropologie, psychanalyse*, Montrouge, Bayard, 2012.

CAUSSE Michèle, « Pour en finir avec l'Androlecte », *Séminaire Nicole -Claude Mathieu*, 1998, (coll. « Collège de France »).

CHERGE Christian de et SALENSON Christian, *Retraite sur le « Cantique des Cantiques »*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle cité (coll. « Spiritualité »), 2013.

CHOLVY Brigitte, « Les analogies christiques d'Henri de Lubac » dans *Nommer Dieu, l'analogie revisitée*, Lessius., Belgique France, (coll. « Donner raison. Théologie »), 2016, p. 127-159.

CHOURAQUI André, *La Bible*, Paris, Cerf, 2016.

CONGAR Yves Marie, « Sur la maternité en Dieu et la féminité du Saint-Esprit » dans *Je crois en l'Esprit Saint*, Paris, Cerf, 1980, p. 206-218.

CONGAR Yves Marie, *Je crois en l'Esprit Saint, le fleuve de Vie coule en Orient et en Occident.*, Paris, Cerf, 1980, vol.3.

DE LUCA Erri, *Un nuage comme tapis*, traduit par Danièle Valin, Paris, Gallimard (coll. « Collection Folio »), 2015.

DE LUCA Erri, *Les saintes du scandale*, traduit par Danièle Valin, Paris, Mercure de France (coll. « Traits et portraits »), 2013.

DE LUCA Erri, *Noyau d'olive*, Paris, Folio, 2013.

DE LUCA Erri, *Et il dit*, traduit par Danièle Valin, Paris, Gallimard (coll. « Du monde entier »), 2012.

DE NORWICH Julienne, *Le livre des révélations*, traduit par Roland Maisonneuve, Paris, Cerf (coll. « Sagesses chrétiennes »), 1992, 303 p.

DE ZAYAS Marius, « Picasso parle : interview de Picasso. », *The Arts*, 1923, III, n° 5, p. 315-326.

DIERKENS Alain, BARTHOLEYNS Gil et THOMAS GOLSENNE (eds.), « La Performance des images », *Université de Bruxelles*, 1 janvier 2010, n° 19, (coll. « Problèmes d'histoire des religions »).

DONADIEU-RIGAUT Dominique, « Les ordres religieux et le manteau de Marie », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, 15 janvier 2001, n° 8, p. 107-134.

DRU Aurélien, « L'Art de la Mémoire de Frances A. Yates. La mnémotechnie de l'Antiquité à la Renaissance : d'une discipline méthodique d'ordonnancement des pensées à une pratique ascétique de perfectionnement spirituel », p. 2018.

DUPONT-ROC Roselyne et DEBIE Muriel, *Après Jésus : l'invention du christianisme*, Paris,

Albin Michel, 2020, 700 p.

DUSSART André, « Paul Ricœur et le deuil de la traduction absolue », *Equivalences*, 2007, vol. 34, n° 1, p. 31-46.

GEFFRE Claude, *Croire et interpréter : le tournant herméneutique de la théologie*, Paris, Cerf, 2001, 173 p.

GEFFRE Claude, « "Père" comme nom propre de Dieu. », *Concilium*, 1981, n° 163, p. 67-77.

GEFFRE Claude, « La révélation hier et aujourd'hui, De l'Ecriture à la prédication ou les actualisations de la Parole de Dieu. » dans *Révélation de Dieu et la gages des hommes*, Paris, Cerf.

GERMAIN Sylvie, *Mourir un peu*, Paris Perpignan, Desclée de Brouwer (coll. « Desclée de Brouwer poche »), 2017.

GIBELLINI Rosino, *Panorama de la théologie au XXe siècle*, Nouvelle édition revue et Corrigée., Paris, Cerf (coll. « Initiations »), 2004, 684 p.

GOUNELLE André, *Dieu encore et toujours*, Paris, Van Dieren éditeur (coll. « Débats »), 2019.

GREINER Dominique, « François de Sales ou l'éclat du langage pour dire Dieu », *La Croix*, 19 janv. 2023 p.

GREISCH Jean, « Trace et oubli : entre la menace de l'effacement et l'insistance de l'ineffaçable », *Diogene*, 2003, vol. 201, n° 1, p. 82-106.

GREISCH Jean, « Penser la Bible : l'herméneutique philosophique à l'école de l'exégèse biblique », *Revue biblique*, janvier 2000, vol. 107, n° 1, p. 81-104.

HECK Christian et DEREMBLE Jean-Paul, *La Bible des pauvres*, Ebook, Saint Léger Editions, 2022.

HORVILLEUR Delphine, *Comment les rabbins font les enfants ? Sexe, transmission, identité dans le judaïsme.*, Paris, Librairie générale française (coll. « Biblio essais »), 2017.

HORVILLEUR Delphine, *En tenue d'Ève, féminin, pudeur et judaïsme*, Paris, Grasset, 2013, 190 p.

JURGENSON Luba, « Trace », *Témoigner. Entre histoire et mémoire. Revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz*, 1 mars 2014, n° 117, p. 152-153.

KAYSER Paulette, *Emmanuel Levinas : la trace du féminin*, 1re éd., Paris, Presses universitaires de France (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 2000, 260 p.

KEEL Othmar, *L'éternel féminin : une face cachée du Dieu biblique [exposition, Musée d'art et d'histoire de Fribourg, Suisse, 7 décembre 2007-6 avril 2008]*, Genève Fribourg [Paris], Labor et fides, 2007.

KRÄMER Sybille, « Qu'est-ce donc qu'une trace, et quelle est sa fonction épistémologique ?

État des lieux », *Trivium. Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften*, traduit par Cécile Chamayou-Kuhn, 30 mars 2012, n° 10.

KRETSCHMER Marek Thue et SCHMITT Jean-Claude, « La typologie biblique comme forme de pensée dans l'historiographie médiévale », *Textes et Etudes du Moyen Age*, 1 janvier 2014.

LACOSTE Jean-Yves et RIAUDEL Olivier, *Dictionnaire critique de théologie*, Paris, Puf (coll. « Quadrige »), 2007.

LA-CROIX.COM, *Les ambiguïtés du mot « Père »*, https://croire.la-croix.com/Les-formations-Croire.com/Theologie/La-paternite-de-Dieu-dans-nos-vies/2e-etape-Les-ambiguites-du-mot-Pere/Les-ambiguites-du-mot-Pere, consulté le 10 septembre 2021.

LAGORIO Valérie M., « Variations on the theme of God's Motherhood in Medieval English Mystical and Devotional Writings », *Studia Mystica*, 1985, vol. 8, n° 2, p. 15-37.

LEGRAND Hervé, « Les femmes sont-elles à l'image de Dieu de la même manière que les hommes ? », *Nouvelle revue théologique*, 2006, vol. 128, n° 2, p. 214-239.

LEVINAS Emmanuel, « La Trace De L'autre », *Tijdschrift voor Filosofie*, 1963, vol. 25, n° 3, p. 605-623.

LISON Jacques, « Dire le "scandale trinitaire" aujourd'hui » dans *Dire Dieu aujourd'hui : actes du Congrès de la Société Canadienne de Théologie*, Montréal, Fides (coll. « Héritage et projet Foi chrétienne »), 1994, p. 175-198.

LOBRICHON Guy, « La Bible des pauvres du Vatican, Palat. lat. 871. Essai sur l'émergence d'une spiritualité laïque dans l'Allemagne de la fin du Moyen Âge », *Mélanges de l'école française de Rome*, 1986, vol. 98, n° 1, p. 295-327.

MARTINEZ DE PISON LIEBANAS Rámon, « La maternité de Dieu selon Maurice Zundel », *Revue philosophique et théologique de Fribourg*, 1996, n° 43, p. 473-487.

MARTINEZ DE PISON LIEBANAS Rámon, « La fragilité selon Maurice Zundel » dans *Dire Dieu aujourd'hui*, Québec, Fides (coll. « Héritage et projet »), vol.54, p. 213-238.

MESCHONNIC Henri, *Au commencement : traduction de la Genèse*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002.

MIKUZ Jure, « Le sang et le lait dans l'imaginaire médiéval », 1 janvier 2013.

MIQUEL Pierre, « La naissance de Dieu dans l'âme », *Revue des sciences religieuses*, 1961, vol. 35, n° 4, p. 378-406.

MOLLAT Michel et VAUCHEZ André, *Histoire du christianisme des origines à nos jours. 6 : Un temps d'épreuves (1274 - 1449) / sous la responsabilité de Michel Mollat DuJourdin*, Paris, Desclée-Fayard, 1990, 945 p.

MOLLENKOTT Virginia R, *Dieu au féminin : images féminines de Dieu dans la Bible*,

Montréal, Paulines, 1990.

MOLTMANN Jürgen, « Le Père maternel : Le patripassianisme trinitaire surmonte-t-il le patriarcalisme théologique ? », *Concilium*, 1981, n° 163, p. 79-86.

MOREL Corinne, *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*, s.l., Archipoche, 2009.

MURARO Luisa, *Le Dieu des femmes*, traduit par Dorothée Bauschke et traduit par Axelle Cassiers, Bruxelles [Paris], Lessius (coll. « Donner raison »), 2006.

PÄCHT Otto, *L'enluminure médiévale : Une introduction*, traduit par Jean Lacoste, Paris, Macula, 1997.

PARMENTIER Élisabeth, *Les filles prodigues : défis des théologies féministes*, Genève, Labor et Fides (coll. « Lieux théologiques »), 1999, 279 p.

PARMENTIER Élisabeth, DAVIAU Pierrette et SAVOY Lauriane, *Une bible des femmes : vingt théologiennes relisent des textes controversés*, Genève, Labor et Fides, 2018, 287 p.

PELLETIER Anne-Marie, *L'Église et le féminin : revisiter l'histoire pour servir l'Évangile*, Paris, Salvator, 2021, 173 p.

PICARD Clarisse, *Philosophie de l'enfantement : cinq méditations*, Paris, Classiques Garnier (coll. « Philosophies contemporaines »), 2022, 279 p.

PORCILE SANTISO Maria Teresa, *La femme, espace de salut : mission de la femme dans l'Eglise : une perspective anthropologique*, Paris, Cerf, 1999.

PRIETO DE ACHA Jean Claude, *La dévotion au Sacré-Coeur - Résumé historique et théologique : 2. Le Moyen Age*, http://www.spiritualite-chretienne.com/s_coeur/resume_b.html , 2019, consulté le 17 mars 2022.

RAKOTONDRASOA Charles, « Abba et Ray Aman-dreny : La paternité de Dieu selon Jésus Christ reçue par la culture malgache ».

RAYNAUD Christiane, *Le commentaire de document figuré en histoire médiévale*, Paris, Colin (coll. « Collection Cursus Histoire »), 1997, 223 p.

REVERDY Pierre, « L'image », *Nord-Sud*, mars 1918, vol. 2, n° 13, p. 3-6.

RICŒUR Paul, « Poétique et symbolique » dans *Initiation à la pratique de la théologie*, Paris, Cerf, 1987, vol.I Introduction, p. 37-61.

RICŒUR Paul, « Parole et symbole », *Revue des sciences religieuses*, 1975, vol. 49, n° 1, p. 142-161.

RICŒUR Paul, *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil (coll. « L'ordre philosophique »), 1969.

RÖMER Thomas et BOYER Fréderic, *Une Bible peut en cacher une autre. Le conflit des récits*, Montrouge, Bayard Culture (coll. « Essais religieux divers »), 2021.

ROOSZ, Chantal, « L'image de Dieu maternel dans l'œuvre de François de Sales », *Université*

Paul Verlaine-Metz, 1999, (coll. « HAL open science »), p. 224.

ROSS Susan A., « Féminisme et théologie », *Raisons politiques*, 2001, no 4, p. 133-146.

SAINTE THERESE DE L'ENFANT JESUS, *Manuscrits autobiographiques*, Seuil., Paris, (coll. « Livre de vie »), 1962, 315 p.

SCHNEIDERS Sandra M., *Le texte de la rencontre*, Paris, Cerf/Fides (coll. « Lectio Divina »), 1995.

SOULETIE Jean-Louis et BRECHOIRE Jacques, « L'analogie sacramentelle » dans *Nommer Dieu : l'analogie revisitée*, Paris, Lessius (coll. « Donner raison »), p. 195-222.

STAHL Janine, « A propos d'« en Mémoire d'Elle » : perspective et interprétations », *Revue des sciences religieuses*, 1987, vol. 61, n° 4, p. 225-235.

SULIVAN Jean, *Ligne de crête, suivi de, Les hommes du souterrain*, Paris, Desclée de Brouwer (coll. « Connivence »), 1978, 232 p.

THOMASSEN Magdalene, *Traces de Dieu dans la philosophie d'Emmanuel Levinas*, Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Philosophie & théologie »), 2017, 282 p.

VASSE Denis et MUCKENSTURM Françoise, *La vie et les vivants*, Paris, Seuil, 2001, 232 p.

WENIN André, *D'Adam à Abraham ou Les errances de l'humain : lecture de « Genèse » 1,1-12,4*, Paris, Cerf (coll. « Lire la Bible »), 2007.

WIENER Claude, *Le Deuxième Isaïe, le prophète du nouvel Exode*, Paris, Cerf (coll. « Cahiers Évangile »), 1977.

WOODROW Alain, « Pedro Arrupe, (1907-1991) » dans , s.l., Encyclopædia Universalis.

ZAPPERI Roberto, *L'homme enceint*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Les chemins de l'histoire »), 1983.

ZUNDEL Maurice, *Sainte Marie, Mère de Dieu : devenir « mère du Christ »*, https://mauricezundel.com/sainte-marie-mere-de-dieu-devenir-mere-du-christ/ , 31 décembre 2021, consulté le 27 juin 2022.

« Maître Eckhart et ses disciples. »

Solennité de l'Épiphanie du Seigneur (6 janvier 2022) | François, https://www.vatican.va/content/francesco/fr/homilies/2022/documents/20220106_omelia-epifania.html, consulté le 11 janvier 2022.

La Traduction œcuménique de la Bible (TOB), Paris, Bibli'o.

Le Talmud : Les 613 Mitsvot, http://letalmud.blogspot.com/2010/01/les-613-mitsvot.html, consulté le 25 février 2021.

Audience générale du 1er décembre 2010 : Julienne de Norwich, Benoit XVI, https://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/audiences/2010/documents/hf_ben-xvi_aud_20101201.html, consulté le 3 décembre 2021.

Angélus, 10 septembre 1978 | Jean Paul I, https://www.vatican.va/content/john-paul-i/fr/angelus/documents/hf_jp-i_ang_10091978.html, consulté le 29 décembre 2021.

Saint Bernard — Commentaire du Cantique des cantiques, http://docteurangelique.free.fr/bibliotheque/complements/cantiquedescantiquessaintbernard.htm, consulté le 15 décembre 2022.

Qui est Dieu ? Dieu le Père n'est-il pas plutôt une bonne Mère ?, https://prixm.org/articles/dieu-homme-femme-masculin-feminin-bible-roublev, consulté le 2 janvier 2022.

Saint Augustin — Commentaire sur les Psaumes, http://docteurangelique.free.fr/bibliotheque/complements/psaumessaintaugustin.htm, consulté le 5 mai 2023.

La Bible de Jérusalem (Texte complet - Versets structurés), Paris, CTAD.

La manifestation de Dieu à la manière de seins féminins, https://prixm.org/articles/seins-dieu-femme-bible-shaddai, consulté le 2 septembre 2022.

« Pour-comprendre-la-traduction-Chouraqui-par-Cyril-Aslanov.pdf ».

Table des matières.

Prologue. 5

Avant de Partir. 5

Lettre à Mahault, Ninon et Blanche, 5

Va vers toi ! 7

Itinéraire. 9

Première partie : *Rassembler des échantillons.* 11

I Les traces du féminin dans les textes des mystiques. 11

A Julienne de Norwich. (1342-1416) 11

- Prudence et réserve face à l'audace. 12

Etudes des textes de Julienne : un filon d'or. 13

- Donner sa vie pour donner la vie : Jésus notre vraie mère. 13
- Jésus nous nourrit. 15
- Une invitation à entrer dans le côté du Christ. 17
- Une Trinité revisitée : Père, Mère et Bonté. 18
- Inspiration biblique. 19
- Des métaphores qui créent du neuf. 21

B Une dévotion médiévale à "Jésus Notre Mère". 22

- Anselme de Cantorbéry et quelques autres. 23
- Saint Augustin. (354-430) 24
- Saint François de Sales. (1567-1622) 25

Premier bilan. 27

II Les traces du féminin dans l'iconographie. 27

- Contemporanéité des images ou intemporalité. 29
- Imago Dei : à l'image de Dieu ? 31

Choix d'un corpus d'images. 33

A Images de parturition. 34

- Image simple : « Création d'Eve » ou « l'accouchement costal d'Adam ». 34

B Littérature typologique. 38

- Images en diptyque : Christ en croix accouchant de l'Eglise dans les Bibles moralisées. 39
- Image composée dans les « Bibles des pauvres ». 42

C Images de Nutrition. 44

- « Le pélican ressuscitant ses petits » ou « pélican mystique ». 45
- Sang et lait comme nourriture : La double intercession. 46

D Images de portage. 47
- Sein d'Abraham. 47
- L'âme représentée comme un enfant. 48
- Trône de grâce. 50
- Trône de grâce et sein d'Abraham. 51

Deuxième bilan. 51

Deuxième partie : *S'élever à des vues plus générales*. 53

I Un détour par la question du langage. 53

Nos chants n'ajoutent rien à ce que tu es. 53

Indispensable langage. 54
- Dieu le premier, parle. 54
- Question du langage « sur Dieu ». 56

II Réinterroger la métaphore du Père en compagnie de Paul Ricœur. 58
- La « métaphore paternelle » comme expression récurrente. 58
- Métaphore du Père. 59
- Dieu ~~est~~ Père. 63
- La paternité : du fantasme au symbole. 63

III Nommer Dieu. 65

Pour continuer. 66
- Dieu. 67
- Créateur. 67
- Paternellement maternel et maternellement paternel. 68
- Père et mère. 68
- Ray-aman-dreny : une réflexion sur le langage comme moyen d'inculturation. 69

Troisième Bilan. 71

IV Glissements, disparitions et récupérations. 72

A Glissements dans les images. 72

B Glissements dans les textes bibliques. 73

1 La patronne. 74

2 Des exemples de glissement. 75
- YHWH le nom de Dieu remplacé par Seigneur. 75
- La Ruhā. 76
- « El shaddaï » Dieu des seins… Dieu tout puissant. 77

C Des traductions. 79
- La vulgate. 79
- Cantique des cantiques. 80

Quatrième bilan. 81

Troisième partie : *Se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles.* 82

I Des théologiens du XXe siècle et l'image d'un Dieu féminin. 82

A Paul Baudiquey, l'amoureux de Rembrandt. (1926-2001) 82

B Paul Beauchamp, l'exégète. (1924 -2001) 84

C Karl Rahner le théologien. (1904-1984) 85

D Yves Congar le théologien. (1904-1995) 87

E Maurice Zundel le mystique. (1897-1975) 88

- La maternité de Dieu selon Maurice Zundel. 88

F Des manières d'être théologien. 91

II Reprise théologique. 93

A Soupçons et maïeutique. 93

- Passé utilisable. 94

B Archéologie et orpaillage. 96

- Qu'est-ce qu'une trace ? Justification du titre. 96
- L'autocommunication de Dieu comme trace. 98
- Hommes-traces. 98

C Me tenir dans la trace. 99

D Trinité inouïe. 102

Epilogue provisoire : Va vers toi ? 106

I Aller au bout. 106

- Souviens-toi Israël ! 106
- Une femme sans tête : un corps d'appoint. 107
- Vers un « porter Dieu » enthousiaste. 107

II Va dire à mes frères. 109

- Ezèr khenegheddo. 109
- Va dire. 111

III Repartir : de prologue à prologue. 111

Bibliographie. 114

Table des matières. 122

THEOLOGICUM

Faculté de Théologie et de Sciences Religieuses

Deuxième Cycle

Traces du féminin dans l'image de Dieu.

Dieu peut-il se dire au féminin ?

Douceline Duthoit Bertrand

MÉMOIRE DE DIPLÔME

Présenté au Conseil des enseignants de l'ISTA

Faculté de Théologie et de Sciences Religieuses

Pour l'obtention du Diplôme supérieur de théologie des Arts

Document 2/2

Directrice : Madame Marie-Caroline de Marliave.

Deuxième lecteur : Frère Isaïa Gazzola.

Juillet 2023.

Je soussigné(e),

Douceline Duthoit Bertrand, certifie qu'il s'agit d'un travail original et que toutes les sources utilisées ont été indiquées dans leur totalité. Je certifie, de surcroît, que je n'ai ni recopié ni utilisé des idées ou des formulations tirées d'un ouvrage, article ou mémoire, en version imprimée ou électronique, sans mentionner précisément leur origine et que les citations intégrales sont signalées entre guillemets.

Je certifie être informée que la non-application de ces règles m'expose au Conseil de discipline, qui pourra aller jusqu'à prononcer la nullité du diplôme.

« Le féminin et ses symboles
procurent–ils le seul langage capable de dire
le sacré et le mystérieux,
pour les hommes comme pour les femmes ? »[1]

« La sémantique des images-objets et l'approche sérielle, qui lui est indispensable,
concourent donc à ouvrir l'image au-delà d'elle-même ,
sans pour autant négliger les relations structurales qui la composent. »[2]

Mais lorsqu'on est parvenu à ***rassembler des échantillons*** de tout ce qui peuple l'Univers, lorsqu'après bien des peines on a mis dans un même lieu des modèles de tout ce qui se trouve répandu avec profusion sur la terre, et qu'on jette pour la première fois les yeux sur ce magasin rempli de choses diverses, nouvelles et étrangères, la première sensation qui en résulte, est un étonnement mêlé d'admiration, et la première réflexion qui suit, est un retour humiliant sur nous-mêmes.[…] Cependant, en se familiarisant avec ces mêmes objets, en les voyant souvent, et pour ainsi dire, sans dessein, ils forment peu à peu des impressions durables, qui bientôt se lient dans notre esprit par des rapports fixes et invariables ; et de-là ***nous nous élevons à des vues plus générales***, par lesquelles nous pouvons embrasser à la fois plusieurs objets différents ; et c'est alors qu'on est en état d'étudier avec ordre, de réfléchir avec fruit, et de ***se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles.***

Buffon [3]

[1] Delphine HORVILLEUR, *En tenue d'Ève, féminin, pudeur et judaïsme* [en ligne], Paris, Grasset, 2013, URL : http://www.numilog.com/bibliotheque/bnquebec/fiche_livre.asp?idprod=325431, consulté le 2 février 2021.
[2] Jérôme BASCHET, *L'iconographie médiévale*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire » 161, 2008.
[3] Georges-Louis LECLERC comte de (1707-1788) Auteur du texte BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particuliére. Tome 1 / , avec la description du Cabinet du roy.* [en ligne], 1749, p. 5-6, URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10672243, consulté le 7 février 2023.

Création d'Eve

L'homme, lui, ne doit pas se voiler la tête ; il est l'image et la gloire de Dieu ; mais la femme est la gloire de l'homme. Car ce n'est pas l'homme qui est tiré de la femme, mais la femme de l'homme .
1 Co 11, 7-8

Dieu comme une ventrière, accueillant Eve.
Adam comme une parturiente.
Le Christ offrant sa chair et son sang pour nous donner la vie comme le pélican .
L'eau et le sang de l'accouchement et du supplice.
La plaie du Christ rapprochée symboliquement du sein nourricier.

Adam qui accouche

Dieu comme une matrone
ou comme une ventrière.

« Vint la femme et advint l'homme à la parole. »

P. Beauchamp, La création des vivants et de la femme lecture allégorique de Gn 2,15 -24

Deus
Eua
Adam

Dati. capitel

eua
adam

Jésus accouche

L'air content, Notre Seigneur porta les yeux vers son côté entrouvert. Il le contempla avec joie. D'un doux regard, il invita sa créature à pénétrer à l'intérieur de cette blessure par l'entendement. Là, il lui montra un beau lieu délicieux, assez grand pour que tous les hommes sauvés puissent y reposer dans la paix et dans l'amour.
Livre des Révélations Julienne de Norwich chapitre 24

Mais quoi ! Notre vraie mère, Jésus, est la seule à nous enfanter pour la joie et la vie éternelle. Béni soit-il ! Il nous porte en lui, dans l'amour et dans la fatigue, jusqu'au temps fixé par lui pour supporter les épines les plus acérées et les souffrances les plus douloureuses qui existèrent ou existeront jamais jusqu'à en mourir.
Livre des Révélations Julienne de Norwich chapitre 60

« Longtemps j'ai gardé le silence, je me taisais, je me contenais. Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais en haletant. » Is 42,14

Adam, explique saint Augustin dans son commentaire de l'Evangile de Jean, « mérita en effet, tandis qu'il dormait, de recevoir une épouse , et cette épouse fut formée de l'une de ses côtes; c'est que, du Christ dormant sur la croix, l'Eglise devait être formée et formée de son côté pendant qu'il dormirait, car c'est du côté du crucifié, frappé par la lance , qu'ont coulé les sacrements de l'Eglise. » (15,8)
Zapperi Roberto L'homme enceint, page 22

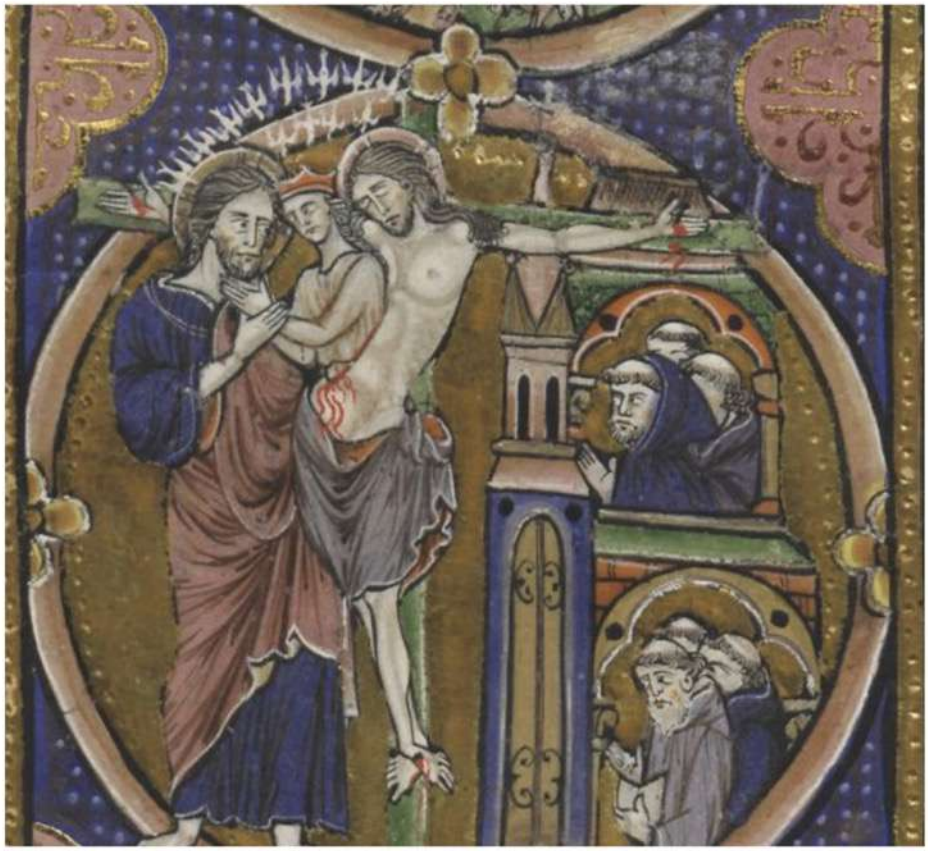
Du côté : Images de césarienne

Guy de Chauliac médecin montpelliérain (1298-1368) indique qu'il faut inciser « a costé gauche d'autant que cette partie est plus libre que la dextre à cause du foye ...»

Ce qe dex endormi adam
senefie le pere qi endormi
le fils en la croiz ; eve
qi issi del costei adam
senefie sainte eglise
qi fors del costei
ihesucrist, coronée
de XII graces. Les
diverses
bestes senefient
diverses religions.

Dieu le Père, lors de la Passion
puis de la résurrection est « en parturition », il réenfante l'homme créé depuis des millénaires pour que « la lumière soit » dans le cœur de chacun.

Sylvie Germain, « Mourir un peu », p 156



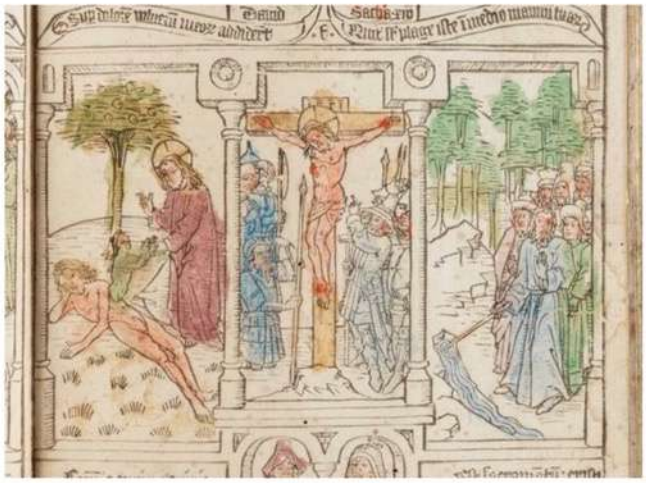
Bible des Pauvres

C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus Christ, non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang ; et c'est l'Esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité.
C'est qu'ils sont trois à rendre témoignage, l'Esprit, l'eau et le sang, et ces trois convergent dans l'unique témoignage. 1 Jn 5,6-9

…Et tous burent le même breuvage spirituel ; car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait : ce rocher c'était le Christ. 1 Co 10, 4

<table>
<tr><td colspan="2">Lectio
On lit dans la Genèse au chapitre 2 que lorsqu'Adam s'était endormi, le Seigneur prit une côte de son côté et en forma une femme. Adam endormi signifie le Christ déjà mort sur la Croix, du côté duquel ont coulé les sacrements lorsqu'un soldat, de sa lance ouvrit le côté du Christ.</td><td>Lectio
On lit dans l'Exode au chapitre 17 que lorsque Moïse avait conduit le peuple à travers le désert, l'eau leur avait manqué. Moïse, devant la pénurie d'eau, frappait le rocher avec le baton qu'il tenait à la main : des flots d'eau coulèrent en abondance comme d'un abyme que rien ne peut combler. Le rocher ou la pierre signifie le Christ qui fit jaillir pour nous de son côté les eaux du salut, à savoir les sacrements lorsqu'il permit sur la Croix que son côté fut ouvert par la lance du soldat.</td></tr>
<tr><td colspan="2">Verset prophétique
David : Ils ont ajouté à la douleur de mes plaies.</td><td>Verset prophétique
Zacharie : Quelles sont ces blessures au milieu de tes mains ?</td></tr>
<tr><td>1.Création d'Eve
Gn 2, 21-22
Le SEIGNEUR Dieu fit tomber dans une torpeur l'homme qui s'endormit ; il prit l'une de ses côtes et referma les chairs à sa place. Le SEIGNEUR Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena.</td><td>2. Coup de lance
Jn 19,34
Mais un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.</td><td>3. Moïse frappe le rocher
Ex 17, 5-6
Le SEIGNEUR dit à Moïse :
« Passe devant le peuple, prends avec toi quelques anciens d'Israël ; le bâton dont tu as frappé le fleuve, prends-le et va. Je vais me tenir devant toi, là, sur le rocher- en Horeb. Tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau et le peuple boira. Moïse fit ainsi, aux yeux des anciens d'Israël.</td></tr>
<tr><td colspan="2">Vers se rapportant à la scène 1
La première femme , de la côte de l'homme tire son origine.</td><td>Vers se rapportant à la scène 3
C'est le mystère du Christ, qui donne à la pierre de faire jaillir de l'eau.</td></tr>
<tr><td colspan="2">Verset prophétique
Jérémie : Ô vous qui passez par le chemin arrêtez-vous et voyez !</td><td>Verset prophétique
Amos : En ce jour-là le soleil se couchera et cachera ses rayons.</td></tr>
<tr><td colspan="3">Vers se rapportant à la scène 2
Du Christ s'écoule avec le sang, un flot d'eau pure.</td></tr>
</table>

David · Tu vero distulisti
ristum tuum
zacharias ·
Factus est ob
probrium vici
nis suis ·
Isaias · Dei poluit in eo s
ictates omn nim dabit ipi
os p sepultura ·
Amos · In die
illa occidet sol a
facie dni contre
mnt sol : luna ·
De ceste munda · cu sanguine pflunt unda ·


David
Sachariro

David
Amos

David
Zacharias

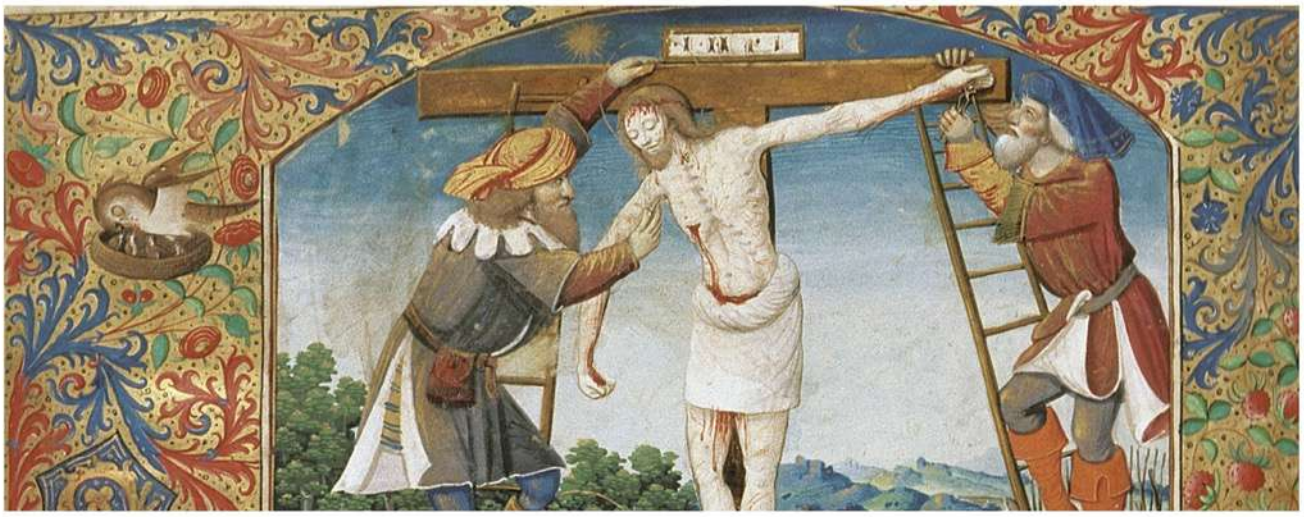
Le Pélican
Jésus se donne en nourriture

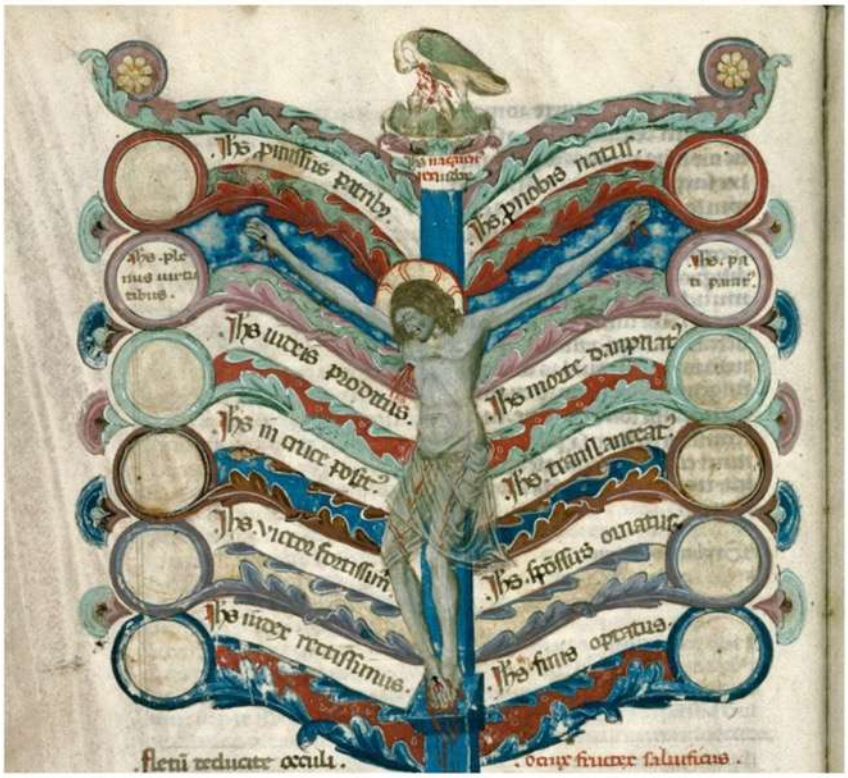
La divinité « est un père, parce qu'elle crée, parce qu'elle appelle à son service, parce qu'elle ordonne, parce qu'elle gouverne ; elle est une mère parce qu'elle réchauffe, nourrit, allaite, porte en son sein. »
Augustin, Commentaire du psaume 27 (26), 10

A l'emplacement où les femmes exhibent le sein, le crucifié a reçu le coup de lance, selon Jean 19, 34, et il en est jailli le sang et l'eau de l'eucharistie, nourriture spirituelle du chrétien. Dès lors, l'assimilation de la plaie à un sein d'où coule du sang à la place du lait va presque de soi. Aussi le Physiologus et les autres bestiaires après lui assimilent-ils au Christ le pélican qui se perce la poitrine à coups de bec pour nourrir ses petits de sang.

Agostino Paravicini Bagliani, « Le corps féminin au Moyen Âge / Il corpo femminile nel Medioevo. Micrologus e-book, p. 47.

Comme un oiseau, de son propre bec, se blesse la poitrine afin qu'avec son sang il vivifie et ressuscite ses poussins morts, ainsi Christ voulut ouvrir les cinq Plaies de son Corps afin de nous rendre avec son Sang, à nous morts par le péché, la vie. Pélican d'amour, il se blesse lui-même pour nous guérir: il accepte la mort pour nous donner la vie !
Vicenzo Caraffa Considerazione II.





Double intercession

« Alors il nous nourrit. Le précieux amour de sa maternité a fait de lui notre débiteur. La mère fait sucer son lait à son enfant. Notre divine mère Jésus peut nous nourrir de lui-même. Il le fait tout courtoisement, tout tendrement, par le saint sacrement béni, précieuse nourriture de la vraie vie. »

Livre des Révélations Julienne de Norwich chapitre 60.

Sein d'Abraham
Tout contre Dieu

…Car la vérité toute puissante de la Trinité, c'est notre père, qui nous a créés et nous garde ; la profonde sagesse de la Trinité, c'est notre Mère, en qui nous sommes enclos ; la souveraine bonté de la Trinité, c'est le Seigneur : en lui nous sommes enclos, et il l'est en nous. Nous sommes enclos dans le Père. Nous sommes enclos dans le fils. Nous sommes enclos dans le Saint-Esprit. Et le père est enclos en nous, le fils est enclos en nous, le Saint-Esprit est enclos en nous, Toute-Puissance, Toute-Sagesse, Toute-Bonté, un seul Dieu, un seul Seigneur.
Livre des révélations Julienne de Norwich chapitre 54

Une mère peut presser tendrement son enfant sur son sein. Jésus notre tendre mère, peut, lui, nous introduire dans le sien et nous y révéler en partie sa divinité et les joies du ciel, en même temps que la certitude spirituelle du bonheur éternel.
Livre des Révélations Julienne de Norwich chapitre 60.

Je compris alors que ses enfants bienheureux, sortis de lui par la nature, seront ramenés en lui par la grâce.
Livre des Révélations Julienne de Norwich Chapitre 64

« … Je m'abrite en lui, … mon refuge. » Psaume 18,3

Il me montra son amour intime. Je vis qu'il est pour nous tout ce qui est bon et réconfortant. Il est notre vêtement d'amour : il nous enveloppe et nous enserre, il nous étreint et nous enclot. Il nous entoure pour ne jamais nous quitter.

Livre des révélations Julienne de Norwich chapitre 5

Représentation de l'anatomie féminine

L'âme comme un enfant,
la naissance de Dieu dans l'âme.

Chaque âme porte le Christ en elle, comme en un sein maternel.[…] mais chaque fois que tu accueilles en toi la parole du Christ et que tu lui donnes forme en ton intimité, quand tu la façonne en toi comme en un sein maternel par ta méditation, tu peux être dit mère du Christ.

Saint Grégoire de Naziance, Sur l'Aveugle et Zachée, 4, P.G. LIX, 605.

C’est alors que j’aperçus un corps gisant sur la terre, un corps lourd, horrible , sans forme ni proportions, sorte de boue boursouflée et infecte; tout à coup s’élança de ce corps un petit enfant, pleinement formé et proportionné, agile et vif, plus blanc que le lys, qui d’un trait s’éleva vers le ciel. Le corps enflé signifie la grande misère de notre chair mortelle. La petitesse de l’enfant , la propreté et la pureté de notre âme.

Livre des Révélations Julienne de Norwich chapitre 64

Sein d'une femme ,
Sein de Dieu ou d'Abraham ?

Sein d'Abraham

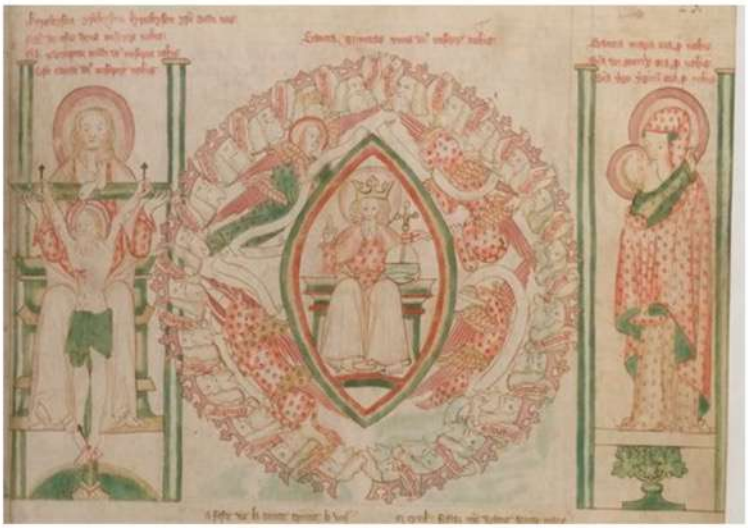
Vierge au manteau.

Trône de grâce,

Compassion du père,

Sur les genoux de Dieu.

Trône de grâce et vierge à l'enfant



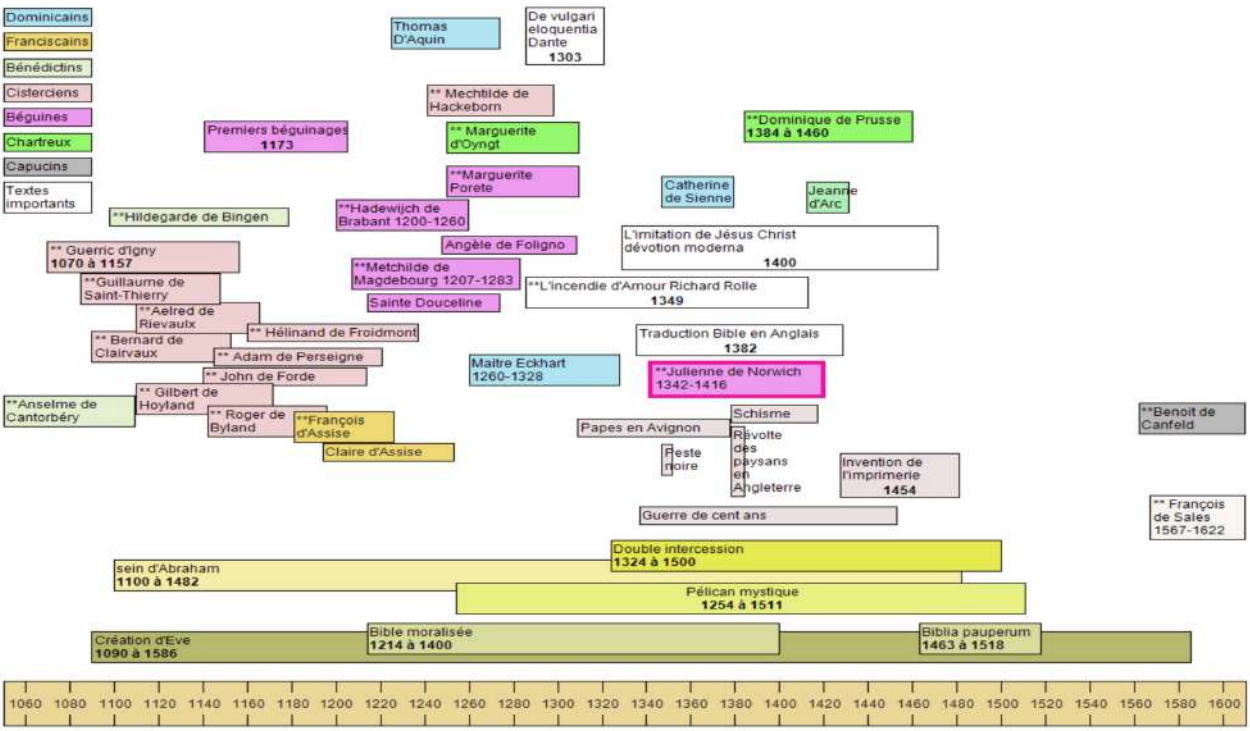
Le retour du fils prodigue, Rembrandt, 1668,
Musée de l'Ermitage,Saint-Pétersbourg.

Glissements, disparitions et récupérations.

Englobé / Englobant	CHRÉTIENS	CHRIST
PÈRE	SEIN D'ABRAHAM (sein des anges, sein de Dieu, de la Trinité)	PATERNITÉ DIVINE (Trône de grâce)
MÈRE	(sein de la Vierge-Eglise) VIERGE AU MANTEAU ou Vierge de miséricorde	VIERGE A L'ENFANT

Jérôme Baschet, Le sein du père : Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval, Paris, Gallimard, 2000, p 305.

Frise chronologique



Les noms précédés de ** sont ceux des auteurs qui ont utilisé un langage féminin pour parler de Dieu, Jésus ou l'Esprit saint.

Tableau des illustrations

Creation d'Eve	Page 4	1.Le Miroir de l'humaine salvation Anonyme français, Ms139-folio2v, XV siècle, Chantilly, Musée Condé, Agence photo Musée du Louvre, Photo (C) RMN, René-Gabriel Ojeda. 2.Creation of Eve, La Twyere Psalter collection, fol. 2v., 1320, The New York public library. Digital collections. 3.Coup de lance, Ms 446, fol 035, 1460-1470, Lyon, Bibliothèque municipale, Biblissima.
	Page 5	1.Aelfrics Anglo Saxon Paraphrase Of The Pentateuch And Joshua Claudius B IV, fol 21, 105.Internet archive. 2.Création d'Eve, Ms 975, 1490-1495, Tours, Bibliothèque municipale, Biblissima. 3.A luxuriously clad God the Father lifts up and blesses Eve, his new creation formed from Adam's rib. Prayer Book of Cardinal Albrecht of Brandenburg, Vers 1525-1530, MS. Ludwig IX 19, f. 7v, The J. Paul Getty Museum. (Détail).
	Page 6	1.Bartolo di Fredi la création d'Eve collégiale de san Gimignano, 1365, Italie. 2.Création d'Eve d'une côte d'Adam, Bible historiale, Guiard des Moulins, Manuscrits, français 9, fol. 8v, XV siècle, Paris, Bnf Gallica. 3.Anonyme Anversois, 16ème siècle, La Création d'Eve, Reims, Musée des Beaux-Arts (inv. 881.4.1) Photo / © Christian Devleesch 4.Chronique of Nuremberg, fol 6 v, 1493, University of Cambridge digital Library.
	Page 7	1.Création d'Eve, France, Paris, Bibliothèque Mazarine, Ms 3878 f. 007, 1470-1480, Biblissima. 2.Création d'Eve, Ms Latin 512, fol. 2v, XV siècle, Bnf Gallica, Paris. 3.Speculum humanae salvationis, feuillets / ill. in-8. 23 lignes, XV siècle. Bnf Gallica. Paris. 4.Création d'Eve, Ms Français 1753, fol. 1, 1350, Mandragore. Paris.
	Page 8	1.The creation of Eve, woodcut-unknown, XV siècle, E.40-1941, Victoria and Albert muséum, Londres. 2.Adam et Eve au jardin d'Eden (détail) Manuscrit Rothschild 2535 livre d'heures, vers 1430-1440, parchemin 171, fol 14v. BnF, Paris. 3.Le paradis terrestre, Lucas Cranach, Kunsthistorisches Museum, Vienne,1530, détail. 4.Création d'Eve, Espagnol 2 I, XV siècle, Paris, BnF Biblissima.
	Page 9	1.Création d'Eve, Barb. Ms lat. 613, fol 6 r, 1434, Biblioteca apostolica Vaticana, Biblissima. 2.Création d'Eve, Speculum humanae salvationis, 1430-1450, Oxford, Douces 204, fol 001. Photo : © Bodleian Library, University of Oxford.
Jésus accouche	Page 10	Bible moralisée Add. Ms 18719, fol 3v, 1280-1285, British Library, Londres. (Modèle).
Du côté : images de césarienne	Page 11	1.Mise au monde d'Esculape par césarienne post mortem Alessandro Benedetti « De re medica », Venise, 1533. 2.Naissance de César, Ms Français 64, fol 234, Paris, XV siècle, Bnf, Biblissima
	Page 12	1.Bible moralisée conservée à Oxford, MS. Bodl. 270b, fol 6 r, 1230-1245. Paris et Londres. Bodleian Library. 2.Bible moralisée : Codex Vindobonensis 2554, fol 1v, Vienna, XIII siècle, Österreichische Nationalbibliothek.
	Page 13	1.Bible moralisée, Paris, Bnf Gallica, lat. 11560, f. 186 (vers 1235-1245). 2.Bible moralisée Ludwig IX., Frankreich, König, 1214-1270, et al. Paris/ 1225. - 430 x 295 mm. – Handschrift ; 246 Bll.
Bible des pauvres	Page 14	Tableau: *La Bible des pauvres*, Collectif sous la direction de Françoise Chêneau, Folio F*, Ebook, Saint Léger Editions, 2022.
	Page 15	1.Armenbibel in 41 Darstellungen -1375, BSB Cgm 20, fol 14v, BSB Cgm 20, fol 14v, Munich, MD. 2.Paupers' Bible, Bamberg, Germany ,1462 to 1463, fol 27, library of congress. 3.La Bible des Pauvres, XVe siècle, Pays Bas, 1465, fol 28, Paris, Musée du Louvre. 4.Biblia pauperum, [Blockbuch], [Nürnberg], [1472], fol 32, https///daten. Digitale-sammlungen. 5. Biblia pauperum, Cod. Pal. germ. 59, Bl. 027r, 1518, Bibliotheca Palatina (UB Heidelberg)

Le Pélican	Page 16	
	Page 17	1.Missel à usage de saint Pol de Léon, Lyon ; bibli mun Ms 0521, fol 001, après 1562, Initiale, Paris. 2. Pélican mystique, France, Évreux, Bibliothèques médiathèque, lat. 99 f. 089v,1479 - 1511 Biblissima. Paris. 3.Pélican ressuscitant ses petits, Paris, Ms Français 24428, fol.57, 1265.Bnf Gallica Paris.
	Page 18	1.Arbre de vie, France, Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanes, Ms. 1455 fol 037v, 1300-1399, Biblissima. 2. Pélican mystique, France, Bibliothèque Sainte Geneviève, Ms. 90, f. 167v, 1254-1270, Biblissima. Paris. 3. La Crucifixion, Orcagna (dit), Andrea di Cione (vers 1343-1368/1369), Photo (C) The Metropolitan Museum of Art, Dist. RMN-Grand Palais / image of the MMA.
Double intercession	Page 19	1. Puget-Théniers, Var, Eglise Notre-Dame de l'Assomption, Retable Notre-Dame du Bon Secours, 1525. 2. Très belles heures de Notre Dame duc de Berry, vers 1445, Christ de douleur et vierge avocate, RF 2025, Musée du Louvre. Paris. 3. « double intercession » Vierge et Christ intercédant auprès de Dieu, France, Douai, Bibliothèque municipale, Ms. 109 B, fol 057,1546, Biblissima.
Sein d'Abraham	Page 20	1. Sacramentaire à l'usage de l'abbaye de Saint-Amand. Origine France du nord ; Datation vers 1170-1180, Paris, ms. 0108, fol 046 v. BVMM. 2.Abbaye de Souvigny (Allier), fin du XIIe siècle Parchemin, 400 f., 58 x 43 cm Moulins, bibliothèque municipale classée, manuscrit 1, f. 256.
	Page 21	1.Les élus ressuscités dans le sein d'Abraham, Bible de Pampelune, 1197, Ms 108, fol 255v. Bibliothèque d'Amiens. 2.Albertus Magnus, De animalibus, XIVe, latin 16169,f 134r, Bnf Gallica.
L'âme comme un enfant la naissance de Dieu dans l'âme	Page 22	1.Allégorie, entretien de l'homme et de l'âme, BnF, Français 1847, fol 1, XV siècle, Biblissima. Paris. 2.Dieu insufflant la vie à Adam, BnF, Latin 4915 fol .23v, XV siècle, Biblissima. 3.Saint Antoine devant la dépouille de saint Paul Ermite, BnF, NAF 15941 f.64v, XIV siècle. Biblissima.
	Page 23	1.Saint Jean devant les cadavres des élus, BnF, Français 155, fol 200, 1310-1315, Biblissima. Paris. 2.Sein d'Abraham, Abbatiale Saint Pierre de Moissac, portail, XII siècle, détail. 3.Paternité, Biblioteca Vaticana, Ms Urb.lat.11, fol 228 v ,1322. Biblissima. Paris. 4. photo de l'auteure.
	Page 24	1.Femme portant ses enfants et allaitant, Bible moralisée de Vienne, XII s, Ms Vindob 2554, fol 21. Österreichische National Bibliothek. Pietro di Domenico da Montepulciano Connu de 1418 (Osimo) à 1422 (Recanati). La 2. Vierge de Miséricorde Bois (peuplier), dépôt du Musée du Louvre - Avignon, Musée du Petit Palais. 3.Vierge de miséricorde Lohja Church murals, Finlande.
Trône de grâce Compassion du père Sur les genoux de Dieu	Page 25	1.Trône de grâce et création d'Eve, Livre d'Heures Jean de Montauban, 1450, Fol 16 r, Ms 1834.Bibliothèque Champ libre, Rennes. 2.Trône de grâce, codex, psautier, Bodleian Library, MS. Rawl. G.185, fol 097, 1368. 3.Livre d'heures à l'usage de Chalon- Ms 6881, fol. 96, numelyo, bibliothèque numérique de Lyon. 4.Trône de Grâce, Ms Français 189, fol 1, XV siècle, BnF, Biblissima. Paris. 5.Trône de grâce, France, Paris, Bibliothèque Mazarine, Ms 425 f. 193, 1492 Biblissima.
	Page 26	1.Les élus dans le sein de la Trinité,1480, Albâtre, Victoria and Albert Muséum, Londres. 2.Sein d'Abraham, Trinity, un trône de miséricorde avec les âmes des sauvés dans une serviette, XVe siècle, Victoria and Albert Muséum, Londres
Trône de grâce et vierge à l'enfant.	Page 27	1.Trône de Grâce, Ms Français 400, fol. 23, XIV siècle, Bnf Gallica. 2.Psautier de St Jérôme. Français 13342, fol. 45v, Christ en Croix 1301-1325.Bnf Gallica. Paris. 3.Femme en prière devant la Vierge à l'enfant et le Trône de grâce, livre d'heures, Jeanne de Navarre, vers 1340, latin 3145, fol 3 v. Bnf Gallica. Paris. 4.La grande Pietà ronde, Jean Malouel, 1375-1425, M.I.692, Musée du Louvre, Paris.
	Page 28	Le retour du fils prodigue, Rembrandt, 1668, Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.